Lire entièrement absolument

Jour de sociabilité romantique

(document sur la vie nuitière à Paris

→ "histoire d'un prostituée")

Corruption par la femme 117

contre poison de mon[illegible] 212

Vie des étudiants 237 299-

Domfront
209
V.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marquitalespan01tris

MARÉQUITA L'ESPAGNOLE.

Livres de Fonds.

Andalousis, *par Loiter de Lucal*. . . . . 2 vol. in 8.
Les Comtes de Montgommery, *par le même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, *par Bargnet* (de Grenoble) . . . . . 2 vol. in-8.
Fleur d'Epée, *par A. de Kermainguy*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Veuve, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, *par Paul Féval*, auteur des *Mystères de Londres*. . . 2 vol. in-8
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, *par madame Sophie Pannier*. . . . . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'Or, *par Jules Lacroix*.. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, *par Jules David*. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, *par Brisset*.. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs Intimes du comte de Mesnard, *premier ecuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry*. . . . . 2 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du Monde, *par madame Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, *par Jules David*.. . . . . 2 vol. in-8.
Tyler le Couvreur *par Paul de Kock*. . . . . 1 vol. in-8.
Le Château d'Eppstein, *par Alexandre Dumas*. . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, *par Cooper*.. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Highlands, *Par Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, *par Auguste Ricard*. . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, *par Jules de Saint-Félix*.. . . . . 2 vol. in-8.
Le Béarnais, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile Noir, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8
L'Autel et le Théâtre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, *par madame la comtesse Merlin*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une Chaine, *par le vicomte d'Arlincourt*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Guiche, *par madame Sophie Gay*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Faux Frère, *par la même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi (roman historique), *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Marie Tudor, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
François les Bas-Bleus, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
Diane et Sabine, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
Le proscrit des Hébrides, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
La Vicomtesse de Cambes, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Charmante Gabrielle, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, *par X.-B. Saintine*. . . . . 2 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
L'Abbaye de Peyssac, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8
Raphaël et Lucien, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
La Famille du Mauvais Sujet, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Débardeur, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Trouble Ménage, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Une Gaillarde, *par Ch. Paul de Kock*. . . . . 6 vol. in-8.
La Belle de Nuit, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.

Ouvrages sous Presse.

Bélié, *par Roger de Beauvoir*. . . . . 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de Cosson.

Mme FLORA TRISTAN.

MARÉQUITA

L'ESPAGNOLE.

MÉPHIS.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

Mme FLORA TRISTAN

PÉRÉGRINATIONS D'UNE PARIA

1833-1834

LE BAL.

Notre instinct est précisément ce qui nous rend si parfaites. Ce que vous apprenez, vous autres, nous le sentons, nous.

(*Séraphita*, par M. de Balzac.)

I.

C'était pour clore les soirées d'hiver que, vers la fin de mars 1831, la comtesse de Givry avait réuni une brillante assemblée dans le somptueux appartement qu'elle occupait sur la place Vendôme. L'élite du monde fashionable s'y trouvait; on n'y rencontrait que dandys et femmes élégantes; les salons resplendissaient de mille lumières; les décorations étaient aussi gracieuses que riches, des arbustes, des fleurs exhalaient leurs parfums; il régnait enfin une atmosphère de fête dont, à l'abord, on était ébloui, et qui, pen-

dant quelques instants, paralysait toute réflexion. Les femmes étaient parées avec un goût si exquis, il y avait tant d'harmonie entre l'ensemble de leurs traits et leurs toilettes, que toutes paraissaient jolies, et pour compléter l'illusion, les riens charmants que débitait tout ce monde auraient fait supposer, à celui qui les entendait pour la première fois, que la sottise, si commune partout, n'avait pu obtenir l'accès du salon de la comtesse.

Un jeune homme se tenait dans l'embrasure d'une croisée. — Sa figure, d'une beauté gracieuse et naïve, rappelait celles du peintre Angelico di Ficsole, ou de Pietro Perugino, et, comme eux, il était né sous le ciel qui inspira Virgile et le Tasse. Il examinait avec attention toutes les danseuses et ne paraissait satisfait d'aucune. Les femmes les plus belles passaient devant lui et sa physionomie restait muette. Il semblait en chercher une qui eût autre chose qu'une robe de chez M^me^ *Camille*, une coiffure d'*Edouard*, et d'autres paroles que ces phrases, à l'empreinte de la mode, que toutes les bouches répètent. — On le vit

assez longtemps promener sur toutes ces figures pâles, aux traits fins et à l'expression monotone, des regards où se peignaient l'espoir et l'anxiété, puis se laisser aller sur le dos de sa chaise, la tête penchée contre le volet, dans l'attitude d'un homme fatigué et n'espérant plus rencontrer ce qu'il désire.

Dans ces réunions nombreuses, où chacun est un spectacle pour tous, les yeux sont constamment occupés, et c'est avec peine que l'ame peut démêler les impressions qu'elle reçoit; la pensée, comme la respiration, y est étouffée. — Pendant que le jeune Italien se livre à ses réflexions, une musique entraînante fait sans fin retentir la valse; c'est à donner le vertige à ceux même qui ne valsent pas. — Toutes ces femmes à la poitrine rentrée, au dos légèrement voûté, aux petits bras minces, à la toux sèche, se meuvent avec la vélocité d'atomes dans un tourbillon. A l'ardeur que dans cette joûte montre la brillante cohue, qui ne la supposerait passionnée pour la danse et ne croirait à la réalité du plaisir qu'elle paraît éprou-

ver?..... Hélas! c'est encore une apparence trompeuse. Dans le grand monde, on aime peu la danse; la vanité et l'ambition y tiennent tant de place que les amusements simples et naturels sont sans charme, les affections sans puissance. On accourt dans les bals par ce besoin d'émotions nouvelles dont les riches sont incessamment tourmentés, les femmes y viennent rivaliser entre elles de luxe, et là, les petits manéges de la coquetterie captivent leur attention. Toutefois l'ennui règne en despote dans ces salons dorés, et si le jeu n'y tenait en haleine la foule blasée, elle se dissiperait au bout de deux ou trois heures. En vain ces belles dames, pour échapper au plus cruel ennemi de l'espèce humaine, engagent-elles une intrigue; la passion factice, née d'un caprice du cerveau, fait bien écrire de jolies lettres, mais l'amour ne saurait s'allumer et le cœur reste vide.

L'Italien, préoccupé de pareilles réflexions, fermait les paupières, comme obsédé par la vue de toutes ses marionnettes. Tout à coup il fut enlevé à ces rêveries : un grand brou-

haha se fit dans l'assemblée, et machinalement il ouvrit les yeux.

Il vit la foule se porter à l'entrée du premier salon, et entendit les hommes répéter : —C'est la belle Maréquita!... Ce nom vibra à son oreille, il se leva brusquement et se précipita vers la porte.

Tous les yeux étaient fixés sur une femme que la maîtresse de la maison venait de faire asseoir près du piano. — Elle pouvait avoir vingt-deux ou vingt-quatre ans; sa physionomie, la teinte de sa peau et surtout sa magnifique chevelure dénotaient qu'elle était de la patrie de Cervantes : grande et svelte, elle paraissait, quoiqu'un peu maigre, jouir d'une santé robuste. Ses traits étaient irréguliers, mais le feu magnétique que laissaient échapper comme par jets ses longues paupières produisait un tel effet, que les spectateurs ne pouvaient guère songer à la régularité plus ou moins parfaite de sa figure, fascinés qu'ils étaient par l'influence de son regard. Elle portait la tête légèrement penchée en arrière, ce qui donnait à sa belle physionomie de la fierté et un air

tellement imposant que l'orgueil d'un roi se fût incliné devant elle.

Sa toilette était d'une grande simplicité ; elle avait une robe de mousseline blanche, une écharpe lui ceignait la taille ; une petite chaîne en cheveux se perdait dans le corsage de sa robe, et pour tout ornement, des fleurs naturelles se mêlaient au brillant de sa chevelure.

Elle causa quelques instants avec les personnes qui l'entouraient, elle parlait le français avec un léger accent étranger ; mais ce qui frappait de surprise les auditeurs était surtout la justesse de ses observations et l'extrême franchise de son langage.

L'Italien, depuis l'instant où il l'avait aperçue, ne cessait de la regarder ; — ses yeux se fixaient sur elle comme ceux de l'avare sur le trésor qu'il vient de découvrir au milieu d'une forêt. En l'entendant causer, il ne concevait point d'où pouvait venir l'ascendant extraordinaire de cette femme, ni comment une société aussi contrainte, ayant la sincérité en aversion, souffrait que la belle

Maréquita lui parlât avec cette indépendance.

La jeune étrangère ôta ses gants; ils laissèrent à découvert des bras ronds, potelés, et les plus jolies petites mains que peintre pût avoir pour modèle. Elle se mit au piano : le silence qui régna dès ses premiers préludes fit comprendre à l'Italien que le talent de la cantatrice lui permettait d'user de son franc parler sans que personne osât le trouver mauvais. — L'originalité a été de tout temps le privilége des grands artistes. — Maréquita avait une de ces voix à prodiges comme il s'en rencontre à peine une dans tout un siècle : la mélodie en était enchanteresse, le timbre pur, animé par l'accent de la passion, il vibrait avec une éclatante énergie; puis tout à coup passant à des inflexions d'une suavité enivrante, la cantatrice semblait douée de la faculté magique de transporter à volonté ses auditeurs des émotions de haine et de terreur aux émotions d'amour et de volupté.

En l'écoutant, on frissonnait, on pleurait tour à tour; elle chantait toujours de mémoire et pouvait regarder le spectateur. Les artistes

qui chantent ainsi exercent sans nul doute, par l'expression de leur physionomie, une influence que ne peut jamais obtenir celui dont les yeux sont baissés sur son cahier et que préoccupe la lecture de sa musique.

Maréquita chanta d'abord une romance dont les paroles et la musique avaient été composées pour elle : *Un cœur de jeune fille.* Elle la chanta avec tant d'ame, tant de vérité, que toutes les jeunes filles, les larmes aux yeux, le cou tendu, la bouche entr'ouverte, se soulevaient sur leurs siéges, palpitantes d'émotion, et étendaient leurs mains jointes vers la révélatrice des sentiments de leur cœur..... Ensuite elle chanta une ballade intitulée : *Le cri du peuple.* Ces généreux accents retentirent dans l'ame des jeunes gens. Les figures s'animèrent, les poings se crispèrent, les vieux courtisans pâlirent..... L'enthousiasme était au comble. Les femmes pleuraient, les hommes étaient devenus sombres et pensifs ; tous admiraient cette jeune femme dont les yeux lançaient des flammes : en ce moment, elle était d'une beauté idéale !

La ballade finie, Maréquita laissa le tabouret du piano pour se jeter dans un fauteuil; elle aussi était émue..... Cependant le silence le plus profond continuait à régner, et ses deux cents auditeurs étaient tellement sous son charme qu'ils croyaient l'entendre encore. — Lorsqu'on s'aperçut que la cantatrice ne chantait plus, les femmes poussèrent un cri unanime et se portèrent vers le piano. Les hommes parurent sortir d'un rêve et se regardèrent entre eux comme pour s'interroger sur cette voix mystérieuse. — L'Italien ne put résister à ses émotions, il alla sur le balcon où il resta longtemps. — Peu à peu on entoura Maréquita, on s'enhardit à l'admirer de près; les plus passionnés voulurent la toucher afin de s'assurer que c'était *un être humain*. Personne ne songea plus à danser; quelques vieux marquis seulement se remirent à jouer.

Un artiste allemand, qui entendait Maréquita pour la première fois, lui demanda qui avait composé la ballade. — Deux infortunés y ont travaillé, répondit-elle; les paroles sont d'un jeune Polonais qui a combattu à Var-

sovie pour la cause sainte : c'est sous l'inspiration des maux dont il a été témoin qu'il a écrit cet appel au courage des opprimés. La musique a été composée par un réfugié italien, victime échappée au duc de Modène.-

Cette réponse porta l'exaltation à son comble. Le bal fut entièrement oublié ; dans les groupes, on ne parlait que d'évènements politiques et de la belle Espagnole qui venait d'en réveiller si énergiquement le souvenir. Ah ! la nation qu'émeuvent si puissamment des malheurs auxquels elle est étrangère, qui repousse avec tant de dégoût les calculs égoïstes de l'esprit mercantile, et dont l'élan généreux la porte toujours au secours du faible et de l'opprimé, cette nation est sans doute celle que la Providence a destinée à faire régner la fraternité entre les peuples et à les rallier à une communauté d'intérêts.

Après une assez longue conversation sur la musique et les arts, la maîtresse de la maison parut se rappeler tout à coup que Maréquita lui avait fait une promesse.

— Il me semble, chère amie, lui dit-elle,

que vous m'aviez promis, pour ma dernière soirée, quelque chose de votre composition?

— Oui, répondit-elle, mais après la ballade du Polonais, ma petite ariette vous paraîtra bien pâle.

— Oh! de grâce! s'écrièrent les artistes qui étaient à ses côtés, de grâce! chantez-nous un morceau de votre composition.

— Puisque vous paraissez tous le désirer, j'y consens; cependant je dois vous avertir que les paroles sont en espagnol.

— N'importe, chantez-les-nous, oh! chantez toujours...

Elle se remit au piano. — Sa physionomie prit alors une expression angélique. — Ce n'était plus cette candeur de l'amour d'une jeune fille, ce n'était plus l'étincelant enthousiasme du dévouement à la patrie : — un esprit divin anima ses traits; elle aspirait à une autre vie. La cantatrice semblait entrer en communication avec le ciel!!! Ses accents vibraient dans l'ame; le monde de nos sens n'existait plus. — Sa musique ne ressemblait à aucune musique de cette terre. Elle était remplie de

mélodie, et à ces sons s'attachaient des idées vagues, bizarres, d'une félicité inconnue.

Les paroles que l'Espagnole chanta pourraient se traduire à peu près par celles-ci :

Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .
Mon père était un noir rocher, ma mère une folle vague
qui vint se briser à ses pieds.
Je naquis dans la tempête;
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appelle la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

Je suis un météore poussé vers cette froide terre.
Mon temps d'épreuve va finir.
La crise approche : je sens que bientôt
Je remonterai au céleste séjour.
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appelle la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

Mon corps ressemble au nuage qui voile les diamants
étincelants de la voûte azurée;
Au souffle de Dieu il se dissipera,
Et laissera voir mon ame
Dans toute son immensité.
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appelle la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

Que personne ne me parle d'amour; je ne suis pas de
cette terre;
Mes affections, mes pensées
Sont inconnues à ses habitants:
Je ne comprends pas leur langage,
Ils ne sauraient comprendre le mien.
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appeile la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

La nuit, pendant que les jeunes filles rient et chantent,
Je rêve à un céleste amour;
J'embrasse, en pensée, l'être beau et noble
Auquel Dieu m'a destinée,
Et dont un jour je serai l'épouse.
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appelle la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

Adieu! venue plus tard sur la terre, j'aurais trouvé des cœurs
pour m'aimer,
Des ames pour me connaître;
Mais je devais passer par cette phase,
Être méconnue et abreuvée de douleurs.
Adieu! notre père m'appelle,
Je retourne au divin séjour
Où nous nous retrouverons tous.
Je ne laisse après moi aucune trace;
On m'appelle la fille de l'Océan.
Ne me demandez pas d'où je viens. . . . .

En achevant ces mots, la mystérieuse étrangère disparut, leste comme un sylphe; et avant que personne songeât à se demander pourquoi elle quittait le salon aussi brusquement, on entendit le bruit de sa voiture qui sortait de l'hôtel.

EL RETIRO.

. . . . . .

¿ Como sin alma vivo
En esta seca arena?
¿ O como espero el dia
Si està mi Aurora muerta?
¿ O pédiré llorando.

. . . . . .

(Lope de Vega.)

II.

Le lendemain du bal, la dame espagnole, dont le nom était Maréquita d'Alvarez, alla passer quinze jours seule dans une petite maison de campagne qu'elle possédait à Belle-Fontaine, près de Chantilly.

Ce *retiro*, situé dans une vallée agreste, était isolé de toute habitation. La jeune artiste passait là des mois entiers sans voir d'autres êtres humains que les deux domestiques qui la servaient. Le jardin était très vaste et presque sans culture ; l'étranger qui se serait introduit dans cette demeure l'aurait crue dé-

serte, à l'état d'abandon de ses dépendances et de délabrement du mobilier. Mais la porte était toujours soigneusement fermée, et il eût été difficile à l'œil indiscret d'y pénétrer.

La maison n'avait qu'un étage; l'immense salon du rez-de-chaussée servait à la fois de serre chaude et de cabinet de travail. On y voyait une grande bibliothèque contenant environ un millier de volumes; — un piano moderne et un clavecin antique, tous deux surchargés de cahiers de musique ; —près de la cheminée, un grand divan qui pouvait servir de lit : des châles, des fourrures étaient jetés dessus pêle-mêle. Il y avait au milieu de cette pièce une superbe table encombrée de livres, de journaux, de lettres. —On pouvait facilement se convaincre que la maîtresse de la maison ne recevait point de visites, car pas un siége qui ne fût embarrassé ainsi que les autres meubles. Un beau tapis des Gobelins recouvrait le plancher sur lequel néanmoins étaient placées de nombreuses caisses contenant des plantes rares aux belles fleurs et aux doux parfums. Les tableaux qui décoraient ce salon

en rendaient le séjour agréable à l'artiste. Les murs en étaient entièrement couverts, et plusieurs de ces peintures, de la main de maîtres espagnols et flamands, avaient un grand mérite aux yeux des connaisseurs. Toutefois ces tableaux précieux n'étaient pas ceux que madame d'Alvarez aimait le plus.

Cette femme, à l'ame éminemment poétique, savait que l'inspiration est toujours dans la première pensée de l'artiste. Elle avait donc imaginé de former une collection de *pochades* faites par nos meilleurs peintres. Le dessin de ces œuvres inachevées était souvent incorrect, les formes indécises; mais l'effet que produisait l'ensemble toujours admirable. — Parfois, Maréquita faisait aussi réaliser sur la toile les conceptions de son cerveau. Elle se rendait dans l'atelier du peintre, examinait ses ouvrages, causait avec lui, et si elle l'inspirait de sa pensée, elle lui en développait le sujet en lui demandant s'il voulait se charger de l'exécuter. L'élan que son imagination donnait à celle de l'artiste, la fascination que ses regards exerçaient sur lui opéraient des prodiges.

Lorsque, peu de jours après, Maréquita retournait chez l'artiste, dès son entrée dans l'atelier, elle apercevait la *pochade* brillante de fraîcheur, réfléchissant comme une glace la gracieuse création qu'elle avait rêvée. Elle voyait cette création et plus belle et plus noble que son imagination ne l'avait conçue. Le génie du peintre s'y était identifié ; la pensée de Maréquita était devenue la *sienne*, et son pinceau l'avait agrandie de toutes les ressources de l'art, de tout ce que la pensée d'un homme peut ajouter à celle d'une femme. Madame d'Alvarez, dont la passion pour la peinture surpassait peut-être celle qu'elle avait pour la musique, restait en extase devant ce qu'elle appelait *le reflet de l'ame de l'artiste*. — Elle emportait la *pochade* sans vouloir attendre qu'elle fût sèche, de crainte qu'un désir de correction ne vînt refroidir ce qui avait été *touché* avec toute la verve de l'inspiration.

L'artiste, dont le talent est dans la pureté du dessin, dans l'exactitude du pinceau, dédaignerait peut-être une semblable collection ; mais l'artiste poète, celui qui met sur sa toile

des personnages qui pensent, sentent et agissent, et autour desquels l'air circule, le bruit retentit et la vie se meut, celui-là apprécierait la valeur d'une collection d'esquisses de ce genre. Pour Maréquita, chacune de ses *pochades* était tout un poème..., elle en avait conçu la pensée créatrice, inspiré le peintre, et joui de l'exécution avec délices.

Le jardin, seule promenade de Maréquita, présentait un aspect encore plus bizarre que son salon. Depuis trois ans, aucune des allées n'avait été ratissée; les arbres nombreux, laissés à eux-mêmes, abandonnaient dans leur croissance la forme que l'art leur avait imposée, et les pampres de la vigne grimpaient jusqu'à leur sommet. Le jardinier s'était contenté, la première année, de relever les sarments en les appuyant sur les arbres; ils s'y enlacèrent et s'étendirent d'arbre en arbre, de telle sorte qu'à la troisième année la vigne formait un labyrinthe qui couvrait tout le jardin. La terre était très bonne; l'herbe avait poussé partout sous cet ombrage, et il était ravissant pendant les chaleurs de l'été. Des lapins, des

lièvres et des biches qu'on avait lâchés dans cet enclos y vivaient en paix sans aucune crainte du chasseur, et comme les buissons et les arbres offraient aux oiseaux une abondante pâture, ils y faisaient leurs nids en grand nombre et y séjournaient habituellement. Les traces de l'homme s'étaient effacées de ces lieux, tout y prenait de la vie et de la gaîté. Les soins du jardinier se bornaient à un petit potager que Maréquita s'était réservé pour avoir des légumes, des fruits d'espalier et des fraises.

Cette jeune femme, que tant de charmes semblaient destiner à briller dans les sociétés les plus élégantes, venait cacher dans une retraite solitaire ses profonds ennuis et ses amères douleurs. Il y avait près d'un an que Maréquita souffrait d'une maladie horrible : — le spleen. — Elle succombait au dégoût de la vie et luttait péniblement contre le désir croissant d'y mettre fin. Aussi, lorsque l'infortunée se retirait dans son asile, ce n'était plus pour y composer quelque ballade, y admirer ses pochades ou écrire les souvenirs de ses premières années; — non; épuisée par la souf-

france, elle n'avait plus aucune inspiration musicale, plus de goût pour la peinture, et les évènements de sa vie échappaient à sa mémoire. — Elle restait des heures entières, regardant les feuilles s'agiter, les oiseaux voltiger de branche en branche, ou les nuages courir et se dissiper. — Lorsqu'elle était parvenue à s'*oublier elle-même*, l'infortunée souriait aux arbres, aux fleurs, respirait plus facilement et paraissait soulagée.

Qu'est-ce donc qui avait tué, dans la force de l'âge, une aussi belle créature douée de tant de vie, d'amour et de poésie? Hélas! ces absurdes préjugés sous lesquels tant d'infortunés succombent journellement.

MADAME BERNARD.

Artistes, artistes, à vous! A vous, peuple léger et brillant! A vous, hommes d'imagination, de cœur et de poésie!...

Dites, artistes, dites, poètes, ne sentez-vous pas la destinée de l'homme?

(Victor Considérant, *Destinée sociale.*)

III.

— Bonjour, ma chère Maréquita, comment allez-vous cè matin?... J'ai été inquiète de vous toute la nuit, et si je l'avais osé, je serais venue voir comment vous vous trouviez ; mais...

— Madame Bernard, je vais très mal, et c'est vous qui en êtes cause.

— Mon enfant, cette réponse est bien dure... Effectivement il faut que vous soyez très souffrante pour me parler de la sorte : j'en suis vivement affligée.

— Ce n'est pas mon intention ; convenez

pourtant que vous eussiez pu me laisser à la campagne où du moins je respirais, où j'étais tranquille, tandis que dans ce Paris j'étouffe, et tout m'y contrarie.

— Ma chère enfant, si vous vouliez me permettre de vous accompagner, quoique par goût je n'aie jamais aimé le séjour de la campagne, j'y resterais par intérêt pour vous, même au cœur de l'hiver; mais, comme vous vous y êtes constamment refusée, j'ai, moi aussi, pris mon parti, et je ne vous laisserai pas plus de quinze jours dans votre retraite, dussé-je encourir votre colère. — Je suis décidée à vous soigner *malgré vous*, parce que je vous aime et que votre position exige les soins d'une amie.

— Merci, chère dame Bernard, merci de votre bonne affection... Hélas! vous ne comprenez pas mon mal!...

— Cela se peut...; mon âge, mon éducation, ma position, tout est différent entre nous...; à cinquante-six ans, on ne pense plus comme à vingt-quatre. Dans mon temps, les romans, les pièces de théâtre faisaient rire ou pleurer,

mais ne donnaient ni cauchemar, ni maux de nerfs... Aussi, ma fille, regardez comme je me porte bien ! Je mange, je dors et m'occupe continuellement, tandis que vous ne mangez ni ne dormez, et restez des mois entiers sans rien faire.

Madame d'Alvarez lui tendit la main et ne put que lui dire : — Pardonnez-moi, chère Bernard, j'accepte vos soins; vous avez raison; je commence à croire que je suis malade.

— Malade, non; mais votre imagination vous rend malheureuse, et lorsqu'on souffre moralement, le corps s'en ressent... Oh ! Maréquita ! si vous vouliez suivre mes conseils, la vie serait pour vous un paradis.

Madame d'Alvarez fit un geste d'impatience, et, d'un air indifférent, demanda : — Qu'est-il arrivé pendant mon absence?

— Oh ! beaucoup de choses !... D'abord, plus de quarante lettres que voici, dit-elle en présentant le petit coffre qui les contenait, ensuite des visites sans nombre... Regardez toutes ces cartes de barons, comtes et mar-

quis... ; de beaux domestiques à riche livrée sont venus savoir de vos nouvelles, et puis...

— Est-il venu quelques artistes?

— Des artistes!... ce sont là vos favoris... ; je ne les aime guère, moi, vos artistes..., des mange-tout, des hableurs... ; à les entendre, pas une femme qui leur résiste..., pas un grand qui n'ait peur d'eux..., et puis ils n'ont aucune considération pour les gens âgés.

— Allons, allons, madame Bernard, convenez qu'il y a dans vos perpétuelles accusations contre les artistes un peu de vengeance... Vous ne pouvez pardonner à Albert de chercher à vous persuader que vous seriez bien mieux avec vos cheveux blancs qu'avec votre *tour en soie*... J'en suis fâchée, mais je suis de son avis.

— Êtes-vous d'avis aussi qu'ils agissent bien en parlant, comme ils le font, sur le compte des femmes?

— Chère Bernard, les artistes ont tant de moyens de plaire, de se faire aimer, qu'on ne doit pas s'étonner de leurs succès auprès des femmes... Et comment voulez-vous qu'ils

parlent de leur art sans parler de l'amour, le plus puissant mobile et la plus belle des récompenses! Quant à faire peur aux grands, je vous assure qu'ils y réussissent; les caricatures, satires, pièces de théâtre, sont les seuls freins qui puissent contenir les puissants de la terre, et si ceux-ci cessaient de les redouter, le faible serait impunément la proie du fort; la société retomberait dans la barbarie.

— Bien! très bien! A vous en croire, vos artistes sont des demi-dieux, des bienfaiteurs de l'humanité, et ce sont des littérateurs, des peintres, des musiciens qu'il faudrait prendre pour ministres, nommer préfets, enfin à qui on devrait donner toutes les places, tout le pouvoir...

— Hélas! il serait peut-être imprudent aujourd'hui de les nommer ministres ou préfets; mais, si la société était organisée comme elle devrait l'être, les artistes seraient ses chefs et ses guides, car il faut être passionné pour le beau, avoir le sentiment de l'harmonie pour être capable de concevoir tout ce qui est grand et utile aux peuples. L'être ainsi doué souffre

non seulement des souffrances du pauvre, mais encore du cruel contraste qu'offre sa misère avec le luxe des riches.

— C'est très bien ; mais les banquiers, les négociants, les gens riches, qu'en feriez-vous donc ?

— Les gens de banque et de négoce ont acquis leur fortune en sacrifiant sans cesse l'intérêt d'autrui au leur; les hommes nés avec des richesses n'ont connu ni les malheurs ni les obstacles, sont-ils donc plus propres, avec leur froid égoïsme, à guider l'humanité, que les artistes, les poètes, les hommes de science, auxquels un divin enthousiasme a fait surmonter d'innombrables difficultés pour peindre la nature ou en découvrir les secrets?... Dieu, en se révélant à ceux-ci, ne les désigne-t-il pas aux suffrages des hommes?... Madame Bernard, vous avez été joaillière et vous avez conservé de votre ancienne profession une grande estime pour les personnes riches qui achètent des bijoux, et je conviens que les artistes, les poètes, les hommes de génie n'en achètent pas...

— De grâce, brisons sur ce chapitre; c'est le seul sur lequel nous ne saurions être d'accord. Vous êtes si belle quand vous parlez des artistes, que je n'ai pas la force de vous contrarier... Eh bien! soit! ce sont des anges, des séraphins!... Mais alors, Dieu devrait bien se charger de garnir leur bourse... Depuis que vous êtes à la campagne, M. Albert est venu me voir trois fois, et trois fois il m'a demandé de l'argent à emprunter.

— Et j'espère que vous ne lui en avez pas refusé?

— Non, sans doute, puisque vous m'avez donné l'ordre de lui donner tout ce qu'il demanderait; seulement je dois vous dire que la somme commence à s'élever, et...

— Madame Bernard, Albert me rendra cet argent fidèlement sur la vente de son premier tableau.

— Oui, s'il le vend... Il est venu aussi cet Allemand dont le nom est si baroque; il désirait vous emprunter, oh! une très petite somme..., 25 fr.

— Comment, ce pauvre Winterberg! un

si grand artiste!... Donnez-moi du papier, que je lui écrive.

La vieille dame, tout en cherchant ce qu'il fallait pour écrire, marmottait : — Oui, un grand artiste... qui emprunte 25 fr... Quelle pitié!... cela me fait rougir pour lui.

— Et moi, madame Bernard, je rougis de faire partie d'une société qui souffre qu'un grand artiste se trouve parfois réduit à emprunter 25 fr... Ces ames inspirées nous exaltent, nous grandissent, et notre belle société les laisse mourir de faim!...

Madame Bernard, voyant le feu avec lequel madame d'Alvarez parlait, craignit d'être allée trop loin et se tut.

C'était une de ces femmes comme on en rencontre tant, ayant assez de sensibilité pour s'émouvoir à propos dans les circonstances voulues par les convenances, mais pas assez pour en éprouver deux heures d'insomnie; et, au dire de tous, une excellente femme, d'un caractère gai, d'une humeur égale, joignant à de l'esprit naturel une éducation suffisante pour n'être déplacée nulle

part, et une grande connaissance du monde.

Madame Bernard avait éprouvé des revers de fortune. Première demoiselle d'un magasin de lingerie, à dix-huit ans, sa jolie figure lui avait fait épouser un riche bijoutier, et veuve à cinquante-quatre ans, elle s'était trouvée heureuse d'entrer chez madame d'Alvarez en qualité de dame de compagnie. Madame Bernard n'avait jamais conçu d'autre ambition que celle de jouir d'une bonne table où elle pût recevoir quelques convives, d'avoir, en hiver, une bonne douillette, un beau cachemire, et en été un superbe chapeau en paille d'Italie. Si enfin, à tous ces avantages, elle eût été en état de joindre un riche landau et un appartement élégamment meublé pour la belle saison à St-Cloud ou à Meudon, la bijoutière aurait pensé qu'avec un sort aussi fortuné la terre était un paradis.

Elle ne comprenait donc pas comment madame d'Alvarez, jeune, belle et ayant cinquante mille livres de rente, n'était pas la plus heureuse des femmes. Oh! comme elle aurait voulu être à sa place!... Elle aurait été si glo-

rieuse de pouvoir faire chez elle les honneurs d'un dîner ou d'un salon ! les riches toilettes l'eussent rendue si contente, et les éloges empressés d'une foule d'adorateurs lui auraient fait tant de plaisir !... Madame Bernard éprouvait une certaine amitié pour la jeune femme, cependant elle cherchait constamment à l'engager dans un autre train de vie. Elle savait aussi, par expérience, qu'il y a toujours beaucoup à gagner avec les fous, et l'amour des bénéfices n'était pas éteint dans le cœur de l'ancienne marchande de bijoux. Elle s'efforça de renouer la conversation :

— Eh bien ! ma chère Maréquita, ne voulez-vous donc pas lire toutes ces lettres ? leurs auteurs en attendent la réponse avec impatience.

— Y songez-vous ? lire quarante lettres !... Oh ! ce serait par trop fatigant ! D'ailleurs, à quoi bon ?... ne se ressemblent-elles pas toutes ?... Lisez-m'en une, cela suffira.

« Madame, depuis que j'ai vu vos beaux yeux, entendu votre voix divine..... »

— Qu'ils sont insipides!... toujours même refrain! mes yeux, mes cheveux....., ma voix..., voilà leur thème perpétuel, ils n'en sortent pas... C'est assez, madame Bernard; faites-moi donner une tasse de café, je vous prie.

La vieille dame revint et décacheta cinq ou six autres épîtres qu'elle parcourut et rejeta avec impatience : enfin elle s'écria comme triomphante :

—Vous avez tort, en voici une qui ne parle ni de vos yeux, ni de votre voix, mais seulement de votre belle ame; écoutez.....

— C'est donc une lettre du cher Albert, ou de ce bon Henri, car *eux* seulement savent que j'ai une belle ame?...

— Cette lettre est signée : *Giulio*, marquis de *Torepa*.

— Alors, madame Bernard, le marquis de Torepa est encore plus sot que les autres. Ceux-ci au moins ont vu les yeux qu'ils vantent, tandis qu'en faisant l'éloge de l'ame d'une personne qu'il ne connaît pas, ce petit marquis se montre maladroit flatteur.

— Convenez, Maréquita, que la manière hautaine dont vous recevez ceux qui vous aiment, et vous le disent avec tant d'éloquence, n'est point faite pour les encourager.

— Qui m'aiment !... Ah ! je n'ai jamais été aimée !..... Non, continua-t-elle, comme se parlant à elle-même, non, je n'ai jamais été *aimée !*... Quelle affreuse pensée !... quel sarcasme infernal !... Je n'ai été douée de tout ce qui inspire le plus violent amour que pour être *admirée*..... Ces hommes, qui font beaucoup de frais pour me plaire, et ne m'aiment pas !... Ils voudraient me posséder parce que je suis belle et riche, que j'ai un talent que tout le monde vante, et enfin parce que je rejette leur amour avec dédain. Ah ! quelle destinée est la mienne ! Suis-je donc condamnée à vivre *seule*, *toujours seule*, sans rencontrer un cœur qui réponde aux battements du mien, une ame qui se confonde avec la mienne, une main caressante qui vienne jouer avec mes cheveux ? O mon Dieu, mon Dieu ! permettras-tu qu'une de tes créatures subisse un pareil supplice ?...

Dans cet instant, le domestique frappa à la porte et dit en l'ouvrant : — Madame veut-elle recevoir un étranger qui désire lui parler?

Madame d'Alvarez avait la tête appuyée dans une de ses mains et paraissait absorbée dans une sombre tristesse; madame Bernard, debout au pied de son lit, la regardait avec l'expression de la plus vive surprise. — Ni l'une ni l'autre ne répondit. Le domestique interdit répéta timidement : — Madame veut-elle recevoir une visite?

Madame d'Alvarez releva la tête, dirigea ses yeux vers la porte comme si une attraction magnétique l'y attirait : — Le nom! — demanda-t-elle. — Ce monsieur dit ne pas être connu de madame. — Quel homme est-ce? — Un grand jeune homme, ayant de beaux cheveux qu'il porte *à la républicaine*. — Faites-le entrer dans le salon et priez-le de m'attendre : je vais me lever.

LE MAGNÉTISME.

Les phénomènes observés dans le magnétisme paraissent dépendre de deux causes : l'action de la volonté et celle du fluide qui est l'instrument dont se sert la volonté.

(Deleuze, *Histoire du magnétisme animal.*)

IV.

Madame d'Alvarez sauta en bas de son lit, se peigna elle-même pendant que madame Bernard apprêtait tout ce qu'il lui fallait, et dans moins d'un quart d'heure cette femme, que l'on vient de voir presque défaillante, fut entièrement habillée.

Ses beaux cheveux, séparés sur le front, tombaient en deux grosses nattes de chaque côté de la tête : elle était chaussée en bas de soie blancs et en pantoufles de velours cramoisi; sa chemise-peignoir avait le col et les manchettes en maline magnifique; son jupon

était de cachemire blanc, et elle était revêtue d'une superbe robe de chambre en velours vert doublé de zibeline. Pour terminer cette toilette négligée, elle s'était enveloppé la tête, moitié à la turque, moitié à la religieuse, dans une écharpe de crêpe blanc, au bout de laquelle pendaient deux glands en or. Elle prit un joli mouchoir de batiste garni en dentelle, et qui exhalait la suave odeur du réséda : elle passa dans son boudoir, s'étendit sur un divan en soie orange sur lequel étaient de riches coussins de même couleur.

Pendant tout le temps que dura sa toilette, madame d'Alvarez ne proféra pas une parole. Étendue sur le divan, elle appela madame Bernard : celle-ci, bien qu'accoutumée à la bizarrerie de son caractère, était tout interdite de son silence et de la prestesse de ses mouvements.

— Faites entrer cet étranger, dit Maréquita, laissez-nous seuls, et sous aucun prétexte qu'on ne vienne m'interrompre.

La curieuse madame Bernard bouillait de

savoir quel était cet étranger pour lequel on avait fait toute cette toilette avec une aussi grande précipitation ; elle entra dans le salon et dit en jetant un regard scrutateur sur l'inconnu :

— Votre nom, Monsieur, afin que je puisse vous annoncer à madame.

— Mon nom.....; et il s'arrêta en souriant avec une singulière expression..... Ce serait inutile, madame ne me connaît pas.....

Madame Bernard le regarda avec surprise ; puis elle lui fit signe d'entrer dans le boudoir.

Madame d'Alvarez indiqua de la main la chaise placée au pied du divan.

L'étranger s'assit, posa son chapeau à côté de lui, croisa les mains en les portant en avant comme lorsqu'on va prier, et dit avec une voix à peine intelligible, tant elle était émue : —Oh! Madame, permettez que je vous regarde..., que je vous voie encore..... Ah ! j'ai soif de vous voir ! ! !... —Et il la regarda longtemps, très longtemps. — Maréquita se laissa regar-

der, puis le regarda aussi. — Ces deux êtres cherchaient mutuellement à deviner ce qui se passait dans leur ame. — Ils sentaient instinctivement qu'ils étaient faits pour se connaître. Dès les premiers regards, il s'établit entre eux des rapports magnétiques : tous deux souffraient. L'inconnu se leva comme oppressé, et se promena à pas lents dans la chambre. — Alors Maréquita songea à examiner l'être étrange avec lequel elle se trouvait en tête-à-tête.

C'était un homme de trente à trente-deux ans : sa taille élancée, ses membres musculeux annonçaient une force herculéenne; ses épaules larges, sa poitrine bombée, la souplesse de tous ses mouvements confirmaient ces indications et attestaient une santé robuste, et l'homme exercé dès l'enfance à la gymnastique, si favorable au développement du corps. Sa figure, belle de forme, avait une expression noble, et l'attitude de sa tête était fière et mélancolique. Il avait les traits fins, le nez un peu *à la Bourbon* et les lèvres *à l'autrichienne*, ainsi qu'on eût dit du temps de Marie-An-

toinette [1]. Ses yeux, d'un bleu foncé, ombragés par de longs cils noirs, jetaient un éclat sombre et pénétrant ; son front était superbe de développement. Aucune trace de vermillon ne colorait ses joues, et comme sa peau était blanche et fine comme celle d'une femme, la pâleur répandue sur son visage et ses yeux cernés lui donnaient une apparence de souffrance qui formait un étrange contraste avec son organisation athlétique. Ses cheveux, remarquablement beaux, tombaient en longues boucles épaisses et soyeuses, comme on le voit quelquefois aux enfants ; ils étaient châtain clair ; les moustaches, les favoris d'un noir de jais ; et ces deux teintes donnaient du relief à sa belle physionomie.

Sa toilette s'harmonisait parfaitement avec sa personne ; elle était élégante, sévère et triste. Un pantalon de casimir noir, un gilet de satin noir, un col de velours noir qui ne laisait voir aucune partie de la chemise, une longue redingote noire dont les devants étaient

[1] Cette forme des lèvres donnait à Marie-Antoinette un air de franchise et de volupté très gracieux.

doublés en velours et lui serraient la taille avec de riches brandebourgs, des gants de peau noirs et des bottes fines parfaitement cirées ; — tel était le costume de l'étranger.

Après avoir fait quelques tours dans la chambre, il s'arrêta au pied du divan. Maréquita lui sourit mélancoliquement et dit en lui tendant la main : — Je ne me rappelle pas vous avoir rencontré nulle part, et cependant il me semble vous connaître depuis longtemps... M'avez-vous déjà vue ?... — Oui, je vous ai vue une seule fois, et depuis lors vous n'êtes plus jamais sortie de ma pensée. En disant ces mots, il s'agenouilla auprès d'elle, ôta ses gants avec précipitation, les jeta à terre, prit la main de Maréquita qu'il pressa dans les siennes en répétant : — Mon Dieu, que vous avez froid !... il faut que je vous réchauffe.....; et il approcha ses lèvres sur le bout des doigts de la jeune femme sans cependant les baiser. — Il resta ainsi longtemps à genoux, la tête baissée et dans l'attitude d'un homme en prière.

Maréquita éprouvait un effet nerveux

que personne ne lui avait encore fait ressentir et qui tenait beaucoup à son organisation impressionnable. Ses pensées se brouillaient ; elle perdait terre ; ses paupières se fermaient malgré sa volonté ; les rideaux de mousseline des croisées lui paraissaient se changer en nuages ; les vases de fleurs placés çà et là sur les meubles prenaient des formes gigantesques ; l'air embaumé du boudoir devenait épais et l'oppressait. — Elle n'avait plus la faculté de mouvoir ses membres ; les sons lui échappaient, sa langue ne pouvait plus articuler un seul mot. Le *magnétisme*, qu'à son insu l'étranger exerçait sur elle, rendait son être insensible à tous les objets extérieurs : elle tomba entièrement dans un sommeil magnétique, et lorsque le magnétiseur en fut bien certain, il quitta la position gênante dans laquelle il était, s'assit par terre sans quitter la main qu'il tenait, et se mit à examiner de nouveau la femme qui était en son pouvoir.

Son premier mouvement fut celui d'une admiration sainte, d'une joie qui allait jus-

qu'au délire. — Puis, tout à coup, son expression devint sombre, méfiante; il regarda autour de lui avec anxiété; il paraissait craindre d'être tombé dans quelque piége : aussitôt Maréquita fit un cri qui annonçait la souffrance et devint pâle comme si elle eût été sur le point de mourir. Le magnétiseur porta à l'instant les doigts de la dormeuse à ses lèvres, et les joues de celle-ci se colorèrent immédiatement du plus vif incarnat; un sourire de volupté et de bonheur erra sur sa bouche entr'ouverte, et sa physionomie prit une expression ravissante. A cette vue, l'inconnu respira comme un homme sortant d'une cruelle inquiétude, par la conviction que sa tentative hasardeuse réussira. Il appuya sa tête sur sa main et laissa dormir Maréquita pendant une demi-heure; puis il se leva, lui fit quelques *passes*, et la jeune femme se réveilla sans nulle crise.

Elle parut surprise de se trouver dans son boudoir, regarda l'étranger et lui dit avec un son de voix où se peignaient tout à la fois une inquiète perplexité et une sorte de souffrance :

— Pourquoi êtes-vous venu ici?... Je cherche à me rappeler vos traits... Quand donc vous ai-je vu?...

— Je suis ici pour vous soigner, vous aimer et vous guérir. Vous m'avez vu ce matin .., vous m'avez vu aussi chez madame la comtesse de Givry.

— Ah! c'est vrai!... Je me rappelle de vous avoir vu mêlé parmi la foule qui m'écoutait; vous me regardiez avec beaucoup d'attention pendant que je chantais la ballade *le cri du peuple.*

— Moi-même, Maréquita..., dans ce moment, je ne voyais et n'entendais que vous..., et depuis, je n'ai pas passé une seconde sans entendre la vibration de votre voix, sans voir vos traits ou méditer vos paroles... Vous êtes la réalisation du rêve que j'avais presque abandonné; c'est ainsi que je conçois la sublimité du rôle de la femme.

— Puis-je savoir, monsieur, ce qui me distingue des autres, pour avoir, à ce point, occupé votre attention?

— Ah! mieux que personne, vous compren-

drez ce qui vous distingue; c'est *le malheur.*

Madame d'Alvarez devint rouge : son émotion était visible.

— Oh! oui! dit-elle, je suis malheureuse! bien malheureuse! mais qui vous en a instruit?

— Maréquita, il ne faut pas beaucoup de pénétration pour découvrir en vous un de ces êtres rares que leur supériorité expose à toutes les haines, à toutes les persécutions, et quand on connaît le monde, on sait que notre société, divisée par les moindres intérêts, s'entend cependant très bien, agit avec un ensemble admirable pour vouer les personnes qui la priment à un malheur presque inévitable.

— Oh! monsieur! de telles pensées sont désolantes, et, par pitié, ne me peignez pas les vices de ce monde dont je suis victime, mais que je veux pouvoir aimer.

— Enfant, faible enfant, croyez-vous que votre cœur puisse désarmer l'envie?... Et si vous ne connaissez pas l'ennemi que vous avez à combattre, comment ne succomberez-

vous pas sous ses coups?... Vous, belle, aimante, pleine de générosité et de noblesse, vous serez méconnue, calomniée, traînée dans la boue par des misérables qui devraient brûler éternellement dans l'enfer s'il y avait un Dieu pour les punir.

— Arrêtez!... s'écria madame d'Alvarez d'une voix qu'étouffaient les sanglots. — Elle ne put continuer, laissa tomber sa tête, et un ruisseau de larmes vint ternir sa jolie et fraîche écharpe de gaze.

L'étranger revint s'asseoir tout près d'elle, et lui dit avec une expression qui la fit frissonner : — Moi aussi j'ai pleuré..., oh! beaucoup pleuré...; mais la souffrance a tari mes larmes et...

— Vous avez donc souffert?

— Si j'ai souffert?... Ah! plus que le Christ..., plus que vous, Maréquita.

La jeune femme lui prit la main et la serra avec sympathie comme pour lui dire : — alors nous sommes frères.

L'inconnu tressaillit. Cette fois, il baisa cette main avec transport et la porta à son front :

il avait la tête en feu. — Écoutez, ma chère Maréquita, dit-il du ton le plus affectueux ; vous vous *tuez* et je suis venu ici *vous sauver de vous-même;* une voix secrète m'a poussé vers vous. Acceptez mon aide, ma franche amitié. — Je ne vous parlerai pas d'amour, — je ne suis pas amoureux de vous ni ne le deviendrai jamais. Je veux rester votre ami, votre conseil, le médecin de votre ame. J'ai deviné une partie des chagrins qui vous affligent; ah! confiez-moi toutes vos peines ; il y a du remède, soyez-en sûre... Parlez, je vous écoute et je lis dans vos yeux ce que vos paroles ne sauraient exprimer.

En disant ces mots, il s'était rapproché d'elle ; son haleine parfumée lui effleurait les lèvres, son regard la fascinait.

— Mon Dieu ! dit-elle avec un soupir douloureux, que voulez-vous que je vous raconte ?... Je souffre depuis six ans; je suis dégoûtée de la vie et désire mourir : voilà tout.

— Eh! pourquoi souffrez-vous?... pourquoi la vie n'a-t-elle plus de charmes pour vous ?...

— Je souffre parce que je voudrais être aimée d'amour, et que personne ne m'aime... La vie sans amour est aride, elle est froide, vide..., et je préfère mourir que de rester plus longtemps dans ce tombeau.

L'étranger la regarda avec un mélange de surprise et de compassion.

— Pauvre enfant! lui dit-il, vous croyez donc que dans ce monde on aime les personnes aux idées grandes et généreuses?... Quelle erreur est la vôtre!..... Les imbécilles que l'on domine, les niais qui croient sur parole à la supériorité, les fripons dont l'adresse sert, dont l'impudence dispense de rougir et de se gêner..... Voilà ceux qu'on aime.

— Si vous dites vrai, je n'ai plus qu'à mourir, et je désire quitter au plus tôt ce monde pervers et glacé.

— Eh! pourquoi mourir, lorsque vous pourriez être, sinon heureuse, au moins *utile?*...

— Je vous le répète, je ne comprends la vie qu'avec la condition d'y trouver un grand

et puissant amour qui vienne tout embellir, tout vivifier.

L'étranger fit un sourire de dédain.

— Vous êtes bien égoïste, madame.

Madame d'Alvarez rougit et retira sa main.

— Moi, égoïste!... Vous êtes le premier, monsieur, qui m'adressiez ce reproche.

— Chère Maréquita, jusqu'ici vous n'avez pas eu d'*amis*, vous n'avez pu entendre le langage de la vérité, les admirateurs ne le connaissent pas.

— Mais sur quoi m'accusez-vous de ce défaut, le plus hideux, le plus vil de tous, moi qui l'ai en une sainte horreur?

— Chère amie, c'est ainsi que nous sommes tous; nous manifestons, chaque jour, des vices que nous blâmons dans autrui..., et vous croyez ne pas agir avec un profond égoïsme en voulant mourir parce que vous ne trouvez pas à satisfaire, au gré de votre imagination, une passion frivole destinée à occuper au plus dix à douze années dans la vie de chaque individu... Pensez-vous que la seule mission de l'homme sur cette terre soit d'aimer une

femme, ou soit pour celle-ci d'être aimée d'un jeune fou?... Si cela était, nous mourrions tous à trente ou trente-six ans, car, passé cet âge, peu de personnes conservent assez d'illusions pour devenir amoureuses. Oh! non, Maréquita, nous avons autre chose à faire....., et vous avez trop d'intelligence et trop de cœur pour ne pas le sentir.

Madame d'Alvarez était stupéfaite. Quel est donc, se demandait-elle, cet homme, qui, loin de me parler d'amour, le dédaigne, et veut me démontrer que c'est une passion passagère à laquelle on ne doit accorder qu'une attention secondaire?... Elle allait peut-être lui demander *son nom*, chose qu'elle n'avait pas songé à faire encore, lorsque l'inconnu posa sa gracieuse tête sur son sein, couvrit sa main de baisers passionnés, et lui dit d'une voix caressante :

— Chère amie, je vois que tous vos maux proviennent d'une complète ignorance des hommes : bel ange! permettez que moi, vil fils de la terre, je vous instruise des coutumes, lois et préjugés qui gouvernent

la société au milieu de laquelle vous vivez...

Maréquita se sentit magnétisée de nouveau ; un frisson voluptueux lui courut de la tête aux pieds ; elle eut un instant peur d'elle-même..., mais les regards de l'inconnu la rassurèrent ; elle n'y vit ni amour, ni désir ; c'était de l'affection tendre et pure telle qu'un mortel pourrait en ressentir pour un être surhumain.

— Vous vous plaignez de ne pas être aimée..., cela doit être.... Napoléon, quoi qu'on en dise, n'a jamais été aimé, pas plus que Voltaire, Rousseau, Madame de Stael et tous ceux qui se sont trouvés en première ligne. Cependant nierez-vous que tous ces grands génies n'aient goûté un extrême bonheur!.... Quelle jouissance d'amour pouvait l'emporter sur la satisfaction pleine et entière que devait éprouver Napoléon en faisant attendre sept rois dans son antichambre!... Que sont toutes les nuits d'amoureuses félicités comparées au moment d'ivresse que ressentit Voltaire, lorsqu'il fut porté en triomphe à son retour de Ferney, ou à celui que ressentit Rousseau

lorsqu'il luttait contre l'Archevêque de Paris, Élie de Beaumont?... Quelle femme, si adorée qu'elle fût, oserait mesurer son bonheur à celui de Madame de Stael, exilée de France pour avoir fait *peur* au grand empereur?... Voilà chère Maréquita, les jouissances que je voudrais vous voir chercher; elles sont dignes de la grandeur de votre ame.

Madame d'Alvarez lui sourit comme pour le remercier et dit :

— Une belle ame ne constitue pas le génie...

— Je ne sais pas...; mais toujours est-il que le talent lui doit ses plus heureuses inspirations.

— Je ne crois pas qu'aucune des personnes que vous venez de me citer se soit fait remarquer par la sensibilité du cœur, et pour moi le cœur est tout.

— Eh! voilà justement le mal...; aussi, charmante fée, pour que je devienne votre sujet, il faudra tuer ce cœur, ce maudit bon cœur, source de larmes et d'extravagances. Si vous n'êtes pas accessible à la gloire, puisez dans votre cœur des jouissances durables..., faites

du bien à vos frères, aimez l'humanité; cet amant ne vous trahira pas, et à vingt ans comme à soixante vous pourrez l'aimer passionnément.

Nous en viendrons à bout, continua-t-il, en mettant la main sur le cœur de Maréquita qui battait avec violence, tant cette étrange conversation l'avait douloureusement agitée!

Il n'y avait point de pendule dans le boudoir, et Maréquita ne s'était pas aperçue que la visite de l'étranger s'était prolongée jusqu'à la nuit close; tout à coup une grande lueur vint éclairer la pièce et une détonnation se fit entendre. — Ce bruit, cette lumière firent revenir Maréquita à la vie réelle. — Elle se leva sur son séant et d'un air inquiet demanda : — Qu'est cela?... quelle heure est-il donc?... mais il fait tout à fait nuit....

L'étranger alla à la fenêtre et dit : — Ce sont des enfants qui s'amusent dans le jardin de la maison voisine à faire partir des fusées.

Maréquita sonna, et madame Bernard parut.

— Faites-moi donner des lumières, et dites-moi l'heure.

— Près de sept heures.

— Sept heures!... répéta l'inconnu, et il parut sortir d'un rêve. — Il prit son chapeau, ramassa ses gants, salua respectueusement madame d'Alvarez, et sortit en même temps que madame Bernard.

LA ONZIÈME LETTRE.

« Ces élans de l'ame vers la liberté ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive ; il y a des moments où l'on se croit la puissance de ce qu'on désire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paraît devoir l'emporter sur tous les sentiments de l'ame. »

(*Corinne*, Mme DE STAEL.)

V.

Un des plus grands malheurs de madame d'Alvarez était de n'avoir pas toujours le courage de manifester ses opinions par les actes de sa conduite : en mille occasions, elle agissait comme certains de nos députés qui approuvent ou repoussent avec une éloquente chaleur telle proposition, afin de se rendre populaires, puis qui renient leurs paroles par leurs votes pour s'assurer la faveur ministérielle. Hélas ! c'est encore ainsi que nous rencontrons chaque jour des hommes qui prêchent une doctrine, et agissent contradictoirement

aux principes qu'ils professent. Il est bien peu de gens qui aient assez d'énergie pour ne se démentir jamais dans aucune circonstance par leurs actes ou leurs paroles.

Madame d'Alvarez comprenait la liberté dans le sens le plus étendu. Ce mot, dans son esprit, était identique à celui de justice, et elle portait le respect pour toute espèce de liberté jusqu'au scrupule. L'indépendance était nécessaire à sa vie, et elle avait fixé sa résidence en France, parce que c'est le pays de l'Europe où l'on peut le mieux en jouir. Madame d'Alvarez avait beaucoup d'égards pour toutes les personnes qui l'entouraient, même pour ses domestiques, dont elle était attentive à n'entraver que le moins possible la liberté; mais elle aurait désiré rencontrer de la réciprocité et ne pouvait l'obtenir. — En France plus que dans aucun autre pays, les domestiques se permettent d'espionner, de contrôler et souvent de calomnier les démarches de leurs maîtres. C'était là un des grands tourments de madame d'Alvarez.

Sa maison se composait : d'un concierge

(car, afin d'être plus libre, elle habitait seule un petit hôtel, rue de l'Arcade), d'une cuisinière, d'un valet, d'une femme de chambre et de madame Bernard, dame de compagnie et *femme de charge*. Ces cinq personnes qu'elle faisait vivre étaient néanmoins ses bourreaux.

Par une faiblesse de caractère malheureusement trop commune, madame d'Alvarez voulait être approuvée de la société, tout en repoussant les préjugés qui la régissent. Cette déplorable déférence pour la tourbe des sots et des hypocrites était un perpétuel sujet de dispute entre madame d'Alvarez et son ami Albert. — Montrez-vous, lui disait-il, telle que vous êtes, femme-artiste, indépendante, et ne vous affublez pas des oripeaux de la foule ; laissez aux prudes le continuel souci de se draper dans l'estime publique ; c'est à elles que convient le soin de se grimer ou de porter un masque. Dieu vous a comblée de ses dons pour guider les autres et non pour être guidée ; ne descendez donc pas du piédestal sur lequel il vous a placée. Respirant un air libre dans l'harmonieuse enveloppe qui

dessine vos formes poétiques, vous êtes reine; tandis que, revêtue du costume du monde, vous n'êtes plus que sujette.

Madame d'Alvarez était trop sensible pour être capable de l'énergie qu'aurait voulu lui voir son ami : elle se préoccupa donc péniblement de ce que pourraient penser madame Bernard, son portier et ses autres domestiques sur la durée de la longue visite qu'elle venait de recevoir. Elle s'indigna contre le besoin qu'elle ressentait de l'approbation d'autrui, maudit l'éducation qu'elle avait reçue et les liens qui l'attachaient encore à une société qu'elle détestait. — Pendant qu'elle soutenait cette lutte intérieure, et qu'elle cherchait à en sortir libre et dégagée de toute contrainte, madame Bernard revint lui apporter de la lumière et lui demanda d'un ton patelin si elle voulait se mettre à table.

Cette question acheva de mettre madame d'Alvarez de mauvaise humeur.

— Comment à table!... Vous n'avez donc pas encore dîné?...

— Ne devais-je pas vous attendre, ma chère

enfant?... J'ai cru devoir retarder aussi le dîner de vos gens.

— Vous avez eu tort, madame Bernard; vous savez que j'ai donné l'ordre qu'on dînât tous les jours à six heures. J'aime que ma maison soit tenue avec régularité, et c'est vous, Madame, que j'ai chargée de ce soin.

Madame Bernard devint pâle : l'accent avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées lui rappela sa position, si précaire, qu'il suffisait d'un seul mot pour qu'elle se retrouvât sur le pavé, sans pain et sans asile, exposée, à son âge, aux cruelles angoisses de la misère. Elle sentit au front une sueur froide et se promit bien de ne plus chercher à pénétrer les démarches de sa maîtresse. Mais l'habitude est plus forte que la meilleure résolution, et dès le lendemain elle recommença.

Madame d'Alvarez lui ordonna assez sèchement de lui faire apporter des gâteaux, des oranges et du café; puis la congédia d'un geste.

Madame Bernard alla dîner seule, se dé-

dommageant, il est vrai, en faisant avec la femme de chambre des conjectures sur la longue visite de l'inconnu et la mauvaise humeur de Maréquita.

Celle-ci, plongée dans les réflexions, était à se demander pourquoi elle avait reçu l'étranger, pourquoi elle était restée seule avec lui pendant six heures, et ne lui avait pas demandé l'objet de sa visite, ni son nom, ni enfin s'il reviendrait... En vain chercha-t-elle à répondre à ces questions, elle ne put y parvenir. — L'ami Albert, artiste philosophe, n'y aurait vu qu'un des effets bizarres de la spontanéité; mais Maréquita éprouvait toujours le besoin de lier les faits à une cause et un but : ne pouvant s'expliquer sa conduite, elle s'abandonna aux rêves de son imagination.

Elle vit dans cette visite une aventure extraordinaire, qui d'abord s'embellit de couleurs romanesques; puis elle y entrevit un abîme où elle irait se jeter. Il y avait longtemps que cette jeune femme, livrée à elle-même, vivait dans un état de surexcitation.

L'incessante activité de son imagination vagabonde faisait régner depuis dix ans, dans son cerveau, la fièvre, le délire, le cauchemar. — Tandis que Maréquita était plongée dans une vie factice, palpitante d'émotions et d'images telles que les rêves en créent, madame Bernard entra timidement, tenant une lettre à la main.

— Que me veut-on? dit Maréquita, avec impatience.

— Pardon! chère enfant, mais le domestique qui a apporté cette lettre a tant prié, supplié pour qu'on vous la remît, que j'ai craint de le refuser, sachant combien vous êtes bonne pour tout le monde, et....

— Donnez!...

Elle lut, avec une impatience toujours croissante, la lettre qui avait quatre grandes pages.

— Eh bien! dit-elle en la jetant sur la table, que voulez-vous que je réponde à cette extravagante épître?... C'est votre marquis de Torepo.... Torepa.... Il dit que c'est la onzième lettre qu'il m'écrit... Ah! c'est plai-

sant. ., moi qui n'ai pas lu une ligne des dix autres.

— Elles sont là, dans le petit coffre; mais vous ne voulez pas les voir.

— Je m'en garderai bien; je ne veux voir ni les lettres, ni l'auteur.

— Cependant c'est un jeune homme charmant; il est déjà venu trois fois aujourd'hui, et si.....

— Cela se peut, mais je ne reçois les gens que lorsque j'y suis poussée par une voix d'inspiration..., comme ce matin, par exemple.

Et en prononçant ces mots, madame d'Alvarez avait l'air d'applaudir à son courage.

— Ma chère enfant, vous avez bien raison d'agir en toute liberté; quand on a assez d'esprit pour se mettre au dessus des préjugés, ou assez de fortune pour braver les caquets, ce serait duperie de se gêner. Toutefois, je crois qu'il serait d'un bon cœur d'avoir quelque pitié des malheureux que font vos beaux yeux. Peines d'amour sont grandes douleurs, auxquelles il faut, ma fille, un peu compatir.

Maréquita tressaillit, comme affectée par un pénible souvenir.

— Eh bien, soit! je consens à recevoir votre petit marquis...; pas demain... ni après-demain...; dans trois jours.

— C'est un peu loin, dit en souriant madame Bernard, et cependant c'est un sûr moyen pour qu'il vous aime davantage. — Puis elle alla porter cette réponse favorable au domestique à riche livrée qui venait pour la onzième fois.

Madame Bernard aurait bien eu envie de causer plus longtemps; mais, à son grand regret, elle n'y put réussir; de brefs monosyllabes déjouèrent tous ses projets. Elle se retira sans rien savoir sur la mystérieuse visite du matin.

Dix heures sonnaient quand la dernière personne de la maison de madame d'Alvarez se mettait au lit.

La pauvre Maréquita entendit successivement sonner minuit, une, deux et trois heures, sans que le sommeil vînt clore sa paupière. — Tourmentée par l'insomnie, elle s'agitait

en vain sur sa couche importune. Ses membres étaient brisés, ses artères battaient avec force, sa peau était brûlante, sa tête en feu, sa respiration courte, gênée, et l'atmosphère pesait lourdement sur sa poitrine. — L'infortunée ne se doutait guère qu'elle était *sous le charme* d'un être plus fort qu'elle, — qui, malgré l'espace, la *magnétisait par la pensée*.

Elle songeait continuellement à la visite de l'inconnu. — L'ascendant qu'il avait pris sur elle, — l'état de torpeur dans lequel elle s'était trouvée, faisaient naître dans son esprit les plus sinistres appréhensions, elle en était tout épouvantée.

Dans le monde, on croyait madame d'Alvarez entièrement libre et maîtresse de ses actions : madame Bernard en était persuadée et n'avait jamais osé, malgré sa curiosité, lui demander si elle était demoiselle ou mariée Albert, qui voyait le cœur de sa malheureuse amie déborder d'amertume, avait seul pressenti qu'un grand secret s'y cachait ; mais, loin de chercher à pénétrer ce mystère, il l'avait respecté. Plusieurs fois Maréquita avait été

sur le point d'épancher ses peines dans le sein de son ami, mais au moment de lui tout révéler elle s'était jetée dans ses bras en pleurant, et était restée muette.

Il fallait que les causes de ses malheurs eussent un caractère de réprobation universelle pour que cette créature, née si expansive, se condamnât à garder un silence aussi absolu.

Vers quatre heures du matin, Maréquita, s'étant levée, alla prendre une petite fiole de laudanum, en avala huit à dix gouttes, et se remit au lit.

Peu à peu, sous l'action du narcotique, ses sens s'engourdirent, ses idées se brouillèrent; elle vit passer devant ses yeux chargés de nuages les riantes campagnes de Séville et se rappela les joies de son enfance, — puis le superbe palais du duc de V....., — et ses membres frémirent... Le cauchemar alla toujours en augmentant jusqu'au moment où elle perdit enfin tout sentiment de mémoire : — alors elle ne souffrit plus.

Les nuits d'insomnie n'étaient que trop fréquentes dans la jolie petite maison de la rue

de l'Arcade : la pauvre Maréquita y était habituée, mais celle-ci l'emporta en agitation sur toutes les autres. Elle fut non moins fiévreuse pour l'un des habitants d'une belle maison de la rue Laffitte, et pour l'un de ceux d'un superbe hôtel du faubourg Saint-Germain, de la rue Saint-Dominique.

Le magnétiseur, que le lecteur a vu sortir de chez madame d'Alvarez, revint chez lui dans un état d'exaltation impossible à dépeindre. — Il en maîtrisa les mouvements, pour écrire dans le plus grand détail tout ce que les symptômes magnétiques de la jeune femme lui avaient paru offrir d'extraordinaire. Ensuite, il alla dîner au café Anglais, non en gourmand, mais en homme qui sent l'importance de jouir d'une santé parfaite; puis, après avoir bu deux tasses de café, il se dirigea seul vers les Champs-Élysées.

Lorsqu'il rentra chez lui, rue Laffitte, minuit sonnait. — Il se déshabilla, prit une chemise de couleur, passa un pantalon à pieds, une robe de chambre, et se mit à fumer. — Tout à coup il posa le cigare sur la table,

fronça le sourcil comme un homme qui se rappelle une chose importante qu'il craint d'avoir oubliée, saisit la redingote noire qu'il venait de quitter, fouilla avec précipitation dans la poche de côté, et en tira un mouchoir de fine batiste ourlé à jour et garni de dentelle. — Le sourire d'une satisfaction cruelle erra sur ses lèvres. — Il prit délicatement le mouchoir du bout des doigts, et étendant son bras nerveux il dit en l'admirant : — Je la tiens!... revint s'asseoir, examina le chiffre avec beaucoup d'attention, ouvrit sa chemise, ploya le mouchoir en deux, l'étendit sur sa large poitrine; et se penchant en arrière afin de le maintenir dans la même position, boutonna sa robe de chambre jusqu'en haut, afin qu'il ne pût pas glisser : après quoi il se remit à fumer.

De temps en temps il se levait et marchait de long en large dans sa chambre, avec l'expression d'un homme agité par de graves et inquiétantes pensées. — Puis, se jetant sur un grand divan, il cherchait à s'endormir; ne pouvant y parvenir, il se levait, ouvrait la

fenêtre, y restait longtemps, et revenait pâle et transi se jeter de nouveau sur le divan.— Déjà la laitière matinale était à la porte du boulanger, le forgeron faisait retentir sous son marteau le fer étincelant, que le magnétiseur n'avait pas encore dormi.

A l'hôtel de la rue Saint-Dominique, le marquis Giulio de Torepa n'avait guère passé une meilleure nuit. — Après la réponse que lui avait rapportée son domestique, le marquis, en proie à l'incertitude et à l'anxiété, alla s'étourdir à l'Opéra. En sortant de là, et toujours dans le même but de s'étourdir, il se rendit, pour finir la soirée, chez deux ministres et chez un ambassadeur. Rentré chez lui à deux heures du matin, il se mit à écrire à sa Dulcinée la douzième lettre, et il était grand jour lorsqu'il sonna son domestique pour l'envoyer porter l'épître chez madame d'Alvarez.

MÉPHIS.

Les *prolétaires*, ainsi qu'on les nomme avec un superbe dédain, affranchis individuellement, ont été, en masse, la propriété de ceux qui règlent les relations entre les membres de la société, le mouvement de l'industrie, les conditions du travail, son prix, et la répartition des fruits. Ce qu'il leur a plu d'ordonner, on l'a nommé *loi*, et les lois n'ont été, pour la plupart, que des mesures d'intérêt privé, des moyens d'augmenter et de perpétuer la domination et les abus de la domination du petit nombre sur le plus grand.

(F. Lamennais.)

VI.

Le lendemain de cette nuit d'agitation, qui se trouvait être un dimanche, fut le premier beau jour du printemps. Le soleil s'était levé radieux, une brise tiède et parfumée embaumait l'air, le ciel était pur et sans nuages. — Les oiseaux s'élevaient dans l'espace, voltigeaient çà et là, de l'arbre du jardin au toit de la maison; délivrés des rigueurs de l'hiver, ils oubliaient l'homme et ses piéges cruels, se livraient à la joie, chantaient la pâture nouvelle et l'hymne d'amour. Les plantes se revêtaient de leurs robes nuptiales; déjà plu-

sieurs se couronnaient de fleurs, et les parfums des fleurs, et les chants des oiseaux, et toutes ces voix de la nature célébraient sa rénovation annuelle dans leurs harmonieux accords, et Dieu entendait ce sublime concert.

Madame Bernard était descendue au jardin cueillir des violettes pour Maréquita qui les aimait beaucoup, et fut instinctivement émue par la douce influence de la saison nouvelle. Elle sentit son vieux sang couler plus rapidement dans ses veines. La vue des jeux folâtres des oiseaux qui se poursuivaient de branche en branche, du chien qui, tout joyeux, courait au soleil et faisait mille sauts; de jolis lézards qui se réchauffaient sur le mur, et des milliers d'insectes sortant de leurs petites tanières pour respirer l'air printanier dont ils semblaient s'alimenter; la vue de toutes ces joies impressionna profondément la vieille dame; de grosses larmes tombèrent de ses yeux, et elle s'écria avec un accent de douleur et de reproche : — Mon Dieu! pourquoi ne suis-je plus jeune?... La pauvre femme sentit alors son cœur battre avec vio-

lence et ses jambes prêtes à lui manquer : elle n'eut que le temps d'aller s'asseoir sous le berceau que Maréquita s'était fait arranger. — Là, madame Bernard pleura, — pleura abondamment.

Que le vieillard dans l'indigence, déplorant ses forces évanouies, ait le cœur ulcéré, cela se conçoit; il souffre la faim, le froid, et l'ingrate société, pour laquelle il a travaillé toute sa vie, l'abandonne. — Mais que sur la fin du voyage nous détournions les yeux du paysage qui s'offre à nos regards, pour regretter celui que nous avons laissé derrière nous, que nous enviions le banquet lorsque nous n'avons plus de sens pour en jouir, c'est, sans nul doute, une maladie morale résultant des excès d'une vie matérielle. On ne s'aperçoit pas que les animaux l'éprouvent, et nous nous en garantirions si nous profitions des loisirs que nous donnent les biens de la fortune pour cultiver notre intelligence. L'harmonie n'existerait point dans la création si tous les âges n'avaient pas leurs jouissances; mais celles du corps déclinent et finissent avec lui,

tandis que, hors des atteintes de la satiété, les joies de l'ame sont, par essence, progressives et éternelles.

Madame Bernard n'eut pas le courage d'assister plus longtemps à ce spectacle. — L'infortunée n'était pas soutenue par la foi, — et l'espérance que l'hiver de sa vie serait aussi, pour elle, suivi d'un printemps, n'adoucissait pas ses douloureux regrets. — Elle quitta le jardin et alla se mettre à la croisée d'un petit pavillon qui donnait sur la rue; — mais là ses réflexions, en changeant d'objet, ne furent pas moins tristes.

Presque tous ceux qui passaient devant elle portaient leurs habits de fête. — C'était une jeune fille au teint rose, aux beaux cheveux blonds, au sourire satisfait, donnant le bras à un jeune artiste à la longue barbe, à l'œil vif, à la démarche dégagée. — Des enfants au rire fou, couraient, un gâteau dans une main, un cerf-volant dans l'autre. — Des paysans endimanchés, des collégiens heureux de leur liberté, des vieilles dames entourées de neveux, de nièces ou

d'anciens amis; — enfin, jusqu'aux portiers, qui étaient sur le devant de leurs portes à bavarder avec les bonnes du quartier : tout ce monde, animé par divers sentiments, faisait sentir à madame Bernard combien elle était seule. — Elle fit un soupir et se retira de la fenêtre. Peut-être comprit-elle que la vie n'a de charmes qu'autant qu'elle est liée à celle d'autrui. — Mais elle n'était pas assez éclairée pour comprendre toutes les peines morales dont l'amour exclusif de soi est la source, et que l'égoïsme complet aurait pour inévitable effet de nous isoler entièrement de nos semblables.

Il était midi, et madame d'Alvarez n'avait pas encore sonné. — La pauvre madame Bernard se décida à déjeûner seule : c'était pour elle un supplice, car elle ne pouvait vivre sans société. — En vérité, se dit-elle, je crois que j'en suis venue à regretter ce méchant M. Albert; il me contrarie continuellement, me fait souvent mettre en colère, mais, après tout, cela vaut encore mieux que de n'avoir

personne avec qui je puisse échanger une parole.

Ainsi que le bonheur, la peine a ses émanations et ses influences. — On a vu déjà combien les personnes qui vivaient avec madame d'Alvarez subissaient les effets de son caractère triste, bizarre et silencieux.

Enfin madame d'Alvarez sonna.

— Ma chère enfant, dit la vieille dame en entrant, j'allais frapper à votre porte, tant j'étais inquiète de vous : savez-vous l'heure qu'il est, petite paresseuse?

— Non, mais qu'importe? quand la vie est sans but, qu'on se lève à dix ou à trois heures, le résultat est toujours le même.

— Ah! Maréquita, comment pouvez-vous avoir cette indifférence pour la vie, la vie qui est si belle pour ceux qui sont jeunes et savent en jouir?... Si vous aviez été comme moi, dès huit heures du matin, à cueillir des violettes dans le jardin, j'en suis sûre, vous eussiez été ravie de tout ce que j'ai vu et senti.... Comme le soleil était chaud, l'air

doux ! Ah! quel plaisir cela fait après un hiver rude comme celui que nous venons de passer !

Maréquita regarda madame Bernard avec surprise et dit :

— Il fait bien sombre ici.

— Si vous voulez le permettre, j'ouvrirai les croisées; il fait plus chaud dehors que dans les appartements.

Elle ouvrit les croisées; aussitôt des flots de lumière et d'air limpide vinrent purifier l'atmosphère de la chambre.

A peine Maréquita fut-elle en contact avec l'haleine printanière, qu'elle se sentit animée d'une nouvelle existence; la vie lui souriait encore et se colorait à ses yeux. Elle se leva et descendit au jardin.

L'influence de ce beau jour fut non moins puissante sur cette femme impressionnable que sur madame Bernard. Pour la première fois de l'année, elle entendait le chant des oiseaux, elle sentait un vent tiède agiter ses cheveux, et elle s'abandonna tout entière aux délicieuses émotions qu'elle éprouvait.— Elle aussi pleura, — et cette crise d'atten-

drissement lui fit beaucoup de bien. Son spasme diminua, ses nerfs se détendirent, et elle était dans cet état rempli de charme où se trouve le convalescent qui, des portes du tombeau, revient à la vie.

Elle se fit apporter à déjeûner dans le petit berceau. Ce repas se composa de fromage à la crême, de brioches, de fruits et d'excellent café.

Madame Bernard, toute sa vie, s'était étudiée à lire dans l'expression des physionomies, et avait fait une étude particulière de celle de madame d'Alvarez. — Cette jeune femme, peu habituée à se contraindre, laissait sur ses traits réfléchir tout ce qui se passait dans son ame, et il était facile à sa dame de compagnie de la pénétrer. Celle-ci jugea donc, à la figure épanouie de Maréquita, qu'elle pouvait lui proposer une promenade au bois de Boulogne, et de là un dîner à Saint-Cloud.

Madame d'Alvarez, qui chérissait la solitude des bois, éprouvait pour celui de Boulogne le dédain que fait naître la beauté sans

pudeur, et autant l'intimité d'un dîner d'amis avait de charme pour elle, autant elle détestait les restaurants et leur cohue; elle ne voulut donc point, par une complaisance, compromettre le moment de bien-être qu'elle ressentait.

— Chère Bernard, je ne me soucie pas d'aller dîner à Saint-Cloud, mais je vous engage à faire cette partie avec votre cousine; la satisfaction que vous en éprouverez me fera plaisir. Faites en sorte que votre journée soit complète. — Envoyez Louis chercher un remise chez mon loueur, et allez avec votre parente au bois de Boulogne, à Saint-Cloud; puis, après dîner, vous irez terminer la soirée dans ma loge aux Français; et, pour que tout le monde soit content, donnez cinq francs à chacun des domestiques afin qu'ils puissent s'amuser de leur côté. Je regrette seulement que la nécessité m'oblige à garder le vieux Bertrand pour ouvrir ma porte.

Madame Bernard ne put contenir sa joie. — Elle alla vite mettre une belle robe de soie,

un chapeau de satin blanc et un joli cachemire français. — Une demi-heure après, tous les serviteurs de la maison, sauf le portier, étaient partis, chacun de son côté, à la recherche du plaisir.

Il pouvait être trois heures, et madame d'Alvarez, heureuse d'être seule, resta au jardin jusqu'à cinq, dans la béatitude qu'elle devait à ce beau jour. — Ses idées tristes revenant ensuite l'assaillir, elle alla se mettre à la croisée du pavillon. — La rue présentait alors encore plus de mouvement que le matin; mais elle trouva dans ce spectacle un aliment à la pensée mélancolique dont elle avait espéré se distraire.

Passait-il deux êtres que l'amour paraissait réunir, elle ne pouvait se défendre de faire un retour sur elle-même. — Je suis seule, se disait-elle, et le bonheur, qui semble à la portée de tous, me fuit!... Ces ames sont entre elles de niveau..... Dieu m'a-t-il placée *unique de ma nature* sur la terre?... Suis-je un être déchu dont nul autre n'entend la langue, ne ressent

les affections? Et elle quitta la croisée, en proie au tourment qu'éprouve le banni loin de sa patrie.

Elle fit deux ou trois tours dans le salon, puis entra machinalement dans le boudoir. A peine y fut-elle, que le souvenir de l'inconnu se présenta à son esprit. — Elle devint pourpre; son cœur battit avec force...; elle s'écria tout haut : Oui! c'est bien ici, près de ce sopha, que j'ai vu cet étranger; — le même qui me regardait de l'œil du serpent, lorsque je chantais chez la comtesse de Givry. — Oui, c'est bien lui qui, dans cette chambre, hier, m'a baisé les mains, — a posé sa tête sur ma poitrine, — m'a nommée Maréquita, — *son bel ange, sa fée, sa péri.* — Mais quel est donc cet homme? — De quel droit est-il venu chez moi sans me connaître? — Comment ne s'est-il pas nommé, et comment ne lui ai-je pas demandé son nom? — Quelle puissance irrésistible m'a poussée à me lever pour le recevoir?....

Maréquita prononça ces dernières paroles très bas. — Il semblait qu'elle eût peur de

les entendre. — Elle se coucha sur le divan, et peu après elle sentit en elle, quoique cherchant à se le dissimuler, un vif désir de revoir cet étranger. — Mon Dieu, répétait-elle dans son anxiété, s'il ne revient pas, comment pourrai-je le retrouver?... j'ignore son nom... La comtesse ne le connaît peut-être pas; — cependant il faut que je le revoie, — cet homme doit me comprendre. — Il a souffert comme moi, *plus que moi*, dit-il... Oh! si cela était, comme je l'aimerais!...

Et l'agitation de la jeune femme allait toujours croissant; l'oppression, le spasme de la nuit étaient revenus. — Elle descendait dans le jardin, remontait pour se mettre à la fenêtre de la rue, regardait la pendule, comptait les minutes, les secondes, et l'inconnu ne paraissait pas. — Il y avait plus de trois heures qu'elle était dans cet état. — Épuisée de fatigue, elle se jeta sur le divan; — elle roulait dans sa tête les projets les plus bizarres, les plus extravagants qu'imagination en délire pût enfanter. — On frappa un grand coup à la porte; — c'était lui. — Bertrand vint in-

trodnire l'étranger, qui, comme la veille, était vêtu de noir.

— Pardon, ma chère Maréquita, — dit-il en allant lui baiser la main avec un respect profond, une tendresse affectueuse, — mille fois pardon de vous avoir fait attendre aussi longtemps; mais un ami m'avait prié de me rendre à Chaillot pour y chercher le médecin de sa femme, et j'y suis allé toujours courant...; voyez comme j'ai chaud!

En effet, son front était baigné de sueur. Maréquita lui essuya la figure avec son mouchoir et lui souriait, car elle était heureuse de le revoir. Elle lui dit avec la naïveté d'une enfant :

— Qui donc vous a appris que je vous attendais depuis longtemps?

— Ah! petite curieuse, vous voulez avoir mes secrets..., eh bien! c'est un *petit farfadet blanc* à mon service, qui m'avertit de ce que vous faites,— de ce que vous dites, — et surtout de ce que vous désirez, — afin que je puisse accomplir vos souhaits aussitôt que vous les formez.

La jeune femme le regarda avec amour et inquiétude.

— Qui donc êtes-vous? car enfin je ne vous connais pas... Pourquoi êtes-vous venu me voir?... Comment vous appelle-t-on?

— Je me nomme...; mais non. — Je ne veux pas que vous m'appeliez du nom que tout le monde me donne : choisissez-m'en un; soyez ma marraine.

Cette idée était bizarre, et Maréquita l'accueillit sans balancer.

— Je vous aime sans vous connaître ; cependant...

— Achevez, bel ange!....

— Eh bien! je crois qu'il faut vous nommer Méphis....

Elle s'arrêta, hésitant si elle achèverait le nom.

— N'est-ce pas?

— Méphis!.... eh! oui, c'est un joli nom,— il me convient ;—c'est le diminutif de *Méphistophélès*. — Amen, — dit-il avec un sourire vraiment infernal. — Je ne croyais pas que la belle Maréquita possédât le talent de deviner...

— Seriez-vous donc un *Méphistophélès?*... demanda madame d'Alvarez en se levant brusquement.

L'inconnu devint pâle comme la mort; il voulut regarder Maréquita, mais l'attitude, la physionomie de celle-ci étaient altières et menaçantes. — Il baissa les yeux et ne put que répondre :

Eh bien, oui, oui, madame!....

— Misérable!... et vous osez vous en vanter!.... De quel droit, monsieur, êtes-vous venu chez moi me ternir de votre souffle impur, me presser la main et poser la vôtre sur mon cœur... Répondez..., de quel droit?

A cette question, l'inconnu reprit toute sa dignité, et répondit avec calme :

—Du droit, madame, que donne *un amour vrai*, passionné, aussi pur que profondément senti; tel enfin que vous désirez en inspirer.

Madame d'Alvarez recula comme épouvantée.

— Comment! l'ai-je bien entendu?.. Vous êtes un *Méphistophélès*, et vous m'aimeriez d'un amour *pur!*....

— Oui! et aussi *pur* que jamais homme ait pu en concevoir.

Il y avait dans son accent quelque chose de si vrai, de si passionné, que Maréquita passa de suite de l'indignation à une émotion tendre. — Elle alla se rasseoir sur le divan. — *Méphis*, dit-elle, car vous êtes bien à mes yeux un *génie* du *mal*, expliquez-moi les motifs de la conduite bizarre, étrange que vous tenez à mon égard..... Qui êtes-vous véritablement, et que voulez-vous de moi?

— Ah! madame, si je vous dis *qui je suis*, je n'ai plus rien à espérer de vous.

— Vous vous trompez; je vous jure que si vous me faites connaître la vérité tout entière, je vous accorderai mon estime..., peut-être même mon amour.....

— Oh! répétez-le-moi, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, de grâce, répétez vos paroles.

— Je vous le promets, dit-elle en le relevant.

— Eh bien, madame, je suis..., — et il hésitait sur l'expression, — je suis un *homme*

du peuple..., ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *prolétaire.*

— Un prolétaire!... mais on en compte, je crois, vingt-cinq millions en France.

— Oui, et c'est parce qu'ils sont nombreux que la pitié se ferme, et que l'on s'isole d'eux comme si l'on craignait la contagion de leurs maux. — Ah! si vous connaissiez toute la masse de misères qui accablent les esclaves de la propriété..., les douloureuses angoisses de ce peuple dont on parle tant et dont on s'occupe si peu, vous frémiriez à ce nom de *prolétaire!* oui, vous seriez indignée de l'égoïsme du riche, et surprise de la patience du pauvre... — A la vue des haillons, des figures blêmes, des membres décharnés de cette foule de mendiants qui inondent les villes et les campagnes, vous comprendriez pourquoi les hôpitaux, les prisons et les bagnes se remplissent...; — pourquoi des êtres à qui Dieu avait départi l'énergie de l'ame et la sensibilité du cœur, pour servir leurs semblables, en deviennent le fléau et sont à trente-deux ans des *Méphistophélès* qui passent les nuits, dans

l'agitation de la fièvre, à rêver le mal...; les jours, à le faire.....

En achevant ces mots, il cacha sa tête entre ses mains en répétant : — Je suis un *prolétaire ! ! !*

Maréquita ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles. — Comment ! cet homme si beau, dont les manières et le langage avaient quelque chose de si noble, de si distingué, serait né dans un hospice !... dans la chaumière ou le grenier d'un prolétaire !. . Il aurait passé sa jeunesse à mendier !... il sortirait des prisons, peut-être même des bagnes !...

Maréquita, quoique tremblant d'apprendre des secrets qui allaient l'épouvanter, voulut connaître l'histoire de l'inconnu. Un pressentiment l'avertissait que la destinée de cet homme venait de se lier à la sienne.

— Méphis, lui dit-elle en lui tendant la main, donnez-moi votre parole que vous allez me raconter l'histoire de votre vie dans son *exacte vérité ;* mais prenez garde ! si vous me trompez, je ne vous reverrai jamais.

Il répondit en joignant les mains, comme

pour la prier de l'en dispenser : — Ah! madame, je n'aurais voulu faire cette confession qu'au moment de mourir.

— Songez donc, monsieur, que je ne puis vous aimer sans savoir qui vous êtes.

— Et si je vous l'apprends, m'aimerez-vous?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Oh! ai-je bien compris? Vous, la belle Maréquita, si dédaigneuse pour les riches et les puissants de la terre, vous aimeriez un malheureux *prolétaire?*... Maréquita! vous la femme céleste que j'ai rêvée, mon ange, est-ce bien vrai? Oh! ne m'abusez pas. Au nom de tout ce que j'ai souffert, au nom de celui qui vous a créée, Maréquita, ne me trompez pas comme tant d'autres l'ont fait...

— Non, non, je ne vous trompe pas : je sens que déjà je vous aime.

Il se jeta à ses pieds, posa sa tête sur ses genoux et pleura.

Alors il y eut entre eux une scène palpitante d'intérêt et d'émotion.

Maréquita mit ses deux belles mains sur la

tête du *prolétaire* et lui dit : — Dès cet instant, Méphis, nous sommes unis.

Méphis se releva, essuya ses joues qui étaient baignées de larmes, baisa le front de la jeune femme en lui disant : — Maréquita, je suis votre fiancé, et je serai votre époux lorsque vous me direz : « Viens à moi, je te choisis entre tous les hommes et me donne à toi. »

Après avoir pris place à côté de Maréquita, qui se coucha sur le divan comme la veille, il commença son récit en ces termes :

HISTOIRE D'UN PROLÉTAIRE.

Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible au crime du plus fort.

(*Voltaire.*)

VII.

I.

Je suis fils d'un matelot de Dieppe, qui se nommait Labarre. Dans un voyage au pays de Caux, il devint éperdument amoureux d'une superbe fille, domestique d'auberge; il en fut aimé et l'épousa. Revenu à Dieppe, il acheta une barque et se fit pêcheur. — Ma mère s'occupait à vendre le poisson, à raccommoder les filets; — l'un et l'autre étaient laborieux, économes et rangés. Cependant, malgré ces trois bonnes qualités, ils passèrent leur vie dans le plus extrême dénuement; leur famille, il est vrai, était nombreuse : ma mère

a eu neuf enfants, six garçons et trois filles, tous grands, forts et beaux comme elle.

Les deux aînés, pris par l'Empereur pour la défense de la patrie, périrent comme des milliers d'autres, qui n'avaient pas plus d'intérêt qu'eux à défendre un pays où ils ne possédaient rien, et où la propriété est tout. Deux de mes frères se firent marins, et sont toujours matelots; le cinquième..., ah! pardon, ce souvenir si déchirant, dont le temps n'a pu affaiblir l'impression, m'arrache encore des larmes!! — le cinquième est au bagne!! Il a été condamné à vingt ans de fers, pour avoir tué d'un coup de couteau l'infame misérable qui avait séduit, trompé, déshonoré notre pauvre sœur. — Cette angélique fille, aussi courageuse que belle, eut la force de supporter la honte, et nourrit elle-même l'enfant de l'homme qui l'avait abandonnée. — Mais la noble créature succomba sous le châtiment que les lois infligeaient à son frère, à ce brave frère, qui avait si vivement ressenti l'offense faite à sa sœur et à toute notre famille : — elle mourut à dix-neuf ans, et

mon vieux père se chargea de son enfant. Ma sœur aînée se maria avec un ouvrier; son mari, toujours malade, ne pouvait suffire, quoique laborieux, à subvenir aux besoins de son ménage; et au bout de six ans, l'un et l'autre moururent de misère. — Mon pauvre père termina son existence à l'hôpital, et ma mère, presque aveugle, vit dans un village avec ma dernière sœur. — Voilà, madame, l'historique d'une famille de prolétaires : il ne me reste plus qu'à vous parler de moi.

Je suis resté jusqu'à douze ans dans la maison paternelle, et voici ce qu'était alors mon existence :

Je n'avais d'autres vêtements qu'une mauvaise chemise de laine bleue, et un pantalon de vieille toile à voile que soutenaient, en guise de bretelles, des ficelles goudronnées. Le poisson que nous ne pouvions pas vendre, des pommes de terre, quelque peu de pain, formaient notre nourriture. Ces aliments n'étaient même pas toujours en suffisante quantité, et quand la pêche avait été mauvaise, nos jeunes appétits souffraient cruellement.

Dès l'âge de six ans, je me rendis utile; j'aidais ma mère dans la vente du poisson et les soins du ménage, j'accompagnais mon père à la mer, pour l'assister dans sa pêche et la manœuvre de sa barque; lorsque je n'étais pas ainsi occupé, j'allais jouer sur la grève avec d'autres enfants de mon âge et de ma condition. Nous n'avions, ni moi ni mes frères, reçu aucune instruction. Comment nos parents auraient-ils pu nous en faire donner? leur travail suffisait à peine à notre subsistance.

Dans notre famille personne ne savait lire, et il en était de même dans celles des pêcheurs parmi lesquelles nous vivions. Cette ignorance avait laissé mes facultés intellectuelles dans un complet engourdissement. Cependant ils disaient que j'avais beaucoup d'esprit, parce que j'étais diable et mutin : ils m'eussent trouvé méchant si je n'avais eu un bon cœur.

S'il m'arrivait, dans une dispute, de faire tomber un camarade à la mer, je m'y jetais incontinent pour l'en retirer. — Une vieille femme passait-elle devant moi chargée d'un lourd fardeau, je l'en soulageais et le lui por-

tais jusqu'à sa maison. — Lorsqu'à souper je m'apercevais qu'il n'y avait du pain que pour six, ce qui était assez fréquent, je disais aussitôt que je n'avais pas faim, voulant empêcher ma mère de s'en priver pour moi. — Cette rude lutte, que si jeune je soutenais contre la misère et les dangers, développait en moi l'énergie de l'ame et les sympathies du cœur. — Insensible à mes propres souffrances, je ressentais la moindre aggravation de celles de nos compagnons de malheur, et quoique mon esprit fût sans culture, mon cœur me suggérait alors, avec une rare sagacité, le meilleur remède à y apporter.

Il en était de même de mon frère André, qu'on eût pris pour un grand imbécille, et dont l'énergie réfléchie et silencieuse ne connaissait ni danger ni obstacle. — Lorsque mon père fut instruit de la grossesse de ma sœur, que l'infortunée ne pouvait plus cacher, il se passa dans notre chaumière une scène horrible! mon père traîna sa malheureuse fille par les cheveux, et sans ma mère il l'eût tuée! — André était présent, il vit la honte

de ma sœur, la douleur muette de ma mère, le désespoir farouche de mon père, qui répétait en écumant de rage : — Nous sommes perdus! déshonorés! un riche est entré chez nous, et le lâche a flétri la plus belle de nos filles! — Le misérable, il a souillé, dégradé pour toujours celle qui nous a coûté dix-sept ans de peines, de soins, et qui faisait notre joie! — Et cette honte, cette douleur, ce désespoir restèrent sur le cœur d'André.

Il quitta la cabane, se rendit à Paris en mendiant son pain, fit quarante lieues en trois jours; — le quatrième, il avait tué le riche et s'était constitué prisonnier. Oh! justice des hommes, vous laissez sans défense le seul bien du pauvre; son honneur, et l'acte par lequel il en venge l'injure, vous le qualifiez de crime....

Héroïque André! tu t'étais dévoué à la mort, et ils t'ont condamné à vivre dans l'opprobre; toi le vengeur de l'opprobre de ta famille!... Oh! malheureux frère!...

Des larmes coulèrent des yeux de Méphis.

Au bout de quelques instants, il maîtrisa

son émotion et reprit son récit : — Je me trouvais, un soir du mois de mai, avec d'autres enfants de pêcheurs, à l'extrémité de la jetée; chacun de nous attendait le retour de son père. — La marée allait finir, la mer était grosse, et lorsqu'une barque de pêche entrait, nous courions tous pour lui attacher son amarre. — L'eau jaillissait au dessus de la jetée et en avait chassé les oisifs : une Anglaise avec un enfant âgé d'environ dix à onze ans y restait encore, quand tout à coup une lame surpassant toutes les autres en hauteur vint bondir avec fracas jusqu'au lieu où nous étions. — Nous n'y fîmes attention que pour nous en garer. Nos regards se dirigeaient alors vers les barques éloignées, parce que nous craignions qu'elles ne pussent entrer avant le reflux. — Aux cris perçants de la dame, nous regardâmes avec effroi de son côté, et nous vîmes son fils sur le sommet de la vague. Le flot revint, mais laissa au loin sa victime. — En moins d'une seconde, je me dépouillai de ma chemise et de mon pantalon, et je m'élançai à la mer, avant

même qu'on eût pu s'apercevoir de mon action. — La houle était forte. — L'enfant disparut, je désespérais de le pouvoir saisir, lorsque je crus l'apercevoir de nouveau à quelque distance de moi. Je redoublai d'efforts et l'atteignis au moment où pour toujours il allait disparaître. Je n'aurais jamais pu, avec un tel fardeau, regagner la plage, si le courant ne m'avait porté. — Mes forces étaient épuisées. En arrivant sur le sable, je m'évanouis à côté de l'enfant que je ramenais ; ma main étreignait si fortement son bras, qu'on eut beaucoup de peine à l'en détacher. — Il ne donnait plus lui-même aucun signe de vie.

En revenant à moi, je me trouvai dans un lit qui me parut somptueux, comparé au grabat que j'occupais chez mon père. J'avais une chemise de toile fine, je me voyais dans une chambre richement meublée, et plusieurs personnes s'empressaient autour de moi. — On me fit prendre un bon bouillon et l'on m'apprit que j'avais sauvé la vie à lord Arthur M....., destiné, à sa majorité, à jouir

d'une des plus belles fortunes de l'Angleterre.

Le jeune lord, très délicat, venait en France pour sa santé et son éducation. Sa mère l'accompagnait et veillait elle-même sur lui. Ils habitaient Dieppe depuis deux jours seulement lorsque l'accident arriva.

Le personnage que je venais d'enlever aux flots était plus âgé que son chétif physique ne l'annonçait. Il avait quinze ans; mais, en voyant cette frêle créature si petite, si maigre, si rachitique, on ne lui aurait pas donné plus de onze ans. Sa mère, veuve et sa tutrice, en avait alors cinquante-cinq.

Cette femme se distinguait par une politesse superbe et sous les apparences hautaines de l'aristocratie anglaise, la plus orgueilleuse de toutes; elle cachait une ame bonne et généreuse. — Milady M.... conservait, pour le service que je lui avais rendu, une reconnaissance d'enthousiasme. Elle voulut se charger de moi et me faire élever comme un *second fils*.

Ma mère opposa d'abord beaucoup de ré-

sistance : la pauvre femme pourtant ne m'aimait pas seulement pour elle-même, mais elle craignait l'influence corruptrice des richesses ; elle craignait que l'amour de l'or ne remplaçât dans le cœur de son fils le dévouement à sa famille et aux compagnons de son enfance.— Cependant notre misère était si grande !!! — que le curé s'interposa pour vaincre ses répugnances, et, aidé de mon père et de mes frères, dont les sollicitations avaient été jusqu'alors infructueuses, il lui arracha son consentement.

Milady comptait d'abord passer quelque temps à Dieppe pour prendre des bains de mer ; mais le péril que la vie de son fils y avait couru lui en rendit le séjour odieux. — Deux mois après le jour où je repris à la mer ce fils de lord, qu'elle entraînait comme un des inutiles produits de la terre, j'étais établi avec milady dans un bel hôtel de la rue Saint-Honoré, à titre de *sauveur* et d'enfant *adoptif*.

La métamorphose était subite. — Je fus quelques jours étourdi d'une aussi brusque transition ; néanmoins le moral se développa en moi avec rapidité, et en même temps que

mon teint, hâlé par le soleil et l'air de la mer, devenait blanc et rose, que mes mains calleuses prenaient une peau douce et lisse, que mes pieds, qui n'avaient jamais chaussé de souliers, s'habituaient à leur prison, je m'instruisais rapidement.

En deux mois je sus lire et je lus toute espèce de livres avec passion. — Nous restâmes un an à voyager en France, puis nous partîmes pour l'Angleterre.

Mon intelligence, restée si longtemps oisive, prenait alors un essor extraordinaire; j'avais soif de savoir. — Doué d'une mémoire prodigieuse, je pouvais m'appliquer quatorze et quinze heures par jour sans lasser mon attention. — J'appris l'anglais sans interrompre mes autres études, et en quelque sorte sans presque m'en occuper.

Je m'aperçus bientôt que j'excitais au plus haut degré la jalousie de milord; je ne pouvais me mouvoir sans être l'objet de ses sourdes attaques. Il me devait la vie! il aurait voulu pouvoir l'*oublier*. — Riche de deux millions sterling, la fortune semblait avoir comblé de

ses dons ce malheureux jeune homme seulement pour mettre en relief les monstruosités d'un physique épouvantable, et la stupide présomption de la nullité intellectuelle.—Son petit corps, en opposition avec sa grosse tête d'idiot, ses jambes inégales, son œil couvert d'une taie, sa petite voix aigre, présentaient la plus burlesque des caricatures! et il ne pouvait se montrer sans provoquer les risées.

La faible portion d'intelligence que le ciel lui avait départie paraissait être totalement privée de la faculté de grandir; il n'avait pas vestige de mémoire, et n'était susceptible d'aucune attention;—son entêtement indomptable et son impudence passaient toutes bornes et étaient aussi grotesques que sa personne.

Milady, trop éclairée, ne pouvait se faire illusion sur son fils et s'occupait sans cesse à dissimuler l'excessive médiocrité, l'outrecuidance et les défauts sans nombre du jeune lord, aussi évitait-elle autant que possible qu'il se trouvât en parallèle avec moi.—Elle n'avait pas voulu l'envoyer à Oxford ou à Cambridge, sachant bien que, dans ces grands

colléges, le jeune homme qui n'est pas doué de dispositions est négligé des professeurs, tombe dans le découragement et ne fait aucun progrès. — C'était donc sous ses yeux que se faisaient l'éducation de son fils et la mienne ; mais chacun de nous avait un précepteur distinct et suivait ses études à part. — Cependant il existait pour le jeune lord mille causes d'envie et de jalousie, que la tendre mère, avec tous ses soins, ne pouvait écarter. — Je montais à cheval, dansais, faisais des armes, et la conformation de milord ne lui permettait aucun de ces exercices; et enfin (excusez ma franchise), j'étais un charmant cavalier et plaisais aux dames, tandis que milord ne fixait l'attention que des mères qui avaient des filles à marier et provoquait le rire et le dégoût des jeunes filles auxquelles il aurait voulu plaire.

Cependant la haine que milord avait conçue contre moi prenait, chaque jour, plus d'intensité; je crus convenable d'éviter qu'elle ne se déclarât ouvertement par des actes hostiles, et je priai milady de me laisser aller à Edim-

bourg pour achever mes études; — la chère dame vit avec plaisir mon éloignement,—et ce ne fut pas, quoiqu'elle m'aimât beaucoup, par l'intérêt qu'elle prenait à mes progrès, mais elle se flattait que son fils paraîtrait et moins laid et moins sot, lorsque nul objet de comparaison ne serait auprès de lui.

Je passai trois ans dans la ville aux héroïques souvenirs, où actuellement les sciences rayonnent de mille clartés;—je suivis à Edimbourg les cours des meilleurs professeurs, me liai avec les savants, et déjà le travail de nuit avait cerné mes yeux, lorsqu'une connaissance nouvelle changea mes goûts et le sort auquel je paraissais être réservé.

Madame C...., cousine de milady, était venue avec ses deux filles passer l'hiver à Edimbourg ; — ma destinée me la fit rencontrer dans une maison où j'allais pour la première fois; je causai avec elle, et en apprenant qu'elle était cousine de milady, je rougis jusqu'au blanc des yeux...; car je dois, Maréquita, à ma confusion, vous en faire l'aveu, depuis que je vivais avec les grands seigneurs je re-

niais ma famille, — j'en avais honte — et voulais l'oublier; afin que les autres ne songeassent pas que j'étais fils d'un *matelot*, — j'avais abandonné mon nom de *Jean Labarre* pour prendre celui de *John Lysberry*. — Dans les lettres que j'écrivais à ma mère, en lui envoyant une partie de mes petites économies, je ne donnais jamais mon adresse, de crainte qu'il ne prît un jour l'envie à un de mes frères, matelot, de venir me joindre.

C'est ainsi qu'en vivant parmi les hautes classes les cœurs les plus purs se corrompent; qu'on cesse d'apprécier les hommes d'après leur utilité réelle, pour ne les considérer que relativement au rang ou à la fortune auquel le hasard ou la fraude les a fait parvenir, et que la masse laborieuse, dont le travail fait vivre toute la société, n'est plus qu'un objet de dédain et de mépris.

Je cherchais un prétexte pour m'éloigner de la noble lady, afin d'éviter l'obligation de lui dire qui j'étais, — lorsqu'à la fin de la contredanse, un ange de beauté et de grace vint s'asseoir auprès d'elle; — c'était sa seconde fille. —

J'avais alors dix-huit ans, mais je paraissais en avoir vingt; ma taille avait atteint toute sa croissance, ma barbe était aussi noire qu'à présent, et mon teint avait une fraîcheur qu'il n'a plus. — La jeune fille me regarda et rougit; — son regard me fit battre le cœur. Je restai comme cloué à ma place, n'entendant et ne voyant plus rien que l'ange qui venait de m'apparaître.

Jusqu'alors la vue d'aucune femme ne m'avait ému; j'admirais la beauté, mais j'aurais quitté la plus belle pour me livrer à l'étude.— On vint inviter de nouveau la jeune fille à danser, et en se levant la ravissante créature me lança un regard qui acheva de me bouleverser. — Je pris ma détermination à l'instant, et je dis à sa mère que j'étais le fils adoptif de milady M....; — qu'ayant eu le bonheur de lui rendre un grand service, elle m'en avait récompensé en m'adoptant.

Cette révélation parut faire grand plaisir à la dame, ainsi qu'à sa fille aînée qui se trouvait à son côté, et toutes les deux m'invitèrent à venir les voir dès le lendemain. — J'étais au

comble de la joie! et craignant de ne pouvoir contenir mon émotion, je sortis du bal avant que la jeune miss n'eût quitté la contredanse.

Revenu chez moi, j'écrivis de suite à milady que j'avais rencontré ses parentes, et lui demandais de vouloir bien leur écrire en ma faveur, en évitant toutefois de faire mention de ma *naissance* et des circonstances auxquelles je devais son attachement et sa bienfaisante protection.—Je lui fis entrevoir, avec tous les ménagemens possibles, qu'il serait peut-être prudent de ne pas parler à milord de l'objet de ma lettre.—La vieille dame m'aimait sincèrement;—elle entra dans ma pensée, ne dit mot à son fils, et écrivit à ses parentes une lettre des plus obligeantes pour moi.

Le lendemain, au risque de manquer aux convenances, je me présentai chez ces dames dès les onze heures du matin; — je donnai à lire à madame C.... plusieurs des lettres que j'avais reçues de sa parente, et le ton affectueux dont usait milady M.... avec moi me gagna à l'instant toute la bienveillance de madame C....

Elle m'invita au déjeûner de famille, ajoutant que je devais me considérer comme de la maison. — Madame C.... était venue seule me recevoir, et j'attendais avec impatience qu'on servît ; — enfin je vis entrer la belle Clotilde.

Oh ! qu'elle me parut ravissante en négligé du matin! que ses yeux étaient limpides! que sa bouche était fraîche, son teint éclatant, sa chevelure blonde admirable! comme sa taille élancée et svelte avait de la grace dans ses mouvements! que de majesté dans toute sa personne! J'en devins amoureux, amoureux passionné ! — L'amour, sur le jeune homme qui l'éprouve pour la première fois, a tant de puissance, que toutes ses facultés en sont subjuguées; comme le catholique idolâtre au pied de sa madone, il se prosterne devant la beauté, ne sent que pour l'aimer, ne pense que pour l'admirer, et sous l'influence du charme qui le captive ne recherche pas quelle ame recèle la brillante enveloppe.

J'aimais Clotilde avec folie, — avec frénésie ! J'abandonnai l'étude des sciences et devins

poète. — Je passais les jours et les nuits à faire des vers sur son gracieux sourire et sur ses beaux yeux. — Je composais des romances qu'elle chantait sur son piano; des pièces de vers que je lui faisais traduire en français. — Et, afin d'avoir une raison qui m'autorisât à l'aller voir tous les jours, je m'étais offert pour apprendre le français à ces demoiselles, et la mère y avait consenti. — Pardonnez, Maréquita, si je m'arrête avec complaisance sur la seule époque de ma vie où j'ai connu quelques courts instants de bonheur. Je restai trois mois dans l'incertitude sur les sentiments que j'inspirais; oh! quelle anxiété était la mienne! que mes nuits furent tourmentées; les oscillations du doute me donnaient le vertige et je n'y échappais qu'en me berçant de douces illusions. — Je me rappelais un des regards de Clotilde; oh! alors j'étais assuré d'être aimé; je voyais son geste, j'entendais ses inflexions de voix, et mon cœur débordait de joie. — Je découvrais ainsi dans le moindre signe, dans la plus insignifiante expression de sa physionomie, l'indice d'un amour qu'elle

pouvait ressentir sans oser l'avouer, — maîtrisée qu'elle était par les principes dans lesquels les femmes sont élevées.

La dissimulation, l'hypocrisie qu'on enseigne aux femmes comme la première de leurs vertus me paraissent bien absurdes ; je ne voyais pas alors que cette éducation est la conséquence obligée du joug qu'on leur impose.

Madame C.... retourna avec sa famille à son château. — Elle voulut bien permettre que je l'accompagnasse à cheval jusqu'à trente milles d'Édimbourg.—Les regards de Clotilde étaient remplis de tristesse. — La douleur que nous éprouvions à nous séparer se répandait sur tout notre être. — Enfin il fallut se quitter; je me crus abandonné au milieu du grand désert lorsque la poussière et l'éloignement me dérobèrent la voiture qui l'entraînait.

Après ce départ, je tombai dans une noire mélancolie; ni science, ni art n'avaient d'attrait pour moi; ma volonté était inerte, et je me laissai aller au chagrin, incapable d'effort afin d'en alléger le poids. Sans l'amour je ne

voyais plus le but de l'existence. Depuis lors, j'ai bien modifié à cet égard mes opinions. Je crois bien qu'un homme ne saurait se compléter sans l'affection d'une femme; l'amour est toujours à mes yeux un des plus puissants moteurs de la vie, mais à 18 ans il en est l'objet unique.

J'avais écrit quatre à cinq lettres à madame C.... sans avoir osé en adresser une à sa fille, tant je craignais de lui déplaire avant d'être assuré de son amour; enfin Clotilde elle-même m'écrivit, sa lettre était pleine de reproches, elle se plaignait de mon silence, de ma froideur. Oh! j'étais aimé! Je faillis mourir en acquérant cette certitude; car, portée à l'extrême, la jouissance tue aussi bien que la douleur.

Sûr d'être aimé, toutes mes facultés s'animèrent, comme par enchantement, d'une puissance nouvelle; toutes se manifestèrent par une énergie qne jusqu'alors je n'avais jamais ressentie. Je me remis avec ardeur à l'étude, et, j'en ai la conviction, je serais devenu un homme fort distingué, si Clotilde m'eût dit :

rends-toi capable d'enseigner les autres, d'agrandir l'horizon de la science ; mais elle n'aimait que les beaux-arts, et dès lors je m'en occupais exclusivement.

Ces dames étaient parties d'Édimbourg en avril, et je devais aller, en octobre, passer les vacances chez elles ; je voulus, pendant ces six mois, devenir musicien, poète, romancier, et j'y parvins : l'amour d'une femme fait faire à un jeune homme des prodiges dont s'étonnent à bon droit ceux qui n'ont jamais été amoureux. Oh ! si les femmes recevaient une autre éducation, si, au lieu de les élever comme des odalisques pour plaire et servir, on les rendait propres à remplir le rôle sublime d'inspirer et de guider le compagnon auquel la Providence les a destinées, l'intelligence humaine s'accroîtrait dans un siècle plus qu'elle ne l'a fait pendant le cours de toutes les générations passées, et l'harmonie régnerait au sein des sociétés, parce qu'il y aurait équilibre entre les forces musculaires de l'homme et l'intelligence de la femme.

En octobre, je reçus l'invitation de madame

C...., et me rendis à son château. Je ne vous décrirai pas, chère Maréquita, l'existence rurale de l'aristocratie anglaise; je ne saurais me reporter à l'époque où je la connus, sans que mon cœur ne se remplisse d'amertume.— J'ai hâte d'en finir, et, abrégeant les détails, je me borne à ce qui est nécessaire pour vous faire concevoir ma vie et mes opinions.

J'habitais cette maison depuis six semaines, aimé de Clotilde, accueilli par sa mère et sa sœur avec affection : j'étais heureux et j'espérais un bonheur plus grand encore; les parties de chasse, les dîners, les bals se succédaient sans interruption, et tous ces divertissements s'embellissaient à mes yeux de la présence de Clotilde.

Un jour, le renard que nous courions nous ayant entraînés à sa poursuite jusque dans des bois de haute futaie, nous fûmes surpris par un orage affreux; aussitôt le cheval de Clotilde s'emporte et court dans une direction opposée à celle que suivaient les chasseurs; — je m'élance après elle; — nous galopâmes pendant près d'une heure sans

pouvoir parvenir à arrêter ce maudit cheval ; enfin il s'abattit, et Clotilde s'estima heureuse de se trouver à terre sans s'être fait mal.

Le jour avait cessé, la pluie tombait en abondance, et nous étions au milieu de la forêt sans connaître aucune de ses issues. J'attachai nos chevaux à un arbre et cherchai un endroit pour nous mettre à couvert; j'aperçus une de ces cabanes que les bûcherons construisent avec de la ramée afin de se faire une serre pour leurs outils et un abri contre le mauvais temps. — La porte en était fermée; — d'un coup de pied je la jetai en dedans et nous entrâmes. — Deux ou trois bottes de paille y tenaient lieu de siéges. — Clotilde avait peur; — le tonnerre grondait; ses longs craquements, répercutés par la forêt, produisaient un effet épouvantable, et nous étions aveuglés par des milliers d'éclairs dont les reflets lumineux se croisaient en tous sens.— J'assistais à ce spectacle sans y songer, quoique le lendemain le souvenir s'en soit présenté à ma pensée; — l'orage de mon cœur surpassait en violence celui de l'atmosphère, il ébranlait tout mon être ; mes artères bat-

taient comme prêtes à se rompre; un frisson nerveux faisait claquer mes dents. — Clotilde demanda si j'avais froid. Pour réponse je lui pris la main que je serrai fortement entre les miennes; — mes mains étaient brûlantes.

Dieu, avec la crainte de la mort, a donné à toutes ses créatures l'instinct qui leur fait pressentir le danger. — Bien qu'un peu coquette, Clotilde avait le cœur pur et son imagination était aussi vierge que sa personne; néanmoins cette jeune fille comprit qu'elle courait un imminent péril. Elle oublia l'orage, devint sérieuse, préoccupée qu'elle était de se défendre de moi et d'elle-même. Hélas! ses inquiétudes me parurent vulgaires, et m'apprirent combien elle était loin de concevoir la nature de l'amour qu'elle m'avait inspiré : la femme réellement aimée n'a rien à redouter de son amant, parce qu'en lui l'amour de l'âme maîtrise celui des sens. — J'essayai de rassurer Clotilde, puis cédant, sans me l'expliquer, à l'entraînement de ma passion, je finis par lui demander, au milieu de mes paroles de ten-

dresse et de respect, si mon amour ne l'avait pas touchée.

— Eh quoi ! me répondit-elle, avec un accent qui partait du cœur, ai-je donc encore quelque chose à vous apprendre?

— Tu m'aimes!!!... m'écriai-je, ivre de joie.

— Je t'aime du soir où je te vis au bal; je t'aime comme jamais homme n'a été aimé. — Et la jeune fille, passant de suite du frémissement de la crainte à un accès de confiance illimitée, jeta son bras autour de mon cou et laissa tomber sa tête sur ma poitrine.

Chère Maréquita, je n'essaierai pas de vous dépeindre le bonheur que me firent éprouver et l'inflexion de sa voix et le charme magnétique de ses regards, et ses bras qui me serraient, et la pression de sa tête sur ma poitrine; le langage des hommes manque de vie pour rendre de pareilles émotions.

— Ah! Clotilde! Clotilde! m'écriai-je, n'est-ce pas une illusion? ai-je bien entendu? est-il bien vrai que tu te donnes à moi, comme amante, comme épouse? — Je la pressai contre

mon cœur, et ce ne fut qu'avec un saint respect que je posai mes lèvres sur son front.

Il est si rare d'aimer réellement, que peu de personnes comprendront comment un jeune homme de dix-neuf ans a pu, toute une nuit, tenir dans ses bras une jeune fille, belle comme un ange, et dont il était aimé, sans éprouver d'autre sentiment que l'amour le plus chaste, le plus respectueux. — Clotilde sortit vierge de mes bras; j'attendais que notre union sanctifiée par Dieu et les hommes me la donnât tout entière. Je respectai l'épouse, mais l'amante m'appartenait; nos ames se confondirent et prirent possession l'une de l'autre.

Lorsque le jour parut, Clotilde, par un mouvement spontané et sublime, me dit : — John, mettons-nous à genoux et prions Dieu qu'il bénisse notre union. — Nous restâmes longtemps à genoux, les mains jointes, regardant le ciel et priant avec ferveur. L'excès du bonheur fait souvent naître la présomption, et souvent aussi rend l'homme craintif, comme si une voix secrète l'avertissait qu'il n'est pas

destiné à jouir sur cette terre. Nous rentrâmes dans la cabane. — Maintenant, me dit Clotilde, nous sommes unis devant Dieu, aucune puissance humaine ne peut rompre nos liens; en arrivant au château, je parlerai à ma mère, elle t'aime, elle est noble et généreuse, elle nous répète sans cesse qu'elle ne veut en aucune sorte diriger ou entraver notre choix. Je ne pense pas que ton manque de fortune soit un obstacle; d'ailleurs, cher ami, si ma mère s'opposait à notre union, alors tu me prendrais avec la fortune que je tiens de mon père, et nous en aurions assez pour vivre en France ou en Italie.

Nous quittâmes la cabane des bûcherons, — et, après beaucoup de détours et une longue marche, nous parvînmes enfin au vieux manoir.

Notre absence avait causé la plus vive inquiétude; sans attendre le lever du soleil, tous les gens de madame C..... s'étaient mis en campagne; amis, voisins, tout le monde courait à notre recherche. — Quand nous parûmes, la pauvre mère poussa des cris de

joie. — Clotilde raconta, en deux mots, ce qui était arrivé, et où nous avions passé la nuit. — Ah maman ! dit-elle en terminant, vous pouvez maintenant regarder cet accident comme un bonheur ; — j'ai besoin de m'expliquer avec vous à cet égard ; accordez-moi quelques minutes d'entretien.

Madame C..... écouta sa fille avec une attention soutenue, sans montrer aucune inquiétude de tout ce qu'elle lui racontait. — Mon enfant, lui dit-elle avec une indulgente bonté, je devine ce que vous avez à me demander ; — je vous l'accorde d'avance ; vous savez que toute ma félicité dépend du bonheur de mes enfants ; — mais actuellement vous êtes fatiguée, prenez quelques heures de repos : votre santé doit passer avant toute chose. Ensuite vous viendrez me trouver, ainsi que notre cher John, ajouta-t-elle en me tendant la main : je ne pense pas qu'il soit de trop à l'entretien.

Ivre de joie, je me retirai dans ma chambre, me couchai, et m'endormis bercé par de doux rêves.

Je ne m'éveillai que fort tard. — Le domestique vint me dire que toutes les personnes parties à notre recherche étaient de retour, et que madame C..., en témoignage de sa gratitude, leur donnait un brillant souper suivi d'un bal. — Je ne doutais nullement que la vieille dame n'approuvât notre mariage, et je présumais qu'elle voulait l'annoncer à toute sa société.

Je cherchai dans ma garde-robes tout ce que j'avais de plus élégant ; le soin avec lequel je bouclai et parfumai mes cheveux montrait combien je désirais être jugé digne de la belle Clotilde. Ma toilette terminée, je descendis au salon, où je trouvai une nombreuse réunion. — L'accueil amical de madame C..... me valut les égards de tous les convives. — On attendait Clotilde pour se mettre à table : elle parut enfin.

Animée par l'amour, sa beauté rayonnait d'un nouvel éclat, tous les assistants semblaient l'admirer pour la première fois. — O Maréquita, la femme qui aime exhale un parfum enivrant, et son ascendant subjugue

tout. — Clotilde était parée comme une mariée. — Elle avait sur le front une couronne de roses blanches, et robe, ceinture, souliers, tout était blanc.

Le repas fut très gai. — Après le thé, madame C..... se leva et prit sa fille d'une main et moi de l'autre.

— Messieurs, dit-elle, avant d'entrer dans la salle du bal, nous allons faire la cérémonie des fiançailles. — J'accorde ma fille à M. John Lysberry, et dès ce moment il devient mon fils.

Elle me remit alors un petit coffre, je l'ouvris et y pris une chaîne d'or que je passai au cou de Clotilde en lui disant : « Voilà mon cadeau de fiancé. » Et elle me mit un anneau au doigt. Chacun vint me faire son compliment, puis j'ouvris le bal avec ma fiancée.

Comme nous commencions la deuxième contre-danse, une chaise de poste entra dans la cour du château avec un tel fracas, que plusieurs danseurs coururent aux croisées. — Cinq minutes après, lord Arthur M.... parut.

A l'extrême surprise qu'excitait la vue de l'ignoble petit bossu, se mêlait le désir général de connaître l'objet de son voyage. Pour moi, je savais qu'on ne pouvait lui supposer des intentions bienveillantes, je fus saisi d'une crainte instinctive; la danse cessa; pâle comme la mort, je sentis tout mon sang affluer au cœur. — Je serrai la main de Clotilde, comme si une voix secrète m'eût averti que j'allais me séparer d'elle pour toujours.

Madame C... s'avança vers son parent, et lui demanda ce qui pouvait lui procurer l'avantage d'une visite aussi inattendue.

— L'honneur de notre famille, répondit le petit cyclope en lançant sur moi des regards foudroyants. — J'ai appris qu'un inconnu, un aventurier, un misérable..., s'était autorisé du nom de ma mère pour s'introduire chez vous; qu'il avait réussi à capter votre confiance, inspirer de l'amour à votre fille, et qu'enfin il allait devenir votre gendre. Je suis votre plus proche parent, et à cette nouvelle j'ai cru devoir accourir pour vous sauver du déshonneur et même de l'infamie.... — Comme

il achevait ce dernier mot, je saisis mon accusateur au collet, et dis : — Milord, je vous somme de vous expliquer clairement : quelle est cette *infamie* qui pèse sur ma tête?

Le méchant avorton me regarda avec une assurance et un dédain qui me glacèrent d'effroi. — Je pensais, connaissant sa poltronnerie, qu'il avait les moyens de m'écraser, puisqu'il osait me braver ainsi publiquement.

— Désirez-vous, me dit-il avec un sourire ironique, que je fasse connaître votre histoire à cette noble assemblée? — Votre origine...

— Parlez, s'écria madame C....., parlez, milord.

— Eh bien! milady, monsieur vous a menti effrontément, il n'est pas le *fils adoptif* de ma mère, mais seulement un enfant qu'elle a élevé par charité. — Son père n'est qu'un misérable *matelot pêcheur* établi à Dieppe, et non un artiste comme il vous l'a dit.

Clotilde avait jusque-là laissé sa main dans la mienne, elle écoutait son cousin avec l'anxiété de l'accusé qui attend son arrêt. —

Tout à coup elle la retira et alla se placer contre sa mère.

— Son nom, continua milord, est *Jean Labarre*, et non *John Lysberry ;* — et enfin son frère a été condamné aux galères, pour assassinat : voilà sa *marque d'infamie ! ! !*

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il s'éleva un cri d'horreur. — Clotilde s'évanouit, et on l'emporta.

Cette voix de réprobation, ce geste de Clotilde qui me repoussait avec une si terrible expression, le sourire satanique de celui qui venait de me tuer, tout cela tomba sur mon cœur comme une massue dirigée par une puissance infernale. Le coup fut si fort, que j'en restai étourdi ; je chancelai, et crus un instant que le plancher allait s'écrouler sous moi, mais ce vertige ne dura qu'une seconde.

— Milord, m'écriai-je d'une voix tonnante, vous mentez ! aucun de mes frères n'est assassin ! aucun d'eux n'est aux galères !

Milord avait tout prévu, il tira de sa poche un journal français, et lut très haut, de ma-

nière à ce que tout le monde l'entendît, la condamnation de mon frère *André*...

Il me resta assez de force pour lire moi-même ce journal, qui me paraissait écrit en lettres de feu; puis arrivé à ces mots, *à vingt ans de galères*, je tombai et perdis entièrement le sentiment de mes souffrances.

Je fus quatre heures sans donner signe de vie. On me transporta chez le vicaire du village : cet homme, digne de son saint ministère, me prodigua ses soins, et me parlant le langage de l'Évangile, me prêcha la résignation et le pardon des offenses. — A dix-neuf ans, il est difficile d'admettre cette morale, surtout lorsque le cœur est violemment agité. L'amour, tel que nos usages l'ont fait, est non seulement la plus égoïste, mais encore la plus exclusive de toutes nos passions; et tandis qu'à l'avare, à l'ambitieux, on peut toujours présenter de nouveaux objets de convoitise, l'être réellement amoureux n'en saurait changer, et, comme un enfant, il se bute contre les obstacles. — Ah! chère Maréquita, combien cette manière de concevoir

l'amour nous cause de cuisantes douleurs!

Le vicaire essaya de m'engager à repartir pour Édimbourg. — Non, lui dis-je, je ne quitterai pas ce pays que je n'aie vu Clotilde. De grâce, allez lui dire que je veux entendre de sa bouche le *non* fatal qui doit me séparer d'elle.

Il revint et me remit un billet, dont pas un mot ne s'est encore effacé de ma mémoire; — le voici :

« Je suis liée à vous *devant Dieu ;* notre union se fera dans le ciel. Sur cette terre, les *devoirs passent avant les serments* d'amour, je dois obéir à ma mère. Votre origine, votre famille, la condamnation de votre frère, vous marquent du sceau de la réprobation ; le monde croirait se souiller par tout contact avec vous, et vous repousse avec horreur... Notre apparition sur la terre n'est qu'un temps d'épreuve pour arriver à une meilleure vie. La société vous bannit, supportez avec résignation votre sort; et songez que vous obtiendrez de la justice de Dieu la place que les hommes vous refuseront toujours.

« CLOTILDE. »

« *P.-S.* Je vous remets la chaîne que vous m'avez donnée comme gage de votre foi, et vous prie de

m'envoyer l'anneau que vous avez reçu de moi en échange. »

La commotion que cette lettre produisit sur moi peut s'apprécier par le changement total qui eut lieu dans mes idées : la révolution morale fut soudaine! — La douleur, chère Maréquita, nous fait faire des pas de géant.

J'avais peu fréquenté le monde, j'étais aussi rempli d'illusions que peut l'être un jeune homme de mon âge : mes succès dans les sciences, mon extrême facilité à apprendre tout ce que je voulais, la réception que me valaient partout les agréments de ma personne, et mon goût exquis pour les beaux-arts, tous ces avantages m'avaient inspiré une confiance sans bornes en moi-même.

Dans ma manière de voir, le talent était fort supérieur aux richesses, et cette opinion, que l'expérience a depuis pleinement confirmée, m'avait fait penser que Clotilde n'était pas un parti au dessus de mes raisonnables prétentions. Tant riche et noble qu'elle soit,

me disais-je, si les talents du fils d'un pauvre matelot utilisent dignement les richesses de la noble dame, immortalisent son nom, il me semble qu'alors la fortune et la noblesse de Jean Labarre l'emporteraient sur celles de la fille de milady C.....; car quel mérite sauraient conférer par elles-mêmes antique origine et fortune considérable, si ces moyens de puissance ne sont pas employés au service de l'humanité?

C'est sous l'influence de cette façon de sentir et de penser que je m'étais laissé aller à aimer Clotilde. Jugez quel terrible étonnement dut me causer cette lettre! Combien amère et douloureuse fut la déception! Eh quoi! me dis-je, innocent, plein d'honneur et de probité, *je suis banni de la société*, parce que mon frère a été *condamné aux galères!*

J'étais indigné de l'absurde iniquité de cette opinion; je ne pouvais concevoir quelle démence portait la portion la plus intéressée au maintien de la société à se jouer avec autant d'impudence du juste et de l'injuste, comme si, à ses yeux, le lien social était dans la force

et non dans la justice. Dès cet instant, les choses de ce monde m'apparurent sous un nouveau jour. — Chaque mot de la lettre de Clotilde fut pour moi une révélation. Je vis la société tout entière, avec son cortége de préjugés odieux, de lois iniques, qui pervertissent les plus généreux sentiments de notre nature, et je discernai facilement pourquoi, sous une pareille organisation, l'amour et les affections désintéressées ne sauraient subsister ; je compris aussi le sens du mot *honneur*, qui résume toute la morale du monde ; je vis que ce *législateur-monstre*, enfanté par les puissants de la terre, protégeait toutes les fraudes, tous les vices, persécutait l'amour, le dévouement, la probité, imposait rigoureusement l'apparence des vertus à la mode, et qu'au service de tous les préjugés nés et à naître, il était toujours le bourreau de ceux qu'ils immolaient.

J'aimais tant Clotilde, que sa lettre était de nature à porter mon désespoir au suicide, si mon ame n'eût été aussi fortement trempée. — Le bon vicaire le craignit ; je m'en

aperçus aux précautions qu'il prit. Sans doute mon désespoir fut grand ! ah ! bien grand ! Clotilde, mon amour, mes illusions, je perdais tout ! mais l'estime de moi-même me restait ; l'honneur, tel que le sentait un enfant de la nature que la société n'avait encore pu corrompre. — Avec la conscience de la pureté de mon cœur, de ma supériorité intellectuelle, je me sentis fort, et résolus de ne pas fléchir sous le monstrueux préjugé, de me présenter, tête levée, devant cette société si vaine, et de ramasser le gant si elle me le jetait.

Je n'écrivis pas à Clotilde, ni à sa mère, ni à milord ; dès le lendemain, je partis pour Édimbourg ; je terminai dans cette ville les petites affaires que j'y avais laissées, et allai droit à Londres, où j'étais certain de trouver, dans ma protectrice, aide et consolation.

Un malheur ne vient jamais seul ; le proverbe est généralement exact ; bon ou mauvais, l'évènement a des conséquences qui tiennent de sa nature.

Je frappe à la porte de l'hôtel de milady; un domestique en deuil vient ouvrir. — Saisi d'un vague pressentiment, je demande en hésitant : Qui est mort? — Monsieur l'ignore donc?... c'est milady.

Terrifié par ce funeste coup, je vis à l'instant tous les malheurs auxquels j'allais être en butte. Le précepteur de milord, qui m'aimait beaucoup et avec lequel j'étais en correspondance, demeurait encore à l'hôtel. Le bon vieillard vint à moi et me dit : — Mon enfant, mon pauvre enfant, quelle perte nous avons faite! milady est morte! — morte comme frappée d'un coup de foudre, sans avoir le temps de songer à ses protégés; — et je confondis mes larmes avec celles du vieillard.

Monsieur Temples, il se nommait ainsi, m'apprit que j'étais en quelque sorte la cause de la mort de milady. L'excellent cœur de cette femme avait résisté à l'influence des préjugés de caste dans lesquels sont élevées les personnes de son rang; monsieur Temples me raconta qu'elle avait maintenu une correspondance, jusqu'à sa mort, avec le curé de

Dieppe; c'est par lui qu'elle recevait des nouvelles de ma famille, et qu'elle faisait passer à ma mère les dons offerts par sa généreuse reconnaissance.

C'est par lui que, pendant la première année de mon séjour à Edimbourg, milady apprit le malheur de ma sœur et la condamnation de mon frère; — elle en ressentit une si vive douleur, que sa santé en fut très gravement altérée.

Milady cachait soigneusement ces événements à son fils, dont elle redoutait la jalousie, chaque jour plus hostile. — Elle ne voulut pas non plus m'en instruire, sachant combien j'en serais douloureusement affecté.

J'ai oublié de vous dire que, lorsque je rencontrai les dames C..... à Edimbourg, un élégant fashionable, le jeune lord Townly faisait la cour à Clotilde. — Peu de temps après mon admission dans la maison, ces dames l'accueillirent si froidement, qu'il fut obligé de se retirer. — Je le retrouvai à la campagne, il habitait un château voisin de celui de ces dames, et eut pour moi mille prévenances,

m'invita à ses chasses, me proposa ses chevaux, me retint des jours entiers à son château; bref, je le crus presque de mes amis; mais ces marques d'intérêt marquaient une haine profonde. — Tandis que j'étais la dupe de sa fausse bienveillance, il instruisait milord M..... de mon séjour chez ses parentes, de la préférence marquée que me donnait Clotilde, et ses lettres insidieuses exaspérèrent la jalousie de mon ennemi.

J'ignorais totalement que milord M..... fût un amoureux éconduit par Clotilde; aussi devint-il furieux lorsqu'il apprit que j'étais plus heureux que lui auprès de sa belle cousine; une dernière lettre de son espion l'irrita tellement qu'il eut une explication avec sa mère;— la scène fut affreuse; — milady reprocha à son fils l'oubli du service rendu, l'accusa d'ingratitude; — celui-ci s'éleva avec violence contre la scandaleuse faiblesse (c'est ainsi qu'il s'exprima) qu'elle avait pour un homme de la plus basse classe, devenu d'une telle insolence, qu'il cherchait à séduire le cœur de la jeune fille dont lui-même avait fait choix!

Le vénérable M. Temples intervint ; — avec une noble indépendance il exposa à son pupille combien sa conduite était odieuse envers moi qui, au péril de ma propre vie, avait sauvé la sienne; mais l'orgueil de milord s'indignait d'être mon obligé ; il entra en fureur à ce reproche, et répondit : — c'est avec de l'*argent* qu'on s'acquitte envers les *manants* et non en les admettant sur le pied d'égalité, et en les laissant s'impatroniser dans les familles nobles, comme milady a eu l'imprudence de le faire.

La scène eut lieu à l'issue du dîner; milady, d'un tempérament sanguin, en éprouva un tel bouleversement, fut si vivement affligée de l'insolence avec laquelle son fils la traitait, que presque soudainement elle eut une attaque d'apoplexie. On essaya de tous les secours de l'art, mais inutilement : trois heures après, elle expira sans avoir repris connaissance.

Oh! ce fut alors, ajouta M. Temples, que, libre de toute contrainte, milord laissa voir à découvert toute l'atrocité de son ame. Loin d'être affecté par la fin tragique d'une mère

dont la vie entière avait été un acte de dévouement pour lui, il abandonna ses restes encore chauds, afin de se livrer aux projets de vengeance qu'il méditait; il trouva dans ses papiers plus que n'espérait sa haine; des lettres du curé de Dieppe, et le journal où était publiée la condamnation de votre frère; nanti de ces pièces, fils impie autant qu'homme ingrat, milord laissa à des soins mercenaires les funérailles de milady, afin de partir sur-le-champ pour l'Écosse.

Jusqu'alors, Maréquita, je n'avais pu croire à l'ingratitude et révoquais en doute les exemples que m'en offraient mes lectures.— La conduite de milord dissipa mes illusions, et fut pour moi le complément de la lettre de Clotilde. — Il me resta démontré que les hommes étaient parfois non seulement stupides et lâches, mais encore vils et méchants. — Le malheur arrivé à son apogée, quand il ne délivre pas de l'existence celui qu'il frappe, le grandit de mille coudées; — la perte de ma bienfaitrice était irréparable; je ne me laissai cependant pas abattre, et

résolus de ne plus compter que sur moi-même.

Il m'était impossible de rester en Angleterre, avec un ennemi tel que milord; je ne pouvais pas songer à tuer un homme que j'avais arraché à la mort et qui était fils de la femme généreuse à laquelle je devais mon éducation. Pour continuer à vivre en même temps sur la terre, il fallait que nous ne pussions plus nous joindre. — Je revins en France.

II.

J'allai droit à Dieppe. — Oh! comme mon cœur battait en approchant de la cabane paternelle! Je regardais à travers le carreau qui servait de fenêtre, et écoutais de toute mon attention. — Ma mère, auprès du feu, tenait sur ses genoux un enfant d'environ trois ans. — Comme elle était vieillie, ma pauvre mère! Sa maigreur, ses yeux ternes et plombés, les rides qui sillonnaient son front et son cou annonçaient une décrépitude prématurée. — Ma sœur, que j'avais laissée toute petite, âgée alors de quinze ans, pâle, maigre,

paraissait souffrante ; l'enfant, aussi, était triste et languissant. Ces trois êtres gardaient un morne silence. — Ma sœur raccommodait de vieilles hardes ; — ma mère regardait les tisons ;—l'enfant restait immobile sans chercher à jouer ou à dormir. — Mon anxiété était extrême ; — tout à coup ma mère dit, et sa voix semblait sortir d'une tombe :

— J'ai rêvé, cette nuit, que ton frère Jean était revenu ; — tu allas en porter la nouvelle à ton père, et il en fut si joyeux, qu'il mourut presque immédiatement. — Dieu veuille que ce rêve s'accomplisse ! Puisqu'on ne peut pas sauver ton père, prions pour qu'il soit délivré de ses souffrances. — Si ton frère Jean était ici, il pourrait prendre soin de vous deux.

— Et vous, ma mère?

— Oh ! moi, je sens que je n'en ai pas pour longtemps.

— Mon Dieu ! s'écria ma sœur en laissant tomber sa tête sur ses mains, que deviendrons-nous, Marie et moi? — De grosses larmes coulèrent sur ses joues creuses. — L'enfant poussa un cri plaintif en balbutiant : — Non,

non, il ne faut pas pleurer, cela fait mal à grand'maman. — Je ne pus résister plus longtemps, j'entrai.

Ma mère faillit mourir de bonheur en me voyant.

— Quoi! si grand! si beau! si riche!

Pauvre mère! si tu avais pu lire ce qui se passait dans mon cœur!...

— Tiens, me dit-elle, voilà la fille de ta sœur Marie; — sa mère est morte. — Marie, tu t'en souviens, n'est-ce pas? — notre belle Marie est morte! Et ces trois êtres se mirent à fondre en larmes.

— Depuis près de trois mois, — ton père st à l'hôpital, — et moi je ne puis plus me soutenir. — Elle tomba sans connaissance.

J'abrège, Maréquita; ces souvenirs sont rop déchirants, les douleurs de la chaumière trop poignantes, et les détails de ces souffrances trop pénibles à entendre pour que je ne les épargne pas à la sensibilité de votre cœur.

Deux jours après mon arrivée, mon vieux père mourut à l'hôpital; je décidai ma mère à

vendre le peu de meubles qu'elle possédait, et l'emmenai, ainsi que ma sœur et ma nièce, à Paris.

Quand j'étais à Edimbourg, la généreuse milady m'envoyait toujours plus d'argent que je n'en dépensais, et j'avais une petite bourse assez bien garnie provenant de mes économies; de plus, M. Temples m'avait obligé en quittant la maison de milord d'accepter, à titre de prêt, ses propres épargnes.

— Prenez, mon cher enfant, m'avait-il dit, cela vous portera bonheur; je n'ai plus aucun parent. Si vous faites fructifier mon argent comme je n'en doute pas, eh bien, lorsque vous serez devenu riche, vous me donnerez une petite chambre dans votre hôtel, et si je ne suis pas trop vieux j'enseignerai à vos enfants le peu de science et de sagesse que Dieu m'a laissé acquérir. — Oh! c'était un digne homme! qui avait traversé une longue carrière, et vécu au milieu de la société sans se salir par son contact. Agé de près de soixante ans, son ame était aussi pure que la fin d'un

beau jour d'été, sa tunique aussi blanche que celle de l'agneau.

Je louai, rue de Vaugirard, un modeste logement, le garnis de quelques meubles bien simples et m'établis là avec ma mère; — la pauvre femme était entièrement exténuée et presque aveugle;—ma sœur Sophie, toujours un ange de vertu, prenait soin de notre mère et de la petite orpheline; quoique notre ménage l'occupât beaucoup, cette jeune fille trouvait encore le temps de s'instruire; — je lui donnais des leçons, des thèmes à faire, et en moins d'un an elle sut parler et écrire sa langue très correctement.

Il est peu de personnes qui se doutent combien on rencontre communément, parmi les prolétaires, des femmes d'une intelligence remarquable; chez presque toutes, il existe des qualités et des vertus qu'on chercherait vainement dans les rangs des classes supérieures. —A treize ou quatorze ans, les filles de l'ouvrier pourvoient déjà par le travail à leur subsistance; elles continuent à exercer leur état après le mariage, et souvent alors ce sont

elles qui font vivre toute la famille, sans cesser de s'occuper pour cela des enfants, du ménage et du mari. — Il faut avoir été témoin de l'activité de ces femmes, de leur bon sens à apprécier toute chose selon sa véritable importance, de leur patience à supporter les peines morales et physiques dont elles sont accablées, de la sympathie qu'elles témoignent pour celles d'autrui. — Il faut, dis-je, avoir vécu de leur vie de souffrance et d'héroïsme, pour s'en faire une juste idée. — La douleur commence pour elles avec l'existence, et ne les quitte qu'au tombeau. Elles ne connaissent l'amour que lorsqu'elles sont filles; aussitôt après le mariage, leur amant devient un maître si dur, si tyrannique, que tout attachement s'évanouit, et l'affection qu'elles ont pour leurs enfants est le seul adoucissement aux maux qui les assiégent pendant la durée de cet esclavage.

Ces femmes ont attiré tout mon intérêt, toute mon attention, et je me suis souvent indigné du mépris dont elles sont l'objet, de la part de gens qui n'ont à opposer à leurs

vertus obscures que les seuls biens de la fortune. Cette classe de femmes n'est pas superstitieuse : aussi les habitués de paroisse lui prodiguent-ils la calomnie. Les dévots attribuent aux vices du peuple le peu de succès que les prêtres obtiennent à Paris, au lieu d'en chercher la véritable cause dans le défaut de lumières du sacerdoce. Le peuple, aujourd'hui, est plus instruit, plus laborieux, moins malheureux que ne l'étaient ses pères ; et l'Église ne reprendra de l'empire sur lui qu'en marchant en tête de toutes les améliorations, au lieu d'y porter obstacle comme elle a conservé l'habitude de le faire.

J'étais bien jeune, bien ignorant, lorsque je séjournai à Paris avec milady. N'ayant pas alors besoin d'y gagner mon pain, je ne vis la ville que sous une face : je ne l'étudiai pas. Le jeune homme qui connaît cette immense cité par sa renommée seulement est porté à croire, pour peu qu'il se sente quelque talent, que c'est la seule ville où il pourra donner carrière à son génie, parvenir à faire sa for-

tune et à se placer selon les rêves de son ambition.

J'avais la tête remplie de ces brillantes illusions, lorsque je vins m'établir dans ma nouvelle demeure. Pendant deux mois, mon imagination, constamment à l'œuvre, ne prévoyait nulle part d'obstacles insurmontables. De quoi ne me sentais-je pas capable, animé par le désir de montrer à Clotilde l'homme qu'elle avait rejeté parvenant, par la seule puissance de son génie, la persistance de sa volonté, non seulement à primer, mais à guider les autres, et à en être honoré. Je voulais me faire regretter de Clotilde, et peut-être au fond, comme je l'aimais toujours passionnément, espérais-je, sans oser me l'avouer, devenir son époux aussitôt que j'aurais su me créer une position.

Cependant j'essayai de réaliser quelques unes de mes conceptions, et vis les obstacles surgir de toutes parts; l'expérience des affaires m'en aurait sans doute fait prévoir quelques uns, mais il en est d'une nature spéciale pour ceux qui tentent des voies nouvelles, et ces obstacles ne sont vaincus qu'après avoir

eux-mêmes fait de nombreuses victimes. Je reconnus dès lors l'immense distance qui sépare le projet de l'œuvre, celle-ci de la réussite, en un mot la découverte de l'application, et je cessai de m'étonner de voir l'art de graver, contemporain des plus anciens monuments des hommes, et l'imprimerie, n'exister que d'hier.

Malgré l'abondance des capitaux dans l'Europe centrale, et les gigantesques progrès que l'annonce y a faits, *Sosie* a raison aujourd'hui comme du temps de Molière :

> Tous les discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat,
> Ce seraient paroles exquises
> Si c'était un grand qui parlât.

Les grands de notre époque sont les riches; et, à Paris comme à Londres, l'homme qui aurait découvert une mine d'or courrait risque de mourir de faim, s'il n'occupait pas un somptueux appartement, si son existence n'annonçait pas la richesse, en un mot, si par tous les dehors de l'opulence, il ne faisait valoir sa

découverte : la foule est ainsi; partout elle veut être fascinée, ne forme jamais elle-même son opinion, et la reçoit toute faite; mais elle ne l'accepte que de la puissance de position ou de richesse.

Bien que je fusse encore très jeune, mes connaissances étaient néanmoins variées et approfondies; j'avais sur toutes choses des aperçus, qui résultaient de mes réflexions et nullement d'emprunts faits aux livres; le développement de mes facultés n'avait pas été resserré dans le cercle des exercices universitaires. Milady, femme instruite et d'une rare intelligence, tout émerveillée de ma prodigieuse facilité, avait voulu que je reçusse les leçons des meilleurs maîtres, sur les branches diverses des connaissances humaines; pendant mon séjour à Edimbourg, j'avais eu, pour continuer mes études, les secours de professeurs savants, la jouissance d'immenses bibliothèques, et j'avais beaucoup travaillé.

Je m'étais remis à l'étude, dès le lendemain de mon arrivée à Paris, et me faisais une loi de suivre plusieurs des cours publics. Je sa-

vais donc beaucoup, quoique tout ce savoir ne fût pas encore bien coordonné dans mon esprit; ayant jusqu'alors été plus occupé à l'acquérir qu'à en faire usage, à observer et à méditer qu'à chercher à étendre l'horizon d'aucune science, j'ignorais surtout à quelle spécialité je devais me vouer; enfin arriva le jour où je compris que, pour faire connaître au monde ce que je pouvais valoir, il fallait d'abord le fréquenter.

Il faut s'être vu à Paris, sans fortune, sans parents, sans amis, pour se faire une juste idée de ce qu'éprouve l'étranger pauvre et inconnu. L'Arabe au milieu du désert est moins isolé de secours que ne l'est cet étranger perdu parmi la foule, qui le coudoie dans les rues, sans s'inquiéter s'il a faim, s'il a un asile et si, le jour même, il n'ira pas se jeter à la rivière. L'hospitalité règne parmi les sauvages, les peuples primitifs, et s'est conservée dans toute sa sainteté chez les populations nomades, tandis qu'elle disparaît tous les jours davantage des pays où la civilisation se développe; on la retrouve de même

plus florissante sous l'empire du despotisme que sous celui de la liberté, comme si, à mesure que l'organisation des sociétés se perfectionne, l'homme était destiné à remplacer ses vertus privées par des vertus publiques, et à substituer à l'individu l'être collectif, la société.

Le jeune étranger qui cherche seulement des distractions trouvera les sociétés parisiennes plus accessibles qu'aucune de l'Europe. Joueur, musicien ou danseur, il sera accueilli avec empressement dans une foule de réunions; mais, sans recommandation, l'homme instruit qui cherche à s'introduire dans celles où l'on s'occupe d'autre chose que de jeu, de concert ou de bal, rencontrera mille difficultés.

Je suivais des cours publics, ils m'offrirent bientôt l'occasion de me lier avec plusieurs des personnes qui les fréquentaient; mais mon caractère fier et silencieux manquait de ce liant si nécessaire parmi les Français; mon éducation anglaise m'avait rendu observateur, et mon attention se portait plus sur les choses que sur les personnes. J'aimais à penser seul;

enfin j'avais ma faiblesse : la crainte qu'un œil indiscret ne pénétrât dans mon intérieur m'éloignait de tout le monde, en quelque sorte à mon insu; je redoutais qu'on ne vînt à connaître ma misère, le malheur de ma famille, et qu'on ne m'en fît un crime. Je ne savais comment me créer des relations, et la certitude de passer pour un aventurier m'empêchait d'aller offrir mes services dans les maisons d'éducation.

Il me vint dans l'idée d'écrire sur la politique du jour : les ultras, à cette époque, préludaient, par leurs attaques, à l'établissement de la censure et d'un système électoral favorable à l'aristocratie. Je me mis donc à traiter, de mon point de vue, les deux questions pivotales de tout gouvernement libre : *De la presse et de la répartition des droits politiques*.

Mon ouvrage terminé, je songeai à trouver un éditeur, ne doutant nullement qu'après l'avoir lu il ne me le payât convenablement, et ne s'intéressât à son succès; — ce fut là, Maréquita, ma première déception.

Je me présentai chez plusieurs libraires, tous me demandèrent :

—Monsieur a-t-il déjà publié quelque chose? Si je les priais de prendre connaissance du manuscrit, — pas un ne voulait y consentir ; tous me répétaient :

—La librairie est dans un état déplorable, nous réimprimons les auteurs anciens, mais nous n'achetons pas les ouvrages sans noms connus. — Un premier livre fût-il un chef-d'œuvre, la vente n'en couvrirait jamais les frais de publication ; le monde veut avoir des garanties préalables avant de perdre son temps à lire une nouveauté.

Quoi ! pensais-je, le public serait-il assez inepte pour imaginer que plusieurs années de succès empêchent un auteur connu d'écrire un jour des *sottises*, et que des choses *raisonnables* ne peuvent sortir d'une plume vierge? Les hommes prétendraient-ils être toujours en possession de vérités immuables? ne voient-ils donc pas que, puisque chaque génération a modifié la pensée, le publiciste nouveau approche nécessairement de plus près

que l'ancien de l'opinion de la postérité, de ce qu'elle tiendra pour vrai? Nier cette progression de l'intelligence, c'est nier tout le passé, c'est nier la marche du soleil.

Ce mauvais succès ne me découragea pas, je me mis à écrire pour les journaux; mais leurs rédacteurs en chef, comme les libraires-éditeurs, me firent tous la même demande, et me disaient toujours d'un ton superbe :

— Laissez-nous vos articles, on verra. — Lorsque je retournais chez eux, tous me répétaient également :

— Vous n'avez pas l'habitude d'écrire; mais, en travaillant, vous vous formerez, et dans cinq ou six mois on pourra peut-être vous attacher au journal.

En attendant, ces messieurs prenaient mes articles, *sans les payer;* et, comme je n'avais pas l'*habitude d'écrire*, les faisaient paraître sous *leurs noms;* et confisquaient mes idées à leur profit, ou les délayaient dans leurs colonnes, selon l'esprit de leurs feuilles.

Je restai pendant près de six mois dans ces occupations; j'étudiais les questions sérieuses

qu'agitaient les Chambres et lisais les publications nouvelles qui paraissaient en foule à cette époque ; cependant, chaque jour, mes faibles ressources s'épuisaient et je ne gagnais rien.

III.

Je me trouvais au Luxembourg, un jour d'été, assis sur un banc, à lire Montaigne, le bréviaire de ma philosophie, tandis que ma petite nièce jouait au cerceau, lorsqu'un monsieur s'approche de moi, me salue très poliment, et me demande si je voulais lui permettre de peindre ma petite fille. — Comme j'hésite à lui accorder sa demande, il prend une carte dans un joli petit portefeuille, me la présente et me dit en souriant : — Je conçois que vous balanciez à envoyer votre jolie enfant poser chez le premier faiseur de croûtes qui vient vous la

demander, mais j'espère que vous ne me la refuserez pas; j'ai besoin de m'inspirer de sa charmante chevelure pour peindre des amours. — C'était Girodet.

Le lendemain, nous nous rendîmes à son atelier. — Après qu'il eut admiré Marie, qui était plus belle, plus gracieuse que les anges de Raphaël, il causa familièrement avec moi sur divers sujets. — Comme tous les artistes, Girodet était passionné pour la forme; mon genre de beauté lui plaisait beaucoup, et, quoiqu'il fût d'un naturel assez taciturne, il me prit de suite en grande amitié.

Je me gardai bien de lui raconter mon histoire; je lui dis seulement que je n'avais pas de fortune, et que je cherchais à m'occuper d'une manière honorable, afin de pouvoir soutenir ma famille.—Il est fâcheux que vous soyez sans moyens d'existence, autrement je vous aurais proposé de vous faire artiste, et me serais offert d'être votre maître; — et il se mit à me faire une peinture si attrayante de la vie d'artiste, il m'y fit voir tant de poésie et de charme, de gloire et de bonheur, que je me

sentis entraîné, et j'acceptai à l'instant son offre bienveillante. J'avais encore quelques ressources, et j'espérais en savoir bientôt assez pour faire des dessins que je pourrais vendre dans le commerce.

Ah! que je fus heureux pendant la première année que je passai chez Girodet. La rapidité de mes progrès tenait du prodige! mes camarades enviaient ma facilité, et, tout en séchant de jalousie, me prodiguaient des égards que je devais à la faveur du maître.

A cette époque, Girodet réunissait dans un vaste atelier un grand nombre d'élèves; il allait visiter leurs travaux trois ou quatre fois par semaine. — J'étais à peine âgé de vingt ans; la souffrance avait mûri mes traits, et mon expression soucieuse, ma forte corpulence, mon accent légèrement étranger, donnaient à ma personne un caractère de gravité qui déplaisait aux jeunes élèves de l'atelier; aussi me désignaient-ils par l'épithète de *père Lysberry*, indiquant ainsi qu'ils me considéraient comme trop vieux pour qu'on pût jouer avec moi. — Le *massier* (le principal élève chargé de la

comptabilité de l'atelier) avait pour moi toutes sortes d'attentions, et les *rapins* (ceux qui font l'office d'apprentis) me montraient un respect et une obéissance que les autres n'obtenaient pas aussi facilement ; leurs manières attestaient plutôt la crainte que l'amitié ; cependant je ne voulais que leur bien, mais ma sévérité les effrayait.

Girodet n'était pas seulement un maître pour moi, — il me servait de père ; — se doutant de notre gêne, il m'avait prié de lui donner, par semaine, trois leçons d'anglais ; il me les payait à raison de cinq francs le cachet, déguisant ainsi ses secours pour ne pas blesser mon amour-propre, et colorant de mille prétextes les petits cadeaux qu'il imaginait de me faire.

De mon côté, je l'aimais avec la plus vive reconnaissance, et le lui témoignais par tout ce que je pouvais imaginer. Je savais qu'il aimait à peindre mes formes, — et quoique le métier de modèle soit ce qu'il y a de plus antipathique à ma nature active et remuante, je feignis d'être possédé du désir in-

satiable de me voir reproduire dans toutes les positions. Je posais pendant des heures entières, débitais mille folies pour l'égayer, et m'entretenais avec lui de science, d'art et de littérature. Girodet était très instruit, poète, en même temps que grand artiste, trois choses qui se rencontrent assez rarement; malgré cela, vous le dirai-je, Maréquita, je trouvais ses idées mesquines, vulgaires; — oh! ce n'était pas de cette manière que je sentais les arts. A mes yeux, les arts sont les communications des hommes avec Dieu; les arts sont la religion tout entière; — le prophète, le poète, le statuaire, le peintre, le musicien en sont les prêtres! les chefs-d'œuvre, la révélation! Pour moi, la religion, c'est l'*enseignement*. — Anathème sur le prêtre qui assemble le peuple dans l'unique but de lui débiter de vaines paroles : faire de l'art pour l'art, c'est s'isoler du Créateur et de la création, c'est renoncer à imiter les merveilles de Dieu, dont on ne saurait approcher que par les rapports harmoniques de l'utile et du beau.

Plusieurs fois j'avais eu des discussions longues et approfondies sur cette question avec Girodet, et avec quelques uns des artistes célèbres qui venaient habituellement le voir. — Tous étaient toujours contre moi. — Eh ! qu'importe le sujet que vous traitiez, me disaient-ils, rendez-le bien, que vos formes soient parfaites, vos draperies amples et soyeuses, vos eaux transparentes, vos nuages groupés comme ils apparaissent au ciel. — Si, avec tout cela, vous pouvez donner à chacune de vos figures l'expression convenable, il sera fort indifférent que vous ayez eu telle ou telle intention. Que le sujet soit grec, romain, moyen-âge ou moderne, la postérité ne s'en occupera même pas.

Et ceux qui raisonnent ainsi osent se nommer *artistes !* C'est une impiété, un blasphème : ces gens-là ne sont que des metteurs en œuvre maniant habilement l'argile ou le pinceau, rien de plus. Oh ! messieurs de l'Académie, il ne suffit pas, pour être artiste, de faire un torse dans les proportions antiques, de couvrir les jambes d'une riche dra-

perie, de couper la figure en deux par une ombre quelconque. — On parvient à vaincre les difficultés d'éxécution avec de l'étude, de l'intelligence et de la hardiesse ; c'est un mérite sans doute, un très grand mérite, mais qu'on ne saurait mettre en parallèle avec la pensée du poème.

Hélas ! les intérêts matériels occupent exclusivement notre siècle, et les vapeurs terrestres en voilent le sentiment poétique. On méconnaît le but des arts. — Nos sculpteurs, nos peintres exécutent les commandes qui leur viennent de toutes parts, font des Vierges et des Vénus, des Jupiters et des Christs, des martyrs et des batailles, des saintes et des grisettes, comme choses de leur profession, sans foi pour les sujets religieux, sans enthousiasme pour des batailles où ils n'ont pas combattu, sans amour pour des Vénus qu'ils peignent d'après un modèle à cinq francs par séance.

Il y avait dans l'atelier trois ou quatre élèves assez avancés ; je causais parfois avec eux sur l'art, la composition et *le faire*. — L'ambition de tous ces jeunes gens était de gagner

le grand prix, afin d'être envoyés à Rome comme pensionnaires. — Pour la seconde fois j'assistais au concours des Petits-Augustins, et je voyais avec peine que pas une pensée d'enseignement ne se faisait remarquer dans aucun des tableaux exposés. — *Le faire*, et rien que *le faire*, préoccupait les concurrents ainsi que leurs juges. — Un jour, après une discussion assez vive sur ce sujet avec mes camarades : — Voulez-vous pour nous exercer, leur dis-je, que nous fassions, chacun de notre côté, deux compositions telles que notre imagination nous les suggérera, et que nous les jugions entre nous? Six acceptèrent ma proposition; nous convînmes de travailler isolément au dehors de l'atelier, et nous fixâmes le terme de six mois pour notre concours.

Ah! Maréquita, comment vous peindre mon bonheur, mon ivresse, lorsque je vis en ma possession deux grandes toiles, sur lesquelles j'étais le maître de tracer tout ce que mon cerveau avait créé!... Avec quelle ardeur je peignais! — Dès quatre heures du matin,

j'étais à l'œuvre; à peine si je paraissais à l'atelier.

Girodet avait la mauvaise habitude, pour un peintre, de ne se lever qu'à midi ou plus tard encore. — Il travaillait ensuite très avant dans la nuit, à la lumière, — aussi sa couleur est-elle sans fraîcheur et sans transparence. — Je profitais de cette circonstance, et restais presque tout le jour à travailler chez moi; je consacrais ensuite une partie de la nuit à Girodet.

Les peintres qui font de l'ouvrage à tant la toise pour la liste civile, ou à tant le pied pour les bons bourgeois, ne se doutent guère de ce qui se passe au fond de l'ame de l'artiste. Oh! c'est une extase, un ravissement, qui l'isole de la vie matérielle; — il oublie la société, ses vaines opinions, — et, dégagé des exigences de la chair, ne vit plus que par la pensée. Entièrement absorbé par mon sujet, j'étais insensible à tout ce qui m'entourait; je devins sombre, taciturne, ne voulant plus fréquenter personne; mes camarades et Girodet lui-même, ne soupçonnant

pas le moins du monde la cause de ce changement, croyaient que j'avais le cœur épris pour quelque grande dame, et me raillaient à l'envi sur ma *passion malheureuse*. Ces six mois ont été peut-être les seuls moments heureux dont j'aie joui dans ma vie. Clotilde s'était effacée de ma mémoire, — tant la béatitude de l'artiste avait envahi mes facultés aimantes!

A voir ma peinture, personne n'eût soupçonné que j'étais un des élèves de Girodet.— Aussitôt que je sus dessiner, j'allai au Louvre copier les grands maîtres des diverses écoles, bien décidé, toutefois, à n'imiter personne. Je suis convaincu qu'il faut être soi pour faire aussi bien que possible en peinture comme en littérature; — chacun doit modeler la nature de la manière la mieux appropriée aux organes qu'il a reçus d'elle, s'il veut exceller dans son art.

Enfin le jour arriva; nous avions prié Girodet de vouloir bien être notre juge, et il avait engagé deux de ses amis à se joindre à lui; — les élèves anciens et nouveaux furent invités à

se trouver à cette séance : pas un n'y manqua, chacun étant curieux de voir nos compositions. — A midi tous étaient réunis dans le grand atelier.

On convint que les concurrents apporteraient leurs tableaux les uns après les autres, afin qu'examinés d'abord séparément ils le fussent avec plus de soin, pour être ensuite jugés tous ensemble. On tira au sort, et j'eus le dernier numéro.

Les deux premiers avaient pris leur sujet dans la Mythologie, — le troisième dans l'Histoire romaine, — le quatrième dans la Bible; — aucune de ces compositions ne sortait du cercle de pensées déjà mille fois présentées par la peinture, et l'exécution en était très mauvaise; — le cinquième concurrent, le plus ancien et le plus fort élève de l'atelier, était depuis longtemps mon ennemi personnel, — tout entre nous semblait antipathique, et il n'avait pu voir mes succès sans en éprouver une jalousie qu'il porta bientôt jusqu'à la haine. — Je le vis sans la moindre inquiétude produire ses toiles; je connaissais son moral

et ne pouvais craindre un pareil rival; — le sensualisme était sa philosophie; il divinisait les sens, se vautrait dans la débauche, et ce désordre de sa vie était conséquent avec son matérialisme, qu'il formulait ainsi dans la devise qu'il avait adopté : — *La matière, rien que la matière.*

— Ce jeune homme avait de l'intelligence, son esprit *voltairien* le rendait redoutable à ceux qui craignaient le ridicule; doué de beaucoup de facilité, la fréquentation du monde lui avait donné de l'effronterie, et il montrait dans l'occasion une hardiesse qui jouait l'entraînement de la passion.

A la vue de ses deux compositions, il s'échappa un murmure flatteur. — Louis, ainsi il se nommait, tourna vers moi des yeux où se peignaient à la fois la joie qu'on éprouve à la certitude d'écraser son ennemi et la satisfaction du triomphe.

L'un des tableaux représentait un jeune homme aux proportions gigantesques, domptant un cheval sauvage; — l'autre une Vénus ou une odalisque toute nue, couchée sur des

coussins de satin noir ; le fond était une riche draperie en velour rouge, avec des franges et des glands d'or ; — on voyait autour de l'odalisque des parfums brûler dans de riches cassolettes, la fumée s'en élevait en spirales et formait une atmosphère de volupté ; — des vases remplis de belles fleurs, — des tourterelles qui se becquetaient, de petits amours, aux regards lascifs, aux poses indécentes, voltigeaient au dessus du chevet ; — enfin, pour que l'illusion fût complète, l'expression et la pose de cette femme indiquaient, autant qu'il est donné à la peinture de le faire, l'espèce d'émotions qu'elle éprouvait.

Ce second tableau obtint les suffrages unanimes de toute l'assemblée, ce fut des cris, des trépignements de joie ! — C'est admirable ! c'est sublime ! c'est divin ! criait-on de toutes parts, — quelles jolies mains ! quel sourire enchanteur ! et ces yeux ! ah ! que de volupté !

Louis me dit avec un ton d'ironie : — Eh bien ! *père John*, vous ne me faites pas compliment.

— Mon cher, vous savez à quelle condition un tableau peut me plaire.

— Sévère philosophe, vous devez être content, je me suis dirigé d'après vos maximes, et crois avoir fait de l'enseignement.

Et Louis écrivit sur le premier des deux tableaux : « *L'homme, la force;* » sur le second : « *La femme, le plaisir.* »

Je le regardai avec un air de pitié. — Pauvre garçon, lui dis-je, qui ne voit pas que le triomphe de la force, les allégories d'Hercule et de Samson, ne sont plus de l'enseignement, et que la peinture de la volupté ne l'a jamais été. Pauvre garçon, qui ne voit dans l'homme que le levier, dans la femme que la sensation, et de but intellectuel nulle part. — A mon tour j'exposai mes tableaux.

Le premier représentait un évêque, la mitre sur la tête, la crosse à la main, et revêtu de ses riches habits sacerdotaux. — Sa figure austère, ses traits nobles et amaigris, son regard ascétique, tout en lui manifestait le prêtre qui, pénétré d'une foi vive et de la sainteté de sa mission, pratique le jeûne, la pénitence

et tue la chair afin de sauver l'ame. — A ses pieds était agenouillé un de ces fiers et farouches barons du moyen-âge. — Le guerrier, armé de pied en cap, priait humblement son évêque de bénir son épée. — L'aspect de ce tableau était sombre; dans le fond on distinguait le porche d'une église de style byzantin. — Voici, dis-je à Louis, comme j'entends *l'enseigement;* et j'écrivis sur le cadre : — « LE PASSÉ. *La puissance du prêtre et la force brutale sont anéanties.* » — Puis j'approchai mon autre tableau.

Cette seconde composition avait captivé toute mon attention. — Elle offrait d'immenses difficultés. — Une femme, placée sur le premier plan, était mon personnage principal; — elle gravissait avec lenteur un chemin rocailleux qui s'élevait graduellement, et allait se confondre avec l'horizon. — C'était l'idéalisation de la femme ainsi que je la concevais, entraînant par sa puissance attractive l'humanité vers la perfection. Cette femme, qui dans ma pensée résumait tout son sexe, comme source de vie et moteur de progrès, ne devait appartenir

par son costume à aucune époque. — J'eus une peine inouie à la draper; — après bien des efforts je parvins à la couvrir entièrement d'une ample draperie en laine blanche, qui laissait deviner le gracieux contour de ses formes. — Son mouvement était heureux : — on voyait parfaitement qu'elle marchait. Son bras gauche se portait en avant, une tige d'immortelle à la main, elle retournait la tête, semblant appeler du regard et du geste les compagnons qui la suivaient.

— Ma sœur m'avait servi de modèle. — Ses traits sont d'une pureté de ligne admirable; sa physionomie a une expression angélique, et sa pâleur, sa noire et belle chevelure s'harmonisaient si bien avec la blancheur de la draperie, sa taille svelte, ses membres fins étaient si gracieusement modelés, qu'auprès de l'odalisque aux lèvres de rose tous s'écrièrent : Oh! la belle créature!!!

Sur le premier plan et à la suite de la femme *guide de l'humanité*, se trouvait une foule de personnages, parmi lesquels on pouvait distinguer ceux qui, comme Rousseau,

Bernardin de Saint-Pierre, etc., ont été assez supérieurs pour avouer l'influence inspiratrice qu'avaient eue, dans leur conduite, les conseils de la femme, et pour reconnaître que c'est le rôle moral qui lui a été réservé par la Providence, afin de contre-balancer les forces musculaires de l'homme. — Après ces personnages venait une multitude de peuplades, de nuances diverses, des rouges, des nègres, etc.; voulant indiquer par là que, dans toutes les races, il était dans la destinée de l'homme d'être *guidé par la femme*. Cette composition neuve et bizarre produisait beaucoup d'effet; d'un côté, un horizon immense, et de l'autre, une foule de personnages se pressant, se heurtant, tous animés de la même pensée.

Les spectateurs regardaient mon tableau sans rien dire. — En dépit de la fausse voie dans laquelle la société l'avait engagé, Louis sentait instinctivement que la *chair* pâlissait, était immonde à côté de l'esprit. — Comment appelez-vous ce tableau? me demanda-t-il. — « L'AVENIR, *la puissance intellectuelle succède à la force brutale.* »

L'élève auteur de la composition religieuse, était un de ces croyants intolérants dont le zèle brûle tous ceux qui se permettent d'examiner. — Comment ! s'écria-t-il, vous mettez donc la femme au dessus du prêtre ?

Je ne trouvai pour toute réponse qu'un sourire de mépris à adresser au stupide ignorant. — Ces paroles furent le point de départ d'une discussion à laquelle j'évitai de me mêler, m'apercevant qu'il y régnait de la malveillance contre moi.

Aucun de ces artistes ne croyait à la *puissance* du *prêtre*, ni à l'*influence inspiratrice de la femme*, ils étaient blessés de la supériorité de mes compositions, et cherchaient à me trouver des torts. Louis, que son esprit méchant et adroit servait au mieux quand il s'agissait de perdre son ennemi, fit remarquer que non seulement j'insultais la religion, mais encore Girodet et toute son école.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, ne voyez-vous donc pas que M. John Lysberry vient nous braver jusque dans l'atelier du maître ? A la vue de ces deux compositions, qui pourrait recon-

naître un élève du célèbre Girodet? — Cette femme maigre, pâle, aux regards sévères, aux formes cachées, a-t-elle rien qui ressemble aux fraîches et gracieuses créations de notre maître? Et cet évêque au teint basané! et ce baron tout bardé de fer, aux cheveux roux, aux larges mains, sont-ils jamais entrés dans cet atelier? — Il me semble, messieurs, que puisque M. Lysberry désapprouve notre *manière*, il n'aurait pas du venir parmi nous. — Oui, monsieur, continua-t-il, en s'apercevant de l'effet que produisaient ses paroles, vous avez insulté notre *maître*, et moi personnellement, en traitant les sujets de vos compositions avec ce mépris marqué pour notre école.

Le coup porta; jusque là Girodet était resté silencieux: l'affabilité, l'extrême douceur de son caractère, le faisaient paraître impassible au milieu des discussions les plus animées, même de celles qui avaient lieu au sujet de ses propres ouvrages; mais lorsque Louis prononça devant tout le monde que j'avais insulté les élèves, Girodet crut de son devoir de prendre parti pour son atelier, et me dit

avec un accent que je ne lui avais jamais entendu : — John, vous avez mésusé de mes bontés; Louis a raison, vos tableaux sont des insultes dirigées contre mon école, — et puisque vous désapprouvez ma manière, vous ne pouvez pas rester dans mon atelier : à partir de ce jour, vous ne faites plus partie de mes élèves.

Tout étonné, comme frappé de stupeur, je m'efforçais de sortir de ce que je croyais un songe, et revenant à moi-même, j'allais répondre à Girodet, lorsque l'élève aux sujets bibliques vint à moi : — Monsieur, me dit-il, je demande réparation pour ma *religion* et mon *maître*; vous allez à l'instant barbouiller vos deux tableaux, ou si vous n'êtes pas le plus lâche des hommes, vous vous battrez avec moi, jusqu'à ce que l'un de nous deux reste sur le carreau.

Oh! alors, l'indignation, la colère me montèrent au cerveau.

— Barbouiller mes tableaux ! m'écriai-je; mais, méchant *rapin*, je te tuerais plutôt que de consentir à en changer la plus légère teinte.

— Eh bien ! Louis a dit vrai, je me suis écarté de votre *manière*, parce que je ne puis l'approuver, parce que je la trouve mignardée, blafarde, mauvaise enfin..... — Girodet faisait un geste pour m'interrompre, lorsque je reçus un violent soufflet de l'élève chrétien.

On se jeta entre nous deux, et le tumulte fut à son comble. Il me fallut tout l'empire que j'étais habitué à exercer sur moi, pour ne pas l'écraser sous mes pieds. — Il fut convenu que le lendemain, à six heures, nous nous rendrions au bois de Vincennes pour nous battre.

Girodet m'avait dit de sortir à l'instant de chez lui. — Je descendis mes deux tableaux, les fis charger sur le brancard d'un commissionnaire et me rendis chez moi.

Ma mère et ma sœur me demandèrent avec inquiétude ce qui m'était arrivé. — Oh ! oui ma physionomie peignait l'atroce douleur que mon ame recélait. — Je sortis, voulant éviter à ma famille le spectacle d'un désespoir qu'il m'était impossible de cacher. — Je courus dans la campagne comme un insensé.

Eh quoi ! me dis-je, les hommes me lancent l'injure et l'outrage, mon maître me chasse, mes camarades me battent parce que j'ai fait de l'*enseignement!* — un catholique de Rome m'accuse d'*insulter sa religion*, parce que j'ai voulu prouver par mes œuvres que j'étais *réellement religieux, réellement artiste!*

Tous les blasphèmes que j'avais entendu vociférer par ces impies contre les plus saintes vérités retentissaient en moi, et finirent par troubler ma raison; — je vis qu'il me serait impossible de suivre ma carrière d'artiste comme je la sentais, — et cette idée acheva de me rendre tout à fait fou.

Trois choses seulement me restaient présentes, absorbaient toute mon attention : — L'injonction qu'on avait osé me faire de barbouiller ma *Femme guide de l'humanité;* — le soufflet que j'avais reçu; — et le duel pour six heures! — Hors ces trois choses, tout s'était effacé de mon esprit.

Je rentrai chez moi pour prendre mes pistolets, et me dirigeai vers Vincennes. — Je trou-

vai mon adversaire déjà arrivé au rendez-vous. — Louis lui servait de second.

— Votre témoin? me demandèrent-ils.

— Je n'en ai pas besoin.

— Vos armes?

— Les pistolets.

Comme offensé, je devais tirer le premier; je tire, et ma balle lui va droit au cœur; il tombe mort.

A cette vue, je restai frappé d'horreur!! — Louis s'élance sur moi.

— Ne vous sauvez pas, me dit-il, je ne puis demeurer seul avec ce cadavre!

Aussitôt je suis entouré par trois ou quatre autres élèves qui s'étaient tenus à l'écart. — Puis des soldats viennent, m'arrêtent et me conduisent en prison.

Comme Méphis achevait ces mots, madame Bernard, qui était de retour depuis plus de deux heures, prit sur elle d'entrer pour de-

mander à Maréquita si elle avait besoin de quelque chose. — Cette question rappela madame d'Alvarez et Méphis à la vie actuelle.

— Mon Dieu, dit celui-ci en se levant, je crois qu'il est bien tard.

— Près de deux heures, répondit madame Bernard.

— Vraiment, dit Maréquita; pourquoi donc n'êtes-vous pas revenue plus tôt?—A demain, monsieur Lysberry, je vous attends pour déjeûner à dix heures.

Méphis la salua respectueusement et se retira.

Maréquita ne put dormir ; le soleil était déjà bien haut lorsque le sommeil vint clore, ses paupières appesanties.—Elle avait éprouvé cette agitation que nous avons tous connue, lorsqu'à quinze ans il nous est arrivé de lire *Robinson Crusoë*. — Pour nous, c'était une *histoire vraie*, l'intérêt nous saisissait. — L'histoire vraie que Maréquita venait d'entendre avait pour elle un charme bien plus puissant encore. — Le héros la racontait *lui-même*, et ce héros, faut-il le dire, avait déjà toute sa sympathie.

Le lendemain, Méphis ne se fit pas attendre. — Le déjeûner fut court, silencieux. — Ces deux êtres avaient hâte de se connaître : ils se sentaient un besoin irrésistible de prendre possession l'un de l'autre.

— Chère Bernard, dit Maréquita en entrant dans son boudoir, je n'y suis pour personne, et vous ne viendrez que lorsque je sonnerai.

— Et si par hasard, ma chère enfant, vous oubliez l'heure du dîner, comme cela vous arrive souvent, que faudra-t-il faire ?

— Oh ! alors, je vous prie de venir nous avertir, car monsieur dîne avec nous.

La vieille duègne se retira, très intriguée de savoir quel pouvait être ce *monsieur* qui restait jusqu'à deux heures du matin en tête-à-tête,... déjeûnait, dînait avec sa maîtresse.

Depuis qu'elle était chez madame d'Alvarez, elle avait vu quelquefois Albert et deux ou trois artistes recevoir un accueil amical, mais il ne ressemblait en rien à l'intimité qu'elle voyait s'établir.

— Avant de reprendre mon récit, dit Méphis en serrant la main de madame d'Alvarez,

oserais-je vous prier, chère Maréquita, de me dire quel effet a produit sur vous ce que je vous ai déjà conté de mon histoire.

— Un très bon effet, lui répondit-elle avec émotion. — Oh ! continuez, je suis pressée de savoir le reste.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MÉPHIS.

IV.

Du bois de Vincennes, on me conduisit à la Conciergerie, où je fus détenu préventivement pendant trois mois. — Les anciennes lois contre le duel n'existent plus, mais il règne un tel vague dans la rédaction de notre code pénal, que les définitions des crimes sont d'une merveilleuse élasticité, et, quoiqu'il n'y soit pas fait mention du duel, il ne faut pas de grands efforts d'interprétation pour l'assimiler au crime puni par la loi! — M'étant battu sans témoin, je me trouvais presque à la merci de Louis, mon ennemi déclaré.

La famille du jeune homme que j'avais tué porta plainte. N'ayant que des parents obscurs, — point d'amis pour me réclamer, — cela explique la longueur de mon emprisonnement : cependant il m'eût été très facile de prouver, dès le lendemain de mon arrestation, que le prétendu homicide était le résultat d'un duel. — On doit, sans nul doute, accorder aux magistrats le temps d'instruire une accusation ; mais le législateur n'a pu vouloir autoriser la durée indéfinie d'une détention préventive, et hors les cas de flagrants délits et d'assassinats, la société gagnerait en sûreté à ce que les prévenus pussent être libres sous caution ; car personne n'est à l'abri d'une prévention mal fondée. L'impuissance de nos moyens de certitude fait penser à tous les amis de l'humanité que les condamnations ne doivent pas être suivies de peines irréparables ; la même considération ne devrait-elle pas empêcher de punir avant que la conviction du crime ne fût acquise ? Le dommage causé par une détention dont la durée n'est pas précisée par la loi excède

souvent celui que le prisonnier éprouve par la punition même.

L'empire faisait bon marché de la liberté individuelle, et, ainsi que tous nos codes, celui d'instruction criminelle se ressent de la puissance du sabre; mais les maux qui résultent du régime de nos prisons, sont bien autrement graves. Dans aucune d'elles, les prisonniers ne sont isolés, et la contagion qui s'exhale de ces écoles de vices et de crimes est telle, que la société tout entière doit finir par en être atteinte.

Mon séjour à la Conciergerie m'est resté dans la mémoire comme une vision infernale! Jamais Satan n'a eu dans ses troupes de diables, plus de ruse et d'effronterie que dans la réunion de forçats, de faussaires, de voleurs et d'assassins avec lesquels je fus mis en contact.

Ces hommes offrent à l'observateur une physionomie si tranchée, que j'éprouvais un vif désir de les connaître et de les étudier. Je feignis de vouloir me rapprocher d'eux, pour mieux attirer leur confiance. — Les bandits,

généralement, possèdent un tact tout particulier pour juger les gens auxquels ils ont affaire.—Ils savent parfaitement apprécier les qualités comme moyens et s'en servent habilement. — La beauté physique, la force musculaire, la jeunesse les séduisent, parce qu'ils connaissent tout le parti qu'on peut en tirer dans l'occasion.

Dès le moment où je voulus bien descendre jusqu'à eux, ils m'entourèrent et me montrèrent le respect et la déférence que le *vrai bandit* ne manque jamais d'accorder à celui chez lequel il croit reconnaître les talents d'un *chef*. Oh! personne mieux que lui ne comprend la nécessité du *chef!* aussi le cherche-t-il partout. — Sans chef, pas d'union, pas d'ordre, pas de force, et pas de sûreté. — A ses yeux le chef est le Dieu qui règle la marche des astres; le général qui fait manœuvrer les bataillons ; — le roi légitime qui lève les impots et fait bâtir des hôpitaux pour les pauvres.

Les principaux d'entre mes camarades de misère me racontèrent leur histoire. — Le

plus remarquable était un vieillard de soixante-douze ans; — riche aujourd'hui d'une trentaine de mille livres de rente!... — Il était détenu sous la prévention de recel de diamants et bijoux volés. Ce personnage jouit actuellement d'une certaine considération dans la société; il a deux filles richement mariées, aussi grandes dames qu'aucune de la Chaussée-d'Antin : il n'a plus besoin de voler, et il est tenu pour honnête homme; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a commencé sa carrière par une condamnation à dix ans de fers.

Ce vieillard avait été *chef receleur*, c'est pourquoi les autres lui prodiguaient toutes sortes d'égards; — ils le désignaient sous le nom de *Pape*.—Si un jeune *apprenti* venait lui demander des *conseils*, il commençait toujours son discours par ces mots : — « Mon garçon, fais-toi d'abord condamner *à dix ans de bagne!* — car, vois-tu, pour devenir *savant*, il faut aller à *l'école!* — avant de *passer maître*, il faut d'abord *apprendre* son *métier*. »

— Mon Dieu oui, me disait-il un jour, j'ai débuté par être un *petit voleur maladroit;*

on m'envoya aux galères pour avoir pris six chemises de femme, quelques mouchoirs et une montre d'argent qui se trouvait au fond d'un tiroir de commode. — Mais en sortant du bagne, oh! j'en savais long!... et j'avais à peine trente ans... Je mis ma science à profit...; cela vous explique ma position dans le monde et la fortune que j'ai acquise...

Quel sarcasme pour notre déplorable système pénitentiaire!

Après cet homme, dont la ruse, l'intelligence et l'audace primaient tout ce qu'on peut avoir rencontré, venait un jeune homme d'une beauté ravissante; — il avait vingt-six ans, et déjà trois condamnations successives lui imposaient *vingt ans* de prison.

Celui-ci se distinguait par l'élégance de son éducation, le brillant de son esprit, l'excellence de son cœur, et aussi par ses extravagances. — Elevé dans un des colléges royaux les plus renommés, il s'était trouvé lié avec tous les jeunes gens riches, avec les plus fous et les plus à la mode. — Jusqu'à dix-neuf ans, il avait mené une vie de prince....

Enfant naturel d'un grand seigneur, Oscar, adoré par son père qui lui prodiguait l'or, officier dans un de nos beaux régiments de cavalerie, tenait maison ouverte, avait une loge à l'Opéra, une de nos célèbres actrices pour maîtresse, était invité aux chasses du roi.

Un soir il soupe joyeusement avec son père et le quitte fort tard, pour aller finir sa nuit au bal. — Le lendemain, au point du jour, on vient le réveiller pour lui annoncer la mort de son père, frappé d'apoplexie foudroyante. Le vieillard n'avait pas eu le temps de faire un testament; ses deux frères s'emparèrent de l'héritage sans s'occuper du malheureux enfant! Oscar resta sans asile, avec les goûts de dépenses que le vieux courtisan lui avait donnés, son bel uniforme, sa jolie maîtresse, sa voiture, son groom, et sans un sou de rente pour soutenir tout cela; — l'écervelé voulut continuer le même genre de vie, et comme il redoutait, plus que tout au monde, d'emprunter à ses amis, il essaya de jouer, fit des

spéculations hasardeuses, prit à crédit chez tous ses fournisseurs, puis finit par acheter pêle-mêle des éléphants, du beurre, des violons, des sabres, des tulles, des aiguilles; tout lui paraissait bon pour se procurer les moyens de subvenir à ses goûts de dépenses. Condamné à un an de prison pour escroquerie, au bout de six mois il obtint la remise du reste de sa peine; on avait eu pitié de sa jeunesse — il recommença!! Repris et condamné une seconde fois pour un nouveau délit, il réussit à s'évader; — il en était enfin à sa troisième condamnation.

— Que voulez-vous, me disait-il souvent, la passion du luxe m'entraîne irrésistiblement; je sens que je suis né pour être, non pas roi, car je n'ai pas assez de tête pour gouverner un empire, mais *favori* ou *neveu* d'un roi! — Ah! j'aime la gloire militaire, le faste, les somptueux palais, les fêtes magnifiques! — J'aime les grandes assemblées où les diamants brillent sur le front des femmes, où les habits des hommes sont éclatants d'or et de broderies. — J'aime les grands festins, les revues, les

cérémonies d'un sacre, la pompe d'un *Te Deum*, le triomphe d'une entrée dans Paris. — Enfin j'aime à pouvoir aller dans l'atelier d'un artiste, à lui payer magnifiquement ses tableaux, à envoyer une belle montre à un acteur, une riche parure à la danseuse qui m'a charmé par sa grace légère, et une bourse bien garnie aux poètes qui chantent mon nom! — J'aime aussi, oh! j'aime avant tout, à secourir les malheureux! — Voilà mes goûts et ma nature. — Je suis maintenant détenu pour vol; mais si le hasard m'avait fait naître prince du sang, j'ose vous dire, monsieur Lysberry, que mon nom aurait été béni par les artistes, les savants, les femmes, les pauvres et surtout les industriels; car je vous promets que j'aurais fait aller le commerce....—Mais telles sont les choses de ce bas monde! les qualités nécessaires pour faire un bon prince font un brigand de l'homme sans fortune.

Oscar terminait ses sorties en fredonnant, avec une parfaite indifférence :

— Je suis un bandit, je suis bandit, rien qu'un bandit.

Je ne pouvais l'entendre sans qu'un frisson glacé ne me courût partout. — Une aussi belle créature, et de corps et d'ame, n'être cependant *qu'un bandit!!*

Si cela ne vous ennuie pas trop, Maréquita, je vous dirai encore l'histoire d'un troisième.

— Oh! dites, dites. — Je prends le plus vif intérêt à toutes ces misères : — quoiqu'à vous dire vrai j'en sois épouvantée.

Conrad *le sombre*, ainsi surnommé, comme Oscar, *le prince*, appartenait à la classe du peuple. — Dabord il fut serrurier, puis on l'obligea à aller défendre la république. — Blessé très grièvement à Marengo, il revint ayant gagné les Invalides. — Conrad était trop jeune pour s'accoutumer à cette vie monacale; il se maria avec une blanchisseuse, reprit son ancien état, et travailla avec constance pour élever sa famille qui se composait de trois fils.

— L'infortuné père était parvenu, au moyen d'un dur labeur, à donner une profession à chacun de ses enfants, lorsqu'il eut la douleur de se les voir enlever successivement par la conscription. — Les deux premiers périrent,

très glorieusement il est vrai, à la prise du Trocadero ; — le dernier, d'une constitution faible, ne put supporter le régime de la caserne, et, au bout de deux ans, alla mourir à l'hôpital. — Cette dernière perte lui fut d'autant plus sensible qu'elle causa la mort de sa femme. — Le malheureux Conrad avait besoin d'affections douces ; il se trouva, à cinquante ans, réduit à la plus affreuse solitude : — alors, un sombre désespoir s'empara de son ame. — Comme les gens de sa classe, il n'avait aucune instruction, mais il possédait ce bon sens qu'on rencontre assez fréquemment parmi le peuple.

— J'ai été honnête pendant cinquante ans, me dit-il, et pendant cinquante ans j'ai sué sang et eau pour avoir bien juste du pain, — et une chemise propre tous les quinze jours. — J'ai exposé ma vie, versé mon sang pour ma patrie ; je lui ai donné mes trois fils : quelle récompense m'a-t-on offert ? — une place aux Invalides ! — Monsieur Lysberry, si l'on ne veut pas que le peuple se révolte, détruise tout, il faut le rendre heureux, où l'empêcher d'apprendre à lire ; car du moment qu'il peut com-

prendre, par ses lectures, que son sort n'est pas changé, que la liberté dont on l'a leurré n'est qu'un vain nom, qu'il est toujours le très humble esclave des riches, dès lors on court risque de le voir se ruer sur ces riches.

—J'allais un jour chez un vieux marquis ouvrir un secrétaire dont il avait perdu la clef.— La vue de son or fit éclater la révolte qui germait en moi depuis longtemps. — A Paris, lorsqu'on le veut, rien de plus facile que de faire de mauvaises connaissances. — Je reconnus que je ne pouvais pas voler seul, et je trouvai bien vite d'habiles filous qui se chargèrent de m'aider. — J'ai volé, parce que j'étais poussé par le désespoir; d'ailleurs, j'ai donné à la société plus que je n'ai pris au marquis. — Oui, j'ai volé, et je donnerai le conseil aux autres d'en faire autant.

J'interrompis Conrad; — quatre enfants, dont l'aîné n'avait pas seize ans, venaient de s'approcher et l'écoutaient!.....

Quelle école!

La vie qu'on menait dans cette prison était fort gaie; — si l'un des bandits appartenant

à la troupe s'avisait d'être triste, on le traduisait devant le *pape* ou *Conrad le sombre*, qui, étant chargé d'endoctriner les faibles, lui adressait un sermon; — après quoi, on le faisait *travailler*, c'est à dire escamoter *la tabatière d'un geôlier*, enlever le *foulard d'un philosophe* (c'est ainsi qu'on nommait les détenus non assassins ou voleurs); — les enfants détenus là, jusqu'au jugement qui devait les envoyer dans une maison de correction, jouaient, *apprenaient à faire le foulard*, et mille autres gentillesses; — les anciens dans le métier racontaient leurs aventures aux novices, afin de les *fortifier* et de les *éclairer* de leur *expérience*..... Puis c'était les visites au parloir de onze heures jusqu'à trois; — ces visites faisaient faire des *cancans* parmi les prisonniers, et alimentaient abondamment les conversations des soirées. — Il ne se passait pas de jour qu'il n'apparût au parloir des dames jeunes, jolies et très bien parées.

Oscar *le prince* avait transporté à la Conciergerie son goût pour le luxe; — sa toilette

était riche, élégante et aussi soignée qu'un petit maître aurait pu la faire chez lui. — C'étaient des redingotes de velours de toutes les couleurs, des robes de chambre doublées en fourrures, des blouses écossaises, des pantalons à pied, du linge magnifique, des cravates en satin, des bonnets grecs, des berrets et toujours de superbes pantoufles *brodées par la main de quelque belle dame....*

Oscar avait été si généreux dans ses jours de fortune, si noble dans ses manières, si dévoué en amitié, qu'il avait droit d'attendre quelque reconnaissance de ses anciens amis. Cependant pas un seul homme ne vint le voir; — mais, en revanche, beaucoup de femmes en robes de satin ou de velours, ne craignaient pas de s'asseoir sur les bancs grossiers du parloir, et d'y rester des heures entières à causer avec le pauvre prisonnier.

C'était de ces mêmes amies qu'Oscar recevait ses riches vêtements; — elles se chargeaient de faire blanchir son linge et le lui renvoyaient dans une petite caisse de bois des Indes, exhalant une odeur parfumée. —

Oh! combien de fois je l'ai vu pleurer en ouvrant cette petite caisse! — Je ne crois pas en Dieu, s'écriait-il, car le mal règne sur la terre; — mais je crois à la sublimité du cœur de la femme, il n'est pas une douleur qu'elle ne sache adoucir.

Maréquita, le croiriez-vous? Oscar, ce misérable Oscar, qui n'était qu'un *bandit*, eh bien! *seul*, il a compris ma composition de la *femme guide de l'humanité!*

La vie de ces hommes est sans espoir, sans joie, sans repos; — dans le délire de leurs cerveaux malades, ils se ruent sur la société; — ils voient en elle une ennemie implacable, gigantesque et à laquelle ils savent bien ne pouvoir échapper. — Certitude terrible, qui exaspère leur haine et redouble la rage de leurs attaques. Ce monde n'a rien pour eux, rien que la sombre poésie de l'enfer; — les orgies de la caverne, la joie féroce de la vengeance assouvie, les tortures des cachots et des bagnes; les évasions, les luttes, tel est le chaos de leur existence.

Je fus surpris, en écoutant ces brigands, de

reconnaître qu'ils s'étaient fait *un code* ayant aussi sa sanction pénale. Ils se sont dit :

— Puisque la loi de la société est contre nous, il faut nous en faire une qui rallie tous ceux qui sont hostiles à la première!

Leur réglement et les accords qu'ils font entre eux ont pour garant la *parole donnée*, et cette société, comme celle de l'ancienne Rome, est fondée sur la *religion du serment*.— La parole parmi les *bandits* est chose *sainte, sacrée*; la mort est la peine de celui qui la viole! — il est rare qu'il puisse s'y soustraire. — Le parjure est dénoncé à la bande, et chaque individu qui en fait partie est obligé par serment de le punir ; ils sentent tellement l'importance de maintenir dans leur société la sainteté du serment, que souvent *ils se perdent eux-mêmes*, afin de faire punir le misérable qui a trahi!

Les brigands sont les *seuls* jusqu'ici qui aient compris l'association; tous, depuis le plus petit filou jusqu'au plus habile coquin, sont hiérarchisés d'une manière admirable! — ils ont des *écoles pratiques*, où l'on fait *travailler*

l'élève, et d'après le talent que ses maîtres lui reconnaissent, on le *place* selon sa *capacité*; — ils ont aussi les *secours mutuels;* si l'un d'eux se trouve dans l'embarras, les autres viennent à son aide.

Lorsque je fus initié à leurs secrets et que j'eus étudié leur *charte*, je restai épouvanté devant l'esprit et l'organisation de ce corps, qui, se recrutant chaque jour, peut devenir redoutable à la société, et lui infliger de grands maux.

Cette appréhension n'est que trop bien fondée; cependant, en face d'un fait aussi alarmant, que font nos publicistes, légistes et législateurs? — Ils se disputent et dissertent longuement *pour* ou *contre* la peine de mort, sans songer au surplus, et s'endorment sur l'édredon de la routine.

Les peines n'effraient point qui ne craint ni la mort ni le mépris, et toute la bonté d'un système répressif résulte évidemment de l'efficacité de son régime pénitentiaire; si la punition ne réforme par celui qui la subit, elle est inutile, et si au contraire elle

le pervertit davantage, la punition devient alors elle-même une calamité sociale. — L'effet répressif de la peine de mort est à peu près nul, elle n'opère que comme retranchement ; mais je ne m'étonne point du tout qu'elle soit maintenue dans une société aussi arriérée que les sauvages pour réformer ceux de ses membres qui contreviennent à ses lois.

Lors même que le régime pénitentiaire serait bon, tant qu'on ne diminuera pas les causes du crime, en créant des travaux pour le peuple, en lui facilitant l'apprentissage des divers métiers, en ne lui faisant supporter que les charges qui le concernent et non celles qui devraient grever les riches seuls, les infractions aux lois deviendront tous les jours plus nombreuses.

Mon séjour à la conciergerie changea encore une fois le cours de mes idées. — Chaque pas que je faisais dans la vie était pour moi une initiation nouvelle ; chaque douleur, chaque déception me faisaient connaître les hommes et les choses. — Je renonçai entièrement à la carrière d'artiste. — Ha ! pensais-je, quand le

peuple est sans pain, et sans nulle instruction qui lui serve, quand il est livré aux vices, au désespoir et, en définitive, au bourreau, irais-je lui faire de l'*enseignement par la peinture!* Avant de lui mettre sous les yeux l'*allégorie*, il faut lui faire comprendre le *verbe*. — Le peuple n'a aucune idée des rapports de Dieu avec l'humanité, ni de la solidarité qui existe entre tous les individus d'une même agrégation; en un mot, il ne connaît ni son être moral, ni son être physique. — Oh ! ma tâche est belle ! — Il faut que je lui apprenne tout cela.

Ma chère Maréquita, ne m'accusez pas de présomption. — J'avais vingt-deux ans, — le cœur plein d'amour pour mes semblables, l'imagination ardente ; — je me sentis fort, et ne reculai pas devant cette tâche, — tout immense qu'elle vous paraisse maintenant !

Ma position à la conciergerie envers mes compagnons *de gîte* était très délicate ; mais je les avais compris, et je savais le langage que je devais leur tenir. — En m'offrant de me choisir comme *chef*, leur dis-je, vous me donnez une preuve de votre estime dont je vous

serai loyalement reconnaissant.— J'ai compris toute votre haine pour cette société qui vous a marché à deux pieds sur le ventre; — dans votre situation, vous ne pouviez faire autrement que d'agir *de représaille*, puisqu'elle ne vous donne aucun moyen de faire la paix avec elle; — j'ai senti toutes vos misères, toutes vos douleurs, car j'ai été moi-même victime comme vous, et cependant je ne veux pas faire cause commune avec votre vengeance; — non, je veux essayer d'abord d'éclairer vos ennemis, — de leur faire voir l'intérêt qu'ils auraient à vous pardonner, à vous traiter en frères.

Ici je fus interrompu par Philippe, l'*habile faussaire*, surnommé *Plume-d'Or*, — homme de cinquante-huit ans, et des plus intelligents de la bande.

— Enfant, tu t'abuses! le mouton et le loup ne peuvent habiter la même tanière; — d'autres avant toi ont été animés de semblables sentiments, mais leurs efforts ont été vains;— les riches, les puissants nous tondent chaque jour, de manière à nous laisser juste le poil ras, se font de belles fourrures, de beaux tapis

de pieds, avec les dépouilles du pauvre prolétaire; et nous qui sommes ici, ils nous traitent comme d'infames scélérats! — Enfant, les riches, les puissants sont l'*esprit du mal incarné sur la terre*; — et tu ne persuaderas pas à Satan de soumettre son front impur aux eaux du baptême;—ton refus nous afflige, car il y a longtemps que notre troupe attend *un chef,* et un moment nous l'avons espéré en toi; — n'importe, puisque tu crois mieux faire, élance-toi de nouveau dans la grande fournaise, et lutte corps à corps avec tous les démons qui se jetteront sur toi pour t'arracher le cœur, te sucer le sang et brûler ton ame; — va, enfant, va, use ainsi ta belle imagination, ton amour du bien et ta bonne foi; — après tu reviendras à nous, mais il sera trop tard.— Comme toi j'ai passé ma jeunesse à servir dans l'autre camp, — et quand, las de lutter contre les roueries du diable, j'ai voulu passer dans celui-ci, — on m'a dit : — Tu es trop vieux, tu n'as plus de cœur, plus d'énergie, plus d'amour, la société t'a avili; fais-toi soldat, mais n'aspire pas à être *chef*.

En achevant ces mots, Philippe adressa à sa bande quelques mots en *argot ;* — tous me saluèrent et me dirent : — John, tu nous regretteras.....

V.

Le lendemain, une ordonnance de non-lieu fut rendue sur mon affaire, et je retournai chez moi.

Je trouvai ma mère malade; depuis deux mois, elle était alitée; — ma sœur me l'avait caché, ainsi que leur profonde misère; — elle fut alors forcée de m'avouer qu'elle avait été réduite à mettre mes hardes en gage pour acheter du pain. — La nourriture qu'on distribuait aux prisonniers ne me suffisait pas, et, pendant mes trois mois de détention à la con-

ciergerie, ma pauvre sœur m'avait apporté, tous les deux jours, du pain, de la soupe et tout ce qu'elle pouvait y ajouter, afin que je ne souffrisse pas de la faim.

Jugez, Maréquita, de l'excès de ma douleur, lorsque, de retour dans la mansarde que nous occupions, je vis mère, nièce et sœur en proie à la maladie, succombant de misère, et moi-même hors d'état de pouvoir les secourir! — Ah! c'est alors que je sentis tout ce que la pauvreté a de plus cruel! — c'est alors que se déroula devant mes yeux le vaste horizon des malheurs auxquels le prolétaire est exposé dans notre Europe moderne! — J'étais plein de forces, d'intelligence et de talents réels, et faute d'un *habit* à revêtir, ou d'une personne pour me recommander à un négociant, à un restaurateur de tableaux, ou dans un pensionnat, je me voyais, à la lettre, menacé de *mourir de faim*.

Malgré les inquiétudes que me donnaient ma position et celle des trois êtres dont j'étais l'unique ressource, — les idées d'améliorations sociales que mon séjour à la conciergerie

m'avait fait naître me poursuivaient incessamment.

Je fis plusieurs articles et les envoyai aux journaux; mais ceux-ci redoutèrent l'énergie de mon langage; les vérités que je divulguais leur parurent insurrectionnelles, et soit que leurs objections fussent sérieuses, soit que la hardiesse de mon style eût par trop fait ressortir le vulgarisme du leur, soit enfin que mon point de vue trop élevé pour l'habituelle médiocrité de leurs feuilles les effrayât, ils me refusèrent positivement une place dans leurs colonnes. Il m'arriva comme dans la précédente tentative que j'avais faite auprès d'eux; ils s'emparèrent de mes idées, de mes aperçus, les réduisirent à leur taille, et pendant plusieurs mois en alimentèrent leurs rédactions. — Je réclamai longtemps mes manuscrits; ils s'étaient égarés dans les bureaux de ces messieurs, et se retrouvèrent seulement lorsqu'ils ne contenaient plus rien de neuf.

Je ne sortais plus que le matin de très bonne heure ou le soir; mes vêtements tombaient en lambeaux, et, je vous l'avoue, mon

amour-propre eût été cruellement blessé, si, dans ce pitoyable état, j'eusse rencontré un ancien camarade de l'atelier de Girodet.

Il ne nous restait plus rien à vendre ou à mettre en gage; — c'était à grand'peine que j'avais décidé un marchand de vieux tableaux à prendre mon *évêque* pour 40 francs. — Il m'avait offert 60 francs de *ma femme guide de l'humanité*, à condition que j'en ferais une *sainte Vierge*.

Ah! dis-je à ma sœur, plutôt nous asphyxier tous quatre!!!

Enfin arriva un jour où il n'y eut qu'un pain de deux sous pour déjeûner, — et point de dîner!!!

Oh! ce jour fut infernal! — Ma mère faisait semblant de dormir, — ma pauvre sœur n'avait pas la force de coudre la chemise pour laquelle on ne lui payait qu'un franc; — la petite Marie pleurait, et répétait : — « J'ai faim... »

Le soir, je sortis; — ma sœur courut après moi :

— Mon frère, me dit-elle, n'oubliez pas

qu'il vaut mieux *mourir* que de commettre une bassesse....

Mourir! Oh! oui, il m'eût été, certes, bien permis de me jeter dans la Seine; mon lot d'infortune avait déjà surpassé celui de bien d'autres; je pouvais quitter le champ de bataille sur lequel jusqu'alors je n'avais cessé de combattre, mes forces étaient épuisées! — mais abandonner le combat lorsque je laissais exposées à ses plus funestes chances trois créatures faibles, — qui peut-être n'auraient pas assez de détermination pour se débarrasser comme moi de l'existence, les abandonner eût été une lâcheté indigne! — Cette pensée me rendit du calme, et toute ma fermeté.

Cependant, que pouvais-je faire?—Je comprenais alors toute la vanité de l'éducation qu'on m'avait donnée. Ces brillantes études, loin d'alléger les maux attachés à la condition du prolétaire, les avaient décuplés en me faisant jouir de plaisirs intellectuels hors de ma portée. Si j'étais resté matelot, j'aurais vécu avec mon état comme mes frères le font; à quoi me servait ce que j'avais appris, puisque

sans fortune je ne pouvais me mettre en position d'en tirer aucun avantage. — Maréquita, la seule instruction qu'il faut donner au peuple, la seule dont il peut faire usage, c'est l'apprentissage des métiers! Voilà pour lui le plus utile de tous les enseignements.

A la fin je songeais que, si la société refusait de se servir de mes connaissances intellectuelles, elle ne saurait repousser de même mes forces musculaires, et que je pourrais facilement gagner 3 à 4 francs par jour, soit comme commissionnaire, homme de peine ou avec toute autre occupation de ce genre. — Les beaux habits n'étaient pas nécessaires pour arriver à ces emplois, et mes larges épaules m'y recommandaient plus efficacement que toutes les protections du monde.

J'allais me promener le long des quais, j'examinais la physionomie de tous les hommes du port, occupés à débarquer le charbon et le sel. — Je vis sur leur figures un air d'indifférence et de gaîté, que jusque-là je n'avais point remarqué. — C'est moins la fatigue que l'espèce de *déshonneur* attaché à tout travail

manuel que nous redoutons. — Si les diverses professions de la société étaient hiérarchisées d'après le degré d'intelligence et de talent qu'elles exigent, la considération publique se réglerait sur cette échelle, car la race moutonnière ne résiste pas, à cet égard, à l'impulsion qu'on lui donne : — si donc, dans l'opinion, le travail manuel est encore dégradant, c'est qu'il n'a été rien fait pour triompher de ce déplorable préjugé ; il a survécu à la féodalité.

Le travail a été si longtemps le partage de l'esclave, du serf, de l'affranchi, que l'oisiveté en a conservé un orgueil nobiliaire, et elle reçoit toujours les égards de la foule imbécille. — Ensuite, comme l'argent a remplacé les puissances féodale, sacerdotale et populaire, il est devenu depuis lors la mesure de tout mérite, la source de toute distinction ; — n'importe la manière dont vous l'avez acquis, c'est sur la quantité que vous en possédez que se détermine la considération qu'on vous accorde.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, deux hommes passèrent devant moi ; ils por-

taient sur le dos un sac de sel qu'ils allèrent déposer au pied du parapet, — puis retournèrent au bateau. Je les vis faire ainsi plusieurs voyages; — il me vint à l'idée de leur demander si je ne pourrais pas aussi débarquer du sel.

En général, les gens du peuple aiment à rendre service. — Celui auquel je m'adressai était un homme de quarante ans, vigoureux, et à la mine franche et joviale.

— Ah! jeune homme, le métier est un peu dur pour vos blanches mains..., ces sacs pèsent cent vingt-cinq livres; il faut les prendre dans le bateau, les monter jusqu'ici, et pour cela vous recevrez quatre sous par sac.

— A la vérité, c'est bien peu payé; cependant vous me rendriez un grand service si vous pouviez me procurer de ce travail.

—Eh bien! puisque vous avez besoin de travailler, très volontiers — Je suis le chef [1] de notre compagnie, et si je vous présente, les autres ne diront rien. — Descendez avec moi,

[1] A Paris, les ouvriers des ports sont organisés en compagnies ayant chacune leur chef.

je vais en parler au maître du bateau : je ne doute pas qu'il ne vous accepte.

En effet, on m'agréa; il était déjà tard, et je fis trois voyages de suite avec une promptitude qui étonna les plus robustes : — le patron me donna douze sous.

Je ne fis qu'un saut du port à la maison, j'entrai dans notre mansarde avec un *pain!* —Ah! tranquillisez-vous, dis-je à ma mère,— j'ai trouvé le moyen de gagner tous les jours de quoi pourvoir à nos besoins : — et je leur racontai le parti que j'avais pris.

Je restai cinq mois à travailler avec les ouvriers des ports. — Je gagnais facilement quatre et cinq francs par jour; — le soir, je me reposais en me livrant à des travaux intellectuels. — Le même esprit d'observation, qui m'avait porté à étudier mes compagnons de la conciergerie, dirigea mon attention sur les hommes avec lesquels je me trouvais en contact.—Le soir, j'écrivais mes remarques de la journée.

A cette époque, je conçus l'idée de recueillir des notes, pour esquisser un jour le tableau

de la situation morale et physique du peuple en France, et spécialement à Paris.

Ayant cet objet en vue, je me liais avec plusieurs de mes compagnons de peine, fréquentais leur maison, causais avec la femme, jouais avec les enfants, et mangeais souvent chez eux en payant ma quote-part.

Chère Maréquita, vous ne sauriez vous représenter la misère hideuse du peuple de cette immense et opulente cité; les malheurs qu'il éprouve, et l'ignorance dans laquelle il vit. — Ce ne sont pas tous les ouvriers de Paris, qui gagnent 4 francs par jour, il s'en faut de beaucoup, et cependant, si l'on considère que sur ce salaire l'ouvrier doit non seulement se nourrir, se vêtir, se loger, mais encore pourvoir à l'entretien de sa famille, et que sa femme, occupée des soins du ménage, peut rarement l'aider par son travail, il sera facile de se convaincre que, loin de pouvoir amasser pour ses vieux jours, l'ouvrier qui reçoit 4 francs par journée de travail est dans l'impossibilité de joindre les deux bouts. — Les fatigues qu'il endure, la misère à laquelle il est en proie,

l'exposent, lui et sa famille, à de fréquentes maladies; les dimanches, les fêtes, l'ouvrage lui manque, et dans l'hiver il est des semaines, des mois entiers sans en avoir; — son sort est si misérable, sa vie tellement précaire, que nous ne devons pas nous étonner de le voir se laisser aller aux déréglements, exposer ses enfants et mourir à l'hôpital. — Le tiers des décès a lieu dans les hôpitaux, et les hospices élèvent le tiers des enfants qui naissent.

Ces faits parlent plus haut que tout ce que je pourrais vous dire, et je me suis souvent demandé ce que le peuple a gagné à son affranchissement. Il est vrai qu'il n'a plus de maître ou seigneur qui lui fasse à discrétion donner la bastonnade, mais en revanche on le taxe sans ménagement; il ne boit pas une bouteille de vin, ne brûle pas un cotret sans acquitter des droits énormes. Si les corvées sont abolies, ce n'est pas moins lui qui pourvoit aux pavage et éclairage des rues, et s'il n'a plus de maître qui le batte, il manque souvent d'un maître qui lui donne du pain.

L'ouvrier de Paris a des jours de débauche,

mais la vie pour lui est sans joie ; — s'il lui naît un enfant, il songe avec effroi à la charge additionnelle que lui impose cette augmentation de famille, et souvent, dans son désespoir, le porte à l'hospice ; — s'il se sent mal à la tête, il tourne ses yeux pleins de tristesse et de résignation vers l'Hôtel-Dieu, où, si son mal empire, il ira expirer. — Si la belle saison lui offre des travaux assez constants, elle n'a ni fleurs, ni récolte pour lui, et l'hiver arrive sans que l'infortuné ait pu se procurer des vêtements chauds et du bois pour échauffer son grenier ; — toujours préoccupé par une sourde inquiétude, il n'est gai que lorsqu'il travaille.

En visitant ces intérieurs de prolétaires, j'eus de fréquentes occasions de reconnaître la supériorité de la femme. Elle a, en général, plus d'empire sur elle-même, aussi est-elle presque toujours la caissière du ménage, et quoique la plus grande part des souffrances lui échoit, on rencontre chez elle une douceur, une urbanité, une résignation qui ont toujours excité mon étonnement et mon admiration.

Le malheur de la classe pauvre provient, en première ligne, de son manque d'instruction morale et souvent professionnelle, mais surtout de la facilité laissée aux maîtres de fixer les prix du travail, et de la difficulté qu'éprouvent les ouvriers à les leur faire augmenter. — Cependant l'insuffisance du taux moyen de ces salaires, pour que les hommes puissent soutenir leurs familles, est une chose démontrée.

Quoique d'une santé robuste, depuis trois mois je souffrais beaucoup de la poitrine, et mon dos commençait à se voûter; je n'osais en parler à ma mère et à ma sœur, espérant toujours, comme me le disait mon ami Jacques, que je finirais par m'y habituer. — Ces maudits sacs de sel avaient un grand inconvénient, étant toujours humides, l'eau âcre qui en découlait pénétrait mes habits; elle eut sur ma peau une action si forte, que tout mon dos s'écorcha, et ne fut plus qu'une plaie; — la souffrance que j'en éprouvais devint tellement vive qu'il me fut impossible de continuer.

J'appréhendai de faire une longue maladie,

et ne voulant pas de nouveau mettre ma famille sans pain, je pris bravement mon parti et me rendis à l'Hôtel-Dieu. — Je fus gravement malade, et restai à l'hôpital près de trois mois; — les médecins me dirent de ne porter aucun fardeau, avant un an, si je ne voulais m'exposer à mourir d'une affection de poitrine. — Cet arrêt mit mon esprit à la torture; — que faire? après y avoir bien rêvé, je m'en remis à mon étoile.

Indépendamment de l'ordonnance des médecins, j'avais entre autres motifs, pour quitter le métier de porter des fardeaux, le désir de connaître intimement les diverses classes dont la société se compose, afin de pouvoir exécuter l'ouvrage auquel je travaillais avec ardeur. — Dans ce but, je pris la résolution d'embrasser successivement autant de professions que me le permettraient mes capacités et les circonstances.

Je fis agréer mes services à un maquignon fort à la mode; mon occupation chez lui était de dompter de jeunes chevaux, déjà à moitié dressés, ou qui sortaient des haras; de les

faire caracoler devant les fashionables auxquels on espérait les vendre.

De ce premier patron, j'appris combien il était facile de s'approprier impunément l'argent d'autrui, en ne donnant qu'une très faible valeur en échange ; il fallait seulement y procéder avec adresse, et la chose était irréprehensible, du moment qu'on payait patente pour cela. Quand je sus comment on s'y prend pour dissimuler les vices d'un cheval, pour le faire galoper boiteux et persuader aux *dandys amateurs* qu'il a *quatre bonnes jambes* ; quand, dis-je, je fus expert dans cette profession, je quittai le manége de l'habile maquignon et entrai chez un maître d'armes.

Ce second patron ne le cédait en rien au premier dans l'art d'exploiter les jeunes gens de famille. — Sous les apparences franches et brusques d'un vieux militaire, le rusé coquin appréciait au premier coup d'œil tous les avantages qu'il pouvait obtenir sur tel ou tel individu par la flatterie, et l'employait avec une adresse admirable! — Sa femme, ancienne célébrité, avait élevé ses deux filles dans toutes les

finesses du grand art de séduire; l'une et l'autre y étaient également expertes, et aidaient la mère merveilleusement.

M. Jérôme était renommé dans l'escrime; les jeunes gens à la mode affluaient chez lui, et pour accroître sa vogue il usait de toutes les ressources d'un charlatanisme raffiné : assauts d'armes, prôneurs, comptes rendus dans les journaux, rien n'était omis. Le vieux renard avait le secret de capter ses élèves, s'en faisait prêter de l'argent ou souscrire des billets, leur suscitait des querelles, et les attirait sous mille prétextes dans la société de ses filles, dont il trouvait toujours l'occasion de vanter la beauté et l'esprit.

On jouait souvent l'écarté et la bouillotte dans le salon de ces dames, et il y avait souvent des bals et de la musique; les élèves de Comus étaient intimes dans la maison. — Malheur au jeune homme riche qui se laissait entraîner dans cette société!—Pour fasciner le nouveau-venu, toute la puissance des regards, tous les manéges de la coquetterie étaient mis en usage par ces demoiselles, et il pouvait dif-

ficilement leur refuser d'être de moitié dans une cave de bouillotte ou dans une partie d'écarté.

Je donnais en ville, dans les pensions, des leçons d'escrime pour le compte de M. Jérôme, et le secondais dans sa salle d'armes.

Cependant l'atmosphère au milieu de laquelle je vivais était antipathique à ma nature; je ne tardai pas à éprouver un dégoût insupportable pour les scènes d'intrigues de tout genre que m'offrait cette maison; — j'étais las de rester spectateur muet des piéges tendus à l'inexpérience, des fourberies et des fraudes de mon patron, des artifices dont sa femme enlaçait les dupes, et des *semblants* d'une véritable affection que leur prodiguaient ses filles; — je quittai ce repaire.

Les deux beautés me faisaient l'effet des reptiles qui charment les animaux dont ils font leur *proie;* et je jugeai le père et la mère les deux êtres les plus atrocement dépravés qu'ait jamais produits notre belle civilisation.

Il me semblait participer à toutes ces hor-

reurs en restant dans cette maison ; — je me mis en quête pour en trouver une autre.

Le duc D'...., ancien courtisan, compagnon du prince pendant l'exil, rentré avec lui en 1814, avait recouvré plus de fortune qu'il n'en possédait au moment de son émigration : en quittant la France en 92, il devait au delà de ce qu'il possédait, et, à sa rentrée, plusieurs de ses créanciers n'existaient plus, et les titres de beaucoup d'autres étaient prescrits. — Le duc, en homme habile, fit composer le petit nombre de ses créanciers qui se trouvaient en règle, et acheta sous main leurs créances à vil prix. — Des forêts immenses lui furent rendues, et il prit une des plus fortes parts au splendide banquet de l'indemnité, offert par Louis XVIII à l'émigration. — Le duc D'..... jouissait de plus d'une superbe sinécure à la cour, en sorte qu'il disposait de 300,000 francs de rente.

Essentiellement dévoué, non aux ministres, mais aux ministères, il devait, par sa position de haut salarié de la couronne, appuyer dans la chambre des pairs, dont il était membre,

toutes les mesures que les ministres en fonctions proposaient.

Le duc avait en société un langage et un ton superbes, qui pouvaient faire croire à sa supériorité.... Toutefois il était plus consommé dans l'art de plaire au maître ou d'imposer au vulgaire que dans celui d'écrire ou de penser. — Il lui fallait un secrétaire pour ajouter ou retrancher à son éloquence...., revoir et corriger avec soin les discours qu'il essayait de faire sur le sujet donné, et même au besoin pour traiter en entier le thème ministériel. Mais, s'il était nécessaire que son secrétaire eût de la pensée et du style, l'amour-propre du duc était intéressé à ce que le mérite de son homme fût inconnu, afin qu'on ne soupçonnât pas le secours qu'il en recevait.— J'étais, sous ces deux rapports, la personne qui lui convenait le mieux. — Il me donna de très forts appointements, et consentit à me laisser cinq heures de mon temps.

VI.

Je voulus apprendre la médecine, sachant que dans l'exercice de cette profession j'aurais de fréquentes occasions d'étudier le cœur humain. — Je pris donc une chambre dans le quartier Latin, afin d'être entièrement libre et de pouvoir indistinctement recevoir toutes mes connaissances, ce que je n'aurais pu faire chez le duc.

Pendant les trois années que je suivis les cours de médecine, à l'École et aux diverses cliniques, je mis la plus grande attention à me faire bien venir des étudiants; je m'étais fait

parmi eux la réputation d'un homme de *bons conseils*, qui accueillait tout le monde avec affabilité : — aussi tous me consultaient-ils lorsqu'ils se trouvaient dans quelque affaire embarrassante. — Les nouveaux débarqués éveillaient surtout toute ma sollicitude.

Durant cette période, je vis arriver de nos provinces des centaines de jeunes gens de la plus forte constitution, et qui offraient les plus belles espérances, tant par leurs facultés intellectuelles, les connaissances qu'ils avaient déjà acquises, que par la facilité avec laquelle ils comprenaient les sciences. — Que de franchise, de bonté, de grandeur d'ame! Comme ils croyaient à la loyauté, à la vertu, et repoussaient avec horreur le mensonge et la fourberie! — Que de désintéressement, de dévouement et d'affection dans leur cœur! Oh! qu'elles étaient belles ces jeunes ames! et qu'il y avait en elles de quoi faire des hommes utiles à l'humanité!!! — Eh bien! chère Maréquita, lorsque, trois mois après, je rencontrais ces memes jeunes gens, à peine si je pouvais les reconnaître!... — pâles, amaigris, les yeux

ternes et rentrés, les membres affaissés, tout en eux trahissait la souffrance physique, le malaise porté à son comble. — Ils affectaient une tenue indécente, et leurs vêtements en désordre, leurs regards lubriques indiquaient assez le genre de vie qu'ils menaient. — En les abordant, je cherchais en vain ces jeunes hommes aux manières simples et distinguées, aux regards candides et caressants, à la tenue décente, à la toilette élégante et de bon goût, au langage modeste, tels que ma mémoire me les retraçait, au moment de leur arrivée, lorsqu'ils étaient venus me rendre visite. — Si je demandais à l'un d'eux pourquoi il m'avait privé du plaisir de le revoir, il balbutiait :

— Oh ! dame !... — vous devez comprendre, M. Lysberry, qu'il m'a fallu payer ma bienvenue à Paris. — Je n'ai pas été heureux, mais tous me disent qu'il en est arrivé autant aux autres, — et dans cet état je n'ai pas osé retourner chez vous : — j'avais peur que vous ne me grondassiez... — Se trouvait-il avec des étudiants qui avaient quatre ou cinq ans de séjour à Paris, ceux-ci reprenaient :

— D'ailleurs, M. Lysberry, c'est nous qui l'en avons empêché. — Vous avez la *manie* de nous faire des discours, comme un prêtre protestant; croyez-vous, par hasard, que cela soit bien amusant à entendre? — Nous ne nions pas l'excellence de vos idées et de vos principes, mais tout cela est *impraticable*. — Venez nous voir quelquefois le dimanche, à la Chaumière ou chez Musard, et vous verrez si, avec nos dames, la vertu peut être à l'ordre du jour...

Et les quatre ou cinq fous entraînaient leur victime qui, faible comme le roseau à la surface de l'eau, se laissait comme lui diriger par le courant.

Hélas! ceux qui l'entraînaient avaient eux-mêmes été victimes, et subi l'initiation du vice avant d'en être les propagateurs.

A Paris, la population des étudiants est considérable : près de trois mille nouveaux jeunes gens y viennent annuellement alimenter les écoles.

Pauvres mères qui habitez nos provinces, oh! pleurez, pleurez des larmes de sang,

lorsque vous vous séparez de vos fils pour les envoyer dans ce gouffre, dont l'atmosphère impure aura bientôt terni leurs joues fraîches et roses, leurs cœurs tendres et candides, leurs ames virginales! — parents qui vivez au fond d'une campagne et ne reculez devant aucune privation pour élever vos fils, vous qui les préservez avec tant de soin et d'amitié de tout contact avec le vice et la dépravation ; quelle sera, dites-moi, l'utilité de vos peines, soins et sacrifices, lorsque pour apprendre les lois, ou l'art de guérir, vous les enverrez à Paris, au milieu des débauches d'un monde corrompu ? — Ils pervertiront leur cœur et détruiront leur santé !

Oh ! la vie des étudiants à Paris est réellement ce qu'il y a de plus misérable!!!

Terme moyen, les étudiants reçoivent de leur famille 150 francs par mois pour leurs dépenses ; cette somme sagement répartie, ils pourraient sans doute vivre convenablement. — Mais figurez-vous, chère Maréquita, que leur mois est mangé, souvent avant la fin de la première semaine. — Pendant le reste du

temps, ils se nourrissent comme ils peuvent, fréquemment ils font pâtir leur estomac, — déjeûnent avec une flûte de deux sous, vont dîner à *trois sous le plat!* — Après un mince repas, ceux qui sont en fonds paient du café et des liqueurs. Ce système diététique est des plus pernicieux à leur santé, — il empêche leur croissance d'atteindre son entier développement; les voies digestives ne tardent pas à s'enflammer, par suite du manque d'aliments, ou de leur mauvaise qualité.—L'inflammation devient bientôt à l'état chronique, les membranes du cerveau sont atteintes, l'intelligence est inerte, plus d'idées nettes, plus de facultés, plus de travail qui demande une attention soutenue. — Un malaise général, un affaiblissement extrême font de l'homme né fort et énergique un être également privé de forces physiques et morales; — les excès, les orgies, les dégoûtantes débauches viennent joindre leurs funestes conséquences à la déplorable manière dont ces pauvres jeunes gens se nourrissent, et elles achèvent de les énerver totalement, arrêtent leurs progrès intellec-

tuels, et les prédisposent à de précoces infirmités.

Les femmes que fréquentent ces étudiants sont très corrompues; les *grisettes*, ces pauvres ouvrières, sans famille pour les protéger, sans amis pour les soutenir et les encourager au bien, abandonnées à elles-mêmes, ont commencé par être *trompées* et perverties par les étudiants les plus rusés! elles usent à leur tour de représailles, et *trompent* et pervertissent les novices arrivant à Paris.

C'est ainsi que, conséquences rigoureuses de l'organisation sociale, le vice et le malheur forment une chaîne non interrompue.

L'étudiant a *fini ses études*, — c'est à dire, les quatre, cinq ou six années qu'il devait passer à Paris *pour étudier*; — il retourne dans sa province. — Sa mère, sa sœur, joyeuses et fières, viennent au devant de lui, — le serrent dans leurs bras. — Ah! comme elles sont douloureusement étonnées de ne rencontrer que froideur et indifférence dans ces embrassements!

C'est un homme de vingt-huit ans, mais à

son teint plombé, à ses yeux ternes, à tout l'ensemble de sa figure, on lui en donnerait trente-cinq; à son imperturbable impassibilité, cinquante au moins; — sa santé est débile, son âme inaccessible à l'enthousiasme, son esprit sans portée.

Il rapporte *tous les diplômes de l'école*, et l'influence de la famille est mise en jeu pour lui faire obtenir une place dans la magistrature, ou dans un hôpital. — Il se marie, non pas à une femme aimée, mais à une riche dot; car il faut, avant tout, parvenir aux élections, puis à la Chambre!

Qu'on n'attende pas d'un tel homme du dévouement à la patrie, à l'humanité. — Non, le nouveau député se contente de solliciter pour la majorité qui l'a élu et dont il devient l'agent d'affaires. Dans les bureaux seulement, il couvre son profond égoïsme par quelques lieux communs de patriotisme qu'il débite à tout bout de champ, et se dirige en silence vers le but personnel que son ambition a rêvé. — Il y arrive, — et supplée, aux yeux des ministres, par ses bassesses et sa servilité, à son

manque de talent, pour remplir les fonctions dont ils l'ont investi.

Cependant cet homme est au pouvoir, — il dispose de la presse, pérore en chaire, écrit, dans les journaux, des absurdités il est vrai, mais des absurdités que ne peuvent réfuter les êtres de cœur et de science, parce que ceux-là n'ont pas d'accès aux journaux, — et dès lors les paroles de mensonge du mercenaire vont, sans obstacle, conduire le peuple d'erreur en erreur et le trompent toujours sur la cause de ses souffrances. — Cet être type déclame contre le progrès, renie Dieu par ses actes, méprise l'humanité qu'il juge d'après lui, et se vautre dans un sensualisme dégoûtant, masqué par des dehors hypocrites et par un semblant de patriotisme!

Dans les emplois publics, l'existence d'un tel personnage est réellement une calamité: loin de songer aux intérêts de la société, dont il est le mandataire, toutes ses facultés, tout le pouvoir dont il dispose, sont soigneusement dirigés vers son avantage personnel. — Cette corruption alarmante pour notre avenir so-

cial envahit tout, détruit tout; l'amour vrai de la patrie, le désintéressement ne se rencontreront bientôt plus nulle part, et le peuple, las enfin d'être toujours dupe de ses mandataires, se rejettera dans les bras du despotisme; peut-être alors reconnaîtra-t-on que le pouvoir ainsi que la liberté n'ont d'autre fondement que l'éducation publique, et d'autres soutiens que les êtres d'élite que révèle cette éducation.

Heureusement, Maréquita, il se rencontre parmi les étudiants de nombreuses exceptions; la conduite de tous ne ressemble pas à l'esquisse que je viens de tracer. J'en ai connu de nobles, de sages et studieux; je les ai vus travaillant sans relâche, avec ardeur et persévérance!—mais les efforts de la plupart de ceux-ci étaient presque toujours impuissants, le défaut de fortune opposait à leurs succès des obstacles insurmontables!!!

Sous la restauration on a souvent examiné s'il n'y aurait pas convenance à transférer le siége de l'université dans une ville de province. L'enthousiasme de la jeunesse effrayait le gou-

vernement; il eût désiré l'éloigner du centre de ses opérations politiques. — Il était dangereux, disait-on, de voir ces jeunes gens s'intéresser à la marche sociale, prendre parti pour telle ou telle opinion, et s'exercer à vingt ans au rôle qu'ils sont appelés à remplir à trente. On craignait aussi que la charte ne s'incorporât à la nation; que la nouvelle génération ne la prît au sérieux. D'ailleurs, il convenait d'isoler les professeurs de la politique, la contagion de la liberté était à craindre pour eux comme pour les étudiants; il ne fallait pas non plus que la haute éducation fût à la portée de la bourgeoisie parisienne, essentiellement révolutionnaire; tels étaient les raisonnements des abbés de Latil, Tharin, Fraissynous et d'autres prélats qui approchaient le trône. — Les courtisans du pouvoir applaudissaient selon l'usage! — Qui donc empêcha alors la funeste translation, conserva à la ville de la civilisation le professorat des premières intelligences, et aux premières intelligences l'impulsion de la marche sociale? — Dieu! qui

inspira Julien, Charlemagne, le grand Henri et Napoléon.

On redouta le mécontentement des intérêts froissés; le cœur manqua pour tenter l'exécution de la mesure; — la malveillance pour les études parisiennes s'exerça par le surenchérissement factice des objets nécessaires à l'existence, surenchérissement effectué par le maintien de droits exorbitants sur les objets de première nécessité.

Il est bien évident, d'après les plus vulgaires notions de justice, que les hôpitaux seuls, étant nécessaires à tous, doivent seuls être à la charge de tous et leurs frais couverts par des impôts sur les consommations; mais il est odieux de faire supporter par les octrois, l'éclairage, le pavé, les égouts et trottoirs des rues; si on cessait d'éclairer et de paver le plus beau quartier de Paris, il deviendrait bientôt désert, et les propriétaires, au lieu de louer leurs appartements à des prix exorbitants, ne trouveraient plus de locataires qui voulussent habiter leurs maisons.

Le prolétaire est-il donc toujours l'esclave de la propriété, pour en acquitter les taxes comme au temps des corvées? Est-ce sur le prix de la viande qu'il mange, du vin qu'il boit, des combustibles dont il use pour réchauffer ses membres engourdis, que doivent être payés et les travaux d'entretien des rues et les embellissements de la ville? Si l'octroi était réduit à la dépense des hôpitaux, 25 ou 30 millions arrachés aux sueurs et aux privations du peuple seraient imposés sur les maisons, et les subsistances diminueraient de près d'un quart.

Le morcellement des fortunes, la cherté de la vie de Paris font que seulement un très petit nombre de familles en France peuvent profiter de l'enseignement parisien, enseignement néanmoins payé par toute la France, et dont si peu de Français jouissent. — Si l'on se reporte au moyen-âge, on y verra les études universitaires plus encouragées que sous l'empire de la *charte-vérité*. Ah! combien ne serait-il pas désirable, chère Maréquita, dans l'intérêt de la jeunesse, de voir

des espèces de petits *phalanstères* [1] s'organiser à Paris; les résultats de l'association, amenant la suppression de cette foule d'intermédiaires existant entre le consommateur et le producteur, procureraient aux étudiants, pour un prix minime, une nourriture saine et abondante. — Ils trouveraient bibliothèques, cabinets de physique, de chimie et toutes les collections nécessaires à l'enseignement, à leur développement moral; ils jouiraient des immenses avantages qu'offre l'instruction mutuelle, apprenant successivement, et par les leçons reçues et celles qu'ils donneraient. Enfin, pour s'exercer à la parole, talent indispensable pour tous, dans les pays qui aspirent à la liberté, on établirait une tribune où ils traiteraient les hautes questions de l'ordre social, et un théâtre sur lequel ils joueraient nos meilleures pièces dramatiques.

Le petit *phalanstère* réunirait tout ce qui

[1] Je ne prétends pas dire ici qu'on y pourrait réaliser le système de Fourrier, je veux seulement parler des avantages que les étudiants trouveraient à se réunir en phalange.

est nécessaire aux exercices gymnastiques; manége, salles de danse et d'escrime. Les étudiants effectueraient les applications diverses de la science; ils apprendraient à connaître les machines et à s'en servir; les analyses chimiques et les ressources qu'elles offrent aux arts; la musique, le dessin, la gravure, la statuaire, la peinture, la littérature concourraient à poétiser leur existence : — oh! alors leur vie serait pleine, ils fréquenteraient moins les cafés, les billards, les sentines de vices; — si tant est qu'ils y allassent jamais. Ils trouveraient, sans sortir de leur palais, des réunions attrayantes; les femmes pourraient en faire partie; cinq ou six mille étudiants résidant à Paris ne sont pas sans avoir des mères, des sœurs, des parentes qui se feraient un véritable plaisir d'aller embellir les fêtes de ces jeunes gens.

L'instruction ne serait pas restreinte à celle du *phalanstère;* ses habitants suivraient, selon leur aptitude, les cours de la Sorbonne, de l'École de Médecine, de Droit, du Jardin

des Plantes, des antiquités, de langues orientales, et les musées.

La dépense de chaque étudiant serait au dessous de ce qu'elle est dans les plus humbles ménages.

— Tout cela est superbe, me disait un de mes amis à qui je communiquais mes plans; mais, pour la réalisation d'un établissement de ce genre, il faudrait une somme assez forte, — et certes les fonds dont la loi n'a pas déterminé l'application ont un bien meilleur emploi.

— Lequel?

— Ne songez-vous donc pas à ce que coûtent les mensonges de la presse? ne faut-il pas l'empêcher de révéler le mal, et de prêcher le progrès, afin que le champ soit de nouveau libre à l'envahissement sacerdotal? D'ailleurs, des établissements tels que les phalanstères dont vous me parlez feraient indubitablement tomber les nombreuses écoles jésuitiques, les petits séminaires et les pères de la foi; les bons pères, soyez-en sûr, s'opposeraient à leur formation.

—Puis le pouvoir s'en effaroucherait : deux ou trois mille étudiants réunis dans un vaste palais! Oh! mon cher, si le roi-citoyen y consentait, je puis garantir que le czar s'y opposerait.

Je faisais deux portions de mon temps : — le matin, je suivais mes cours dans les différents hôpitaux, visitais de pauvres familles de prolétaires, causais, fumais avec les étudiants; et le soir, je voyais la plus haute société de Paris.

Le duc D'..... me fit entendre, avec la finesse de tact, l'exquise politesse, et l'amabilité charmante dont les grands seigneurs d'autrefois ont seuls le secret, qu'il serait convenable que, dans son salon, où il avait désiré que je me présentasse, je me tinsse au courant de tout, en évitant soigneusement de causer moi-même sur la politique; mais, ajouta-t-il, dissertez arts, littérature, ou choses légères, afin de ne pas devenir suspect.

J'*écoutais* donc les autres, faisais mon profit de leurs paroles, paraissais ignorer les affaires gouvernementales et n'y prendre aucun intérêt.

Le duc, d'un caractère hautain, d'une humeur difficile à vivre, me traitait, par exception, avec beaucoup de bonté ; il me prodiguait même des égards : je finis par me persuader que je lui étais infiniment utile. — Agé de cinquante ans, il n'en avait pas moins épousé une personne de vingt-deux ans, riche d'une immense fortune, et portant un des plus beaux noms de notre ancienne noblesse. — Lorsque j'entrai chez lui, il y avait deux ans qu'il était marié. — La sombre monotonie de cet intérieur de ménage attristait : c'était un ennui qu'on ne saurait imaginer. — La jeune femme n'avait pas eu d'enfants : elle était d'une santé languissante et d'une grande dévotion. — Élevée dès son enfance dans toutes les pratiques de la religion, sa vie en était profondément empreinte. — Un de ses oncles était archevêque, — l'autre curé de la paroisse qu'elle habitait, — et ses deux frères étaient aussi dans les ordres.

Plusieurs circonstances se réunirent pour me mettre dans les bonnes graces de la duchesse : elle parlait l'anglais, et se trouva heu-

reuse de rencontrer en moi une personne avec qui elle pût s'exercer dans cette langue; elle peignait, et fut enchantée de pouvoir raisonner peinture avec le secrétaire de son mari. — Sa mélancolie, son air de souffrance, sa profonde tristesse m'inspirèrent le plus tendre intérêt. Je ne tardai pas à obtenir sa confiance; elle me laissa entrevoir toutes ses douleurs, et je compris que la duchesse, couverte de diamants, de velours et de dentelles, pouvait, dans un somptueux palais, passer des jours aussi infortunés que la femme du peuple dans son grenier.

La duchesse n'aimait pas plus son mari que le duc n'aimait sa femme.— Ma femme, me disait souvent le vieux duc, est le modèle de toutes les vertus chrétiennes; toutefois, convenez, M. Lysberry, qu'elle est d'un ennui à faire bâiller un saint ! ses parents, avec leur bigoterie, en ont fait une sotte. — Certes, il est très louable d'entendre la messe tous les jours, mais les choses de ce monde réclament leur tour, et la dévotion ne doit pas aller jusqu'à nous les faire oublier.

De son côté, madame la duchesse me faisait observer, avec l'accent du mépris, que les personnes qui agissent comme M. le duc D'..... déshonorent et avilissent la religion !

— Cet homme va à l'église, disait-elle, comme il irait à l'Opéra; il n'a jamais lu les Évangiles, n'a aucune idée des devoirs sacrés que la parole du Christ impose, n'a de sa vie cherché à comprendre Dieu, l'ame et la charité.

La duchesse était réellement chrétienne; cette femme, qui avait autant de sensibilité dans le cœur que d'élévation dans l'ame, comprenait l'Évangile dans sa plus sublime expression. — L'accomplissement des devoirs prescrits par l'Église était loin de lui suffire, elle aurait voulu pouvoir consacrer tout son revenu à de bonnes œuvres; — elle avait ajouté cent mille francs de rente à la fortune déjà considérable de son mari, et le duc s'emportait, et souvent même lui refusait les cinq cents francs destinés par elle à acheter des layettes, bas de laine, sabots, etc., etc., pour les enfants du pauvre.

Les goûts de débauche du vieux seigneur augmentaient avec l'âge; il devenait, chaque jour, plus avare pour sa femme, dont les vertus provoquaient encore l'aversion de son mari; et il regrettait tout l'argent qui ne servait pas à alimenter ses vices. Il s'était fait le *protecteur* des débutantes de l'Académie royale de musique.— Ce titre de coulisse lui coûtait un peu cher. — Sevré pendant l'émigration de tous ces plaisirs d'éclat, auxquels avaient été habituées ses premières années, il voulait s'en dédommager. — Il menait un train de prince, — petite maison en ville, chasse bien montée, gros jeu; — le duc ne se refusait rien; — ce n'est pas qu'il ne lui arrivât aussi quelquefois de faire des cadeaux aux églises par hypocrisie, pour faire sa cour, lorsqu'il avait une grâce à solliciter; il fallait, dans ces occasions, que son nom fût enregistré dans les colonnes du *Moniteur*, et mentionné dans le prône du curé. — Ces charités menteuses indignaient sa femme contre lui.

Dans les salons du duc affluaient des personnes de toutes les hautes positions sociales,

soit militaires, civiles, ou ecclésiastiques ; des membres des deux chambres, des diplomates, des écrivains et des financiers. Mes fonctions de secrétaire me mettaient à même d'apprendre des particularités qui m'aidaient merveilleusement dans les recherches que je désirais faire.

De loin, les célébrités contemporaines font, aux yeux de la foule, une complète illusion ; — pour peu que ces coryphées s'appliquent à cacher l'intérêt personnel qui les fait agir et l'inconséquence de leur conduite antérieure, ils sont crus sur parole ; leurs partisans les portent aux nues et n'ajoutent foi à l'apostasie que lorsqu'il est impossible de la mettre en doute.

Toute illusion cesse quand on est initié aux intrigues dont les sommités sociales sont agitées ; à l'égoïsme absolu qui règne dans ces hautes régions, on reconnaît bien vite que tous ces gens-là sont dupes eux-mêmes des hommages de la foule ; la pensée motrice part d'ailleurs, elle ne saurait habiter ni le palais somptueux, ni revêtir les riches livrées.

Ces grands personnages et ces journalistes sont tout simplement des marionnettes, des instruments; ils ne soutiennent ni ne brisent le lien d'obéissance qui, du chef, descend dans l'ordre civil et militaire jusqu'aux plus infimes agents. Ce système de subordination, tout puissant qu'il est, s'écroula devant le souffle de Dieu, le 10 août 1792, le 20 mai 1815, le 29 juillet 1830; tandis que la hiérarchie religieuse s'est maintenue, sans interruption, dans un milieu incessamment troublé par les guerres et les révolutions, en Orient depuis Mahomet, en Occident depuis le Christ, et compte dans l'Inde des milliers d'années d'existence.

Ces deux puissances, en Europe, en sont à cette heure aux politesses, aux ménagements et cherchent mutuellement à se surprendre; toutes les deux marchent dans l'ombre vers leur but. L'incarnation de l'une est toujours à Rome; celle de l'autre est actuellement campée au bord de la Newa : — celle-ci a de nombreux agents secrets; ce sont des femmes diplomates et des princesses

tenant salon dans toutes les grandes villes de l'Europe; ce sont des barons fréquentant les lieux où l'élite de la société européenne va prendre les eaux; enfin de grands seigneurs prodiguant à la presse l'or des mines de l'Oural et se faisant les amis des journalistes.

La puissance romaine est plus savamment organisée; elle vise à l'unité religieuse, elle veut établir la suprématie du sacerdoce sur la force matérielle, et non confondre en elle les deux dominations. — Dieu et César, telle est sa devise. — Elle a son organisation patente et ses associations occultes; et, encore aujourd'hui, si l'on a de l'ambition, il n'est point sans importance d'entendre la messe régulièrement ou de n'y point aller. — Jamais je n'aurais pu découvrir cette trame, aussi gigantesque que mystérieuse, sans une circonstance dont j'aurais peut-être dû commencer par vous parler.

Il y avait près de deux ans que je vivais chez M. le duc, étudiant avec la plus scrupuleuse attention tous les personnages qui s'of-

fraient à mon observation, et m'efforçant de reconnaître, dans les faits politiques qui se passaient alors, les motifs de leurs actions et paroles, sans cependant pouvoir jamais y parvenir. Le parti révolutionnaire était devenu puissant par son union avec les bonapartistes, et, à cette époque, il s'agitait violemment, mettant en jeu tous les moyens pour renverser la famille régnante. — Je voyais les hommes d'État, les militaires, les financiers s'en alarmer, et les prêtres seuls ne pas s'en émouvoir. — Il y avait là un mystère que je cherchais vainement à m'expliquer ! Pourquoi tant d'inquiétudes chez ceux-là pour la conservation de la puissance dont ils jouissent, et tant de calme chez ceux qui n'y participent pas; dans ce clergé, qui n'est plus rien en apparence, et contre lequel sont toujours dirigés les sarcasmes et les raisonnements des Voltaire et des Rousseau, qu'on réimprime à profusion, d'où viennent, pensai-je, cette sérénité, cette confiance qui semblent annoncer le triomphe? — Dès ce moment, je résolus de me faire l'ami

des prêtres qui vivaient dans l'intimité de madame la duchesse.

Son oncle faisait le *bon homme;* l'un de ses frères était froid, sec et silencieux; — l'autre, rempli d'éloquence et de verve, se lançait avec chaleur dans les discussions les plus ardues; — il m'attaquait sans cesse comme philosophe; — son érudition réellement prodigieuse, ses connaissances en politique et en toutes choses, en faisaient un homme très remarquable : — son ambition aimait à dominer de toute la hauteur de sa supériorité.

Son frère, non moins instruit, était beaucoup plus despote, plus orgueilleux, et joignait à cela un amour extrême des richesses. — Ces deux jeunes gens, par leur nom, la position de leur famille, leur esprit, les connaissances qu'ils possédaient et les avantages personnels dont ils étaient doués, auraient pu choisir toute autre carrière, avec la certitude d'arriver également aux premiers emplois. — Quel avait été leur but?

Ils avaient tout ce qu'il fallait pour primer dans les corps savants de l'armée, ils fussent

également devenus des diplomates habiles, des hommes d'État distingués, — cependant ils avaient préféré se faire prêtres. — Quel était le motif de leur détermination? — Ah! je n'en doutais plus, il fallait qu'il y eût sous la soutane une puissance occulte, mais réelle, et qu'elle fût un moyen bien attrayant de parvenir, pour avoir séduit ces deux riches seigneurs, jeunes gens d'intelligence, et dont les passions ardentes se montraient si difficiles à contenir.

Le désir de pénétrer un aussi grand secret mettait mon intelligence à la torture. — Je redoublais d'attentions auprès de madame la duchesse et tâchais de la faire parler sur ses frères : la jeune femme, toute de bonne foi, croyait à ce que le prêtre enseigne; — elle s'interdisait l'examen et pratiquait, autant qu'il était en elle, les préceptes de l'Évangile.

Je dînais presque tous les jours avec ses deux frères, ils se nommaient Baptiste et Xavier; — mais j'usai en vain de ma science et des ressorts de ma diplomatie, de toute mon

adresse enfin, je ne pouvais réussir à les pénétrer.

Ces deux hommes, dont l'aîné n'avait pas trente ans, étaient sûrs d'eux, aussi se laissaient-ils aller au charme de la conversation, sans crainte qu'aucune parole, échappée par inadvertance, trahît leur pensée. Xavier aurait parlé devant un auditoire de deux mille personnes avec autant de facilité et d'aplomb qu'il en avait en causant avec moi dans l'atelier de sa sœur.

Sa figure était belle, gracieuse, ses yeux spirituels, son sourire très agréable; jamais on n'apercevait sur ses traits la moindre altération, quoiqu'il y eût de la vivacité, de la passion et même de l'exaltation dans la nature de cet être; mais dressé, dès son enfance, à réprimer toutes ses impressions, il était parvenu à maîtriser les émotions les plus fortes.

Xavier avait eu successivement pour maîtres d'habiles jésuites français, de savants bénédictins espagnols et de rusés cardinaux italiens.—Sa prodigieuse facilité, son intelligence de haute portée l'avaient fait prendre

en grande affection par tous ses instituteurs, il avait été leur enfant gâté, et, par la réputation qu'ils lui firent, le jeune prêtre n'eut pas de peine à jouir, dès ses premiers pas dans les ordres, de la faveur de toutes les supériorités cléricales; il n'abusait pas de son influence, mais il savait en tirer parti dans l'occasion.

J'avais presque entièrement renoncé à pénétrer le secret de la coterie-prêtre, m'étant convaincu que j'avais à faire à plus malin que moi, lorsqu'un jour il me vint à l'idée d'apporter, dans l'atelier de la duchesse, mon tableau de la *Femme guide de l'humanité*. — A cette vue, maître Xavier fronce le sourcil. — J'en fus tout surpris et je redoublai d'attention. — Il l'examina, — puis, après un long silence, je le vis porter sur moi son regard scrutateur :

— M. Lysberry, me demanda-t-il, savez-vous ce que veut dire *Ève* en hébreu ?

—Ah ! M. Xavier est trop instruit dans les *allégories* pour ne pas voir que mon tableau répond à sa question.

Madame la duchesse me demanda quelques explications que je lui donnai dans le plus grand détail, et lui exposai ensuite le sujet de mon autre tableau, *le Passé*, avec accompagnement de maintes réflexions faites de mon point de vue.

Pendant que je racontais l'histoire de mes deux tableaux, Xavier n'avait pas l'air de m'écouter; néanmoins, je ne m'y trompai pas, il ne perdit pas un mot de mes paroles.

Il se passa un mois sans que je pusse m'apercevoir du plus léger changement, soit dans les manières des deux frères, du curé ou de la duchesse.

Le duc alors m'emmena dans un de ses châteaux, nous y passâmes cinq semaines; — à mon retour, quels furent mon étonnement, ma colère et mon chagrin, je ne trouvai plus ma *Femme-guide de l'humanité*; — sous le pinceau de la duchesse, elle était devenue tout simplement une *Vierge* montant au ciel.

— Oh! je vous en conjure, ne vous fâchez pas, me dit-elle; mon oncle, mes frères, surtout Xavier, m'ont fait sentir que mon *devoir* était

d'anéantir ce tableau. — *La Vierge seule doit régner sur la terre.*

J'éprouvais de cuisants regrets, et, tout entier à la douleur causée par la perte de mon tableau, je me laissai aller à des imprécations contre Xavier ; j'allai même jusqu'à déclarer que je quittais à l'instant la maison du duc.

Oh! surprise! la hardiesse de mes reproches n'irrite pas l'orgueil de la duchesse ; elle me demande pardon, fond en larmes, et me supplie presqu'à genoux de rester.

— John, me dit-elle en me serrant les mains, mon frère Xavier est le seul coupable ; si tu me punis en quittant notre maison, j'en mourrai.

Maréquita, je ne sentais pas d'amour pour la duchesse, elle ne m'en inspira jamais; mais bien une amitié sincère, et une profonde compassion pour les chagrins que lui causait son mari. — J'étais indigné du métier de dupe que ses frères lui faisaient jouer. — Enfin l'amour d'une femme a tant d'empire, même sur l'homme qui ne le partage pas, qu'il fut facile à la duchesse d'obtenir son pardon.

Ma liaison avec elle me gagna toute sa confiance, et je reconnus l'immense supériorité que l'amour de l'ame a sur les rapports d'amitié même les plus intimes ; elle ne me disait pas tout, lorsque je n'étais que son ami. — Ses frères, jusqu'alors, se servaient d'elle comme d'un instrument sur lequel ils avaient une entière puissance ; mais, dès que je fus son amant, elle n'eut plus aucun secret pour moi, et à mon tour je pus me servir d'elle contre ses propres frères. — J'appris une foule de choses qui me donnèrent les moyens de comprendre ces trois hommes ; jusqu'alors ils étaient restés pour moi des problèmes impénétrables.

Je sus par la duchesse qu'on avait envie de me *séduire*, et de me faire entrer dans la grande congrégation. — Le bon-homme de curé redoublait d'attention envers moi, le frère Baptiste était devenu plus communicatif, et me parlait de ses projets d'ambition ; enfin Xavier, le superbe, me dit un jour :

— John, il faut que je vous initie aux mystères de notre école ; — ils sont terribles, — ef-

frayants , — mais je vous étudie depuis longtemps, et rassuré sur la confiance qu'on peut avoir en vous, je sais que vous êtes capable de grandes choses ; votre intelligence hors ligne et votre courage font de vous un de ces êtres rares que nous recherchons, qui conviennent à l'Église, et dont elle a besoin pour soutenir sa toute-puissance , — d'imprudents écervelés l'ont gravement compromise et la compromettent tous les jours.

Xavier est le prêtre qui conçoit toute la portée du sacerdoce; c'est le prêtre intelligent, le prêtre prototype.—L'association n'en possède pas un vingtième de cette nature parmi ses membres; elle se compose pour moitié d'hommes un peu au dessus de l'ordinaire; quant au reste, ce sont des gens niais, mais de bonne volonté et qui affectent la bonhomie.

A ces êtres qui embrassent l'ensemble et voient les individus avec autant de rectitude, et dont les vues de synthèse et d'analyse sont également supérieures , il suffit, le plus souvent, d'un regard, d'une parole, d'un geste pour avoir la mesure de l'homme qu'ils ont

intérêt à deviner, ou qu'il leur est nécessaire d'apprécier.

Plus de cent personnes avaient vu, sans rien y comprendre, mon tableau de la *Femme guide de l'humanité ;* à peine Xavier jette-t-il les yeux sur cette peinture, que la composition lui révèle subitement l'horizon de mon intelligence, et le parti qu'on peut tirer de moi.

La condition de durée de toute théocratie, c'est d'absorber dans son sein toutes les supériorités intellectuelles, les incarnations belles, fortes et puissantes ; — Xavier décide que je dois appartenir à l'Église et entrer dans l'association.

Xavier avait pris pour règle de conduite la maxime des jésuites : — « *Qui veut la fin veut les moyens.* » — Il devina que je sentais instinctivement, ou que j'avais compris par l'observation, qu'il est dans la nature de l'humanité d'être guidée par les affections ; il vit en moi l'homme destiné à conduire les autres, — et prit ses mesures pour m'attirer à sa coterie. — Il engagea d'abord son beau-

frère à m'emmener à la campagne, puis il se mit à travailler l'esprit de sa sœur.

Il n'eut pas de peine à découvrir la passion que je lui inspirais : c'était un de ces amours exaltés, fiévreux, tels que l'isolement et la mélancolie en font naître. La jeune femme serait morte avec son secret : l'adresse de son frère le lui arracha. L'habile prêtre, enchanté de sa découverte, crut avoir trouvé le moyen assuré de paralyser toute résistance de ma part, de me rendre maniable et docile à son impulsion; et, sans hésiter devant le repos de sa sœur qu'il allait compromettre, sans s'arrêter une minute à considérer tout l'odieux de son rôle, à l'aide de motifs religieux, il persuade à la duchesse qu'elle doit, pour me convertir, chercher à m'inspirer de l'amour, lui monte la tête pour l'homme auquel elle se faisait un crime de penser, l'exhorte à le prendre pour amant, et lui démontre que cet amour est une chose sainte!... qu'il y va de son devoir de s'en servir pour m'amener dans la bonne voie!...

Je tiens ces détails de la duchesse elle-même;

naïve comme une enfant, elle répondait avec candeur à toutes mes questions.

Le calcul de Xavier ne l'eût point trompé ; — si je fusse devenu réellement amoureux de la duchesse, je me serais fait prêtre, sans autre but que le bonheur de vivre auprès de ma maîtresse et d'élever mes propres enfants sous le titre de précepteur ; mais mon amour pour Clotilde était resté dans mon cœur avec toute la puissance d'une première passion. — J'aimais la duchesse d'amitié et j'avais pour elle une reconnaissance affectueuse, rien de plus.

Xavier ignorait entièrement les secrets de mon cœur et les douleurs d'une vie tout exceptionnelle. L'habitude de la souffrance m'avait rendu impénétrable aux yeux les mieux exercés. — J'étais très satisfait de la position où le destin m'avait porté ; je résolus de connaître à tout prix et les moyens mystérieux de la coterie-prêtre, et le but qu'elle poursuit. Je n'ai reculé devant rien, et, avec l'aide de Dieu qui m'inspirait, j'ai pénétré dans le sanctuaire et tout m'a été révélé ; je tiens enfin la clef de ce grand secret.

— Ce n'est pas ici le lieu, chère Maréquita, de vous expliquer les ressorts cachés dont s'est servie de tout temps, à Rome, la congrégation des cardinaux; ces ressorts ne sont nullement usés; ils jouent aussi parfaitement que jamais. Xavier m'initia à tout, car ce jeune prêtre comprend également bien le passé et le présent de l'Église; il serait capable de guider le Saint-Père et ses conseillers.

L'Église est puissante, parce qu'assez généralement elle est hiérarchisée d'après le degré des intelligences; parce qu'elle renferme toujours un grand nombre d'hommes supérieurs, et enfin parce qu'elle a unité et constance dans sa marche. Le principe religieux est indestructible; le sacerdoce, parfois débordé par le progrès, est, dans ce moment de crise, exposé à la haine des peuples; mais il laisse passer l'orage, fait quelques concessions et reprend son empire. L'humanité progresse, c'est un fait que nos sens nous révèlent, néanmoins l'immutabilité est la tendance de la généralité des individus; ils n'en sont arrachés que par les êtres d'élite. — Avant d'adopter le changement, le

sacerdoce attend qu'il soit consommé dans l'esprit des peuples ; et, comme tous les pouvoirs organisés, il ne cède que le plus tard possible aux vœux des majorités.

L'Église, en France, reprend graduellement son ascendant ; on lui a ravi ses biens, mais, comme elle a l'éternité pour elle et que son action est incessante, elle est bien sûre de les reconquérir. La diminution de son influence en Espagne, en Italie et en d'autres lieux est seulement momentanée, tandis qu'elle se propage dans l'Europe protestante et schismatique. C'est un fait constaté, que les catholiques s'augmentent tous les jours en Angleterre, dans le nord de l'Allemagne et en Russie.

Le catholicisme doit, en effet, reprendre son empire, dans tous les pays où les prolétaires sont nombreux et misérables, parce qu'il s'isole du pouvoir, au lieu que les autres cultes chrétiens font cause commune avec lui : aussi le catholicisme a-t-il plus d'influence sur les peuples, partout où il règne les grands de la terre le courtisent et implorent son appui. S'ils en agissent ainsi, ce n'est pas seulement parce

que le droit privé de la sanction religieuse n'a d'autre appui que la force, mais c'est parce que le catholicisme n'admet, comme légitimes, que les droits qui émanent de lui, et qu'il ne protège les rois, les maîtres, ou les propriétaires, que tout autant que ceux-ci sont les zélés défenseurs et propagateurs de ses doctrines.

Les papes Martin V et Alexandre VI donnèrent aux couronnes de Portugal et Castille l'Afrique, l'Asie et l'Amérique; les pontifes romains disposèrent constamment de la liberté et des biens des infidèles. La spoliation, l'esclavage des non-catholiques, idolâtres, musulmans ou chrétiens, sont sanctifiés par le catholicisme; toute l'histoire, et même celle du siècle dernier, est là pour prouver qu'il a toujours imposé aux peuples le devoir de s'affranchir du joug de leurs maîtres, si ceux-là ne portaient pas eux-mêmes le joug de Rome.

Xavier, dont j'avais gagné entièrement la confiance, m'apprit qu'il existait un schisme dans le sein même du catholicisme; — quelques théologiens, plus avancés que ne l'a été aucun

des réformateurs, voudraient qu'on expliquât l'Évangile et les livres saints, qu'on révélât les allégories, et que les pensées du Christ et des prophètes antérieurs fussent mises à nu ; mais la majorité y oppose une résistance opiniâtre ; rien jusqu'ici n'a pu la vaincre. — Entraîné par la conversation, Xavier me dit :

— J'ai longtemps balancé si je ne me mettrais pas à la tête des dissidents et n'arborerais pas le drapeau de la vérité et de l'indépendance ; j'envisageais la gloire qu'il y aurait à acquérir, l'influence dominatrice que je pourrais obtenir sur le peuple en démolissant tout cet échafaudage bâti sur les paroles du Christ, et en expliquant la morale pure qui en découle, comme les premiers disciples l'avaient eux-mêmes comprise ; — je voyais harmonie, richesse et bonheur résulter pour les masses de l'adoption de cette morale, et la popularité et le pouvoir venir récompenser le zèle des prédicateurs ; je me sentais capable de remplir le rôle de nouveau prophète, et d'aller dans les temples et sur les places publiques faire comprendre l'Évangile au peuple. Oh !

la belle mission! et combien je m'en sentais digne! — Il me fallait seulement la science et la parole, Dieu me les avait accordées.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous avez craint d'accomplir cette mission?

—Enfant, tu ne connais pas l'ennemi que j'avais à combattre; tu ignores le caractère inflexible que Rome impose à ses prêtres, et les innombrables dangers auxquels on s'expose en lui résistant.—Pendant les premiers siècles, l'indépendance de l'ame et la charité firent la puissance de la pensée chrétienne, et l'Église, seul point d'appui de toutes les résistances, défenseur de tous les opprimés, soutint une longue et cruelle lutte contre l'empire et la force; mais le triomphe obtenu, Rome eut désormais pour but d'imposer en tous lieux le joug de ses opinions, et pour maxime de perdre ceux qui s'aventureraient à lui porter obstacle. La force serait impuissante contre l'empire de sa pensée, et la résistance une folie. — J'eus cependant la témérité d'engager une controverse avec ces cardinaux que le monde, dans sa présomption, est tenté de

prendre pour des vieillards imbécilles, tombés en enfance, mais ce fut en vain ; — pendant les plus belles années de ma jeunesse, je déployai toute ma science et usai toute mon intelligence pour démontrer l'orthodoxie et l'utilité d'une rénovation chrétienne, mon zèle et mon savoir vinrent se briser aux pieds de ces vieux cardinaux, à la volonté de fer et au cœur de pierre. Un faible roseau ne pouvait pas changer le cours du fleuve, je le reconnus assez promptement pour m'arrêter à propos ; et m'en remettant à l'avenir pour lui creuser un nouveau lit, je fis amende honorable et promis une obéissance passive. On me pardonna, parce qu'on crut pouvoir compter sur ma soumission. Les hommes de ma trempe sont rares, et dans ces temps-ci l'Église en a trop besoin pour les intimider par des exemples de sévérité ou de vengeance.

—Comment ces saintes Éminences auraient-elles été assez vindicatives pour vous sacrifier? l'eussent-elles osé, appuyé, ainsi que vous l'êtes, par une famille puissante.

— Ma famille! apprends donc, ignorant, que mon oncle l'archevêque et mon frère Baptiste auraient été les premiers à prononcer mon arrêt. — M. Lysberry, reprit Xavier avec son accent accoutumé, sachez que dans notre sainte congrégation il n'y a point de famille, point de liens du cœur, ni de sympathies d'aucune sorte; — notre famille, notre épouse, notre fille chérie, — c'est l'Église! et aux intérêts de l'Église tout doit être sacrifié!

Le prêtre avait reparu, — et dans sa pensée il reprochait à l'*homme* ce moment d'abandon.

A mesure que Xavier me faisait pénétrer dans les ténébreuses profondeurs du tabernacle, et m'en laissait entrevoir les secrets, la sainte mission que j'avais à remplir se déroulait devant moi; avant d'être initié à ces infernales machinations inventées pour exploiter le peuple avec sécurité, le rançonner et le tenir indéfiniment dans l'esclavage, j'y avais été instinctivement porté.

Je résolus, quelque péril qu'il y eût, d'en-

treprendre une guerre opiniâtre contre le pouvoir sacerdotal.

Je sondai adroitement Xavier, afin de voir si je pourrais compter sur lui comme auxiliaire; je compris qu'il connaissait trop bien ses maîtres pour risquer de s'aliéner leur protection et s'attirer leur haine, en hasardant la moindre démarche imprudente; mais il me fut facile de reconnaître aussi qu'il donnerait à corps perdu dans un mouvement de réforme, — du moment où il verrait la possibilité de réussir.

Pendant plus de six mois, il s'occupa à faire mon éducation et à s'assurer de moi; — j'étudiais les livres saints. — Oh! Maréquita, ces livres contiennent des trésors!... morale, politique, philosophie, tout s'y trouve; pour qui sait y lire, et pour qui sait y pénétrer le sens des mystères, des allégories et paraboles, c'est une mine inépuisable. Xavier fut mon maître; je ne pouvais en avoir un plus savant et plus intelligent; cependant, dans les révélations qu'il m'expliquait, je comprenais beaucoup plus qu'il n'avait compris lui-même, car,

avec toute sa science et son esprit, l'habile Xavier était incomplet.

Élevé pour la prêtrise selon les principes fondamentaux de cette éducation, ses instituteurs lui avaient fait renoncer à toute affection, à toute sympathie, et son cœur s'était desséché avant le temps. — Xavier ne connaissait aucune des joies de l'ame, niait l'amour et l'amitié, méprisait les femmes, ne croyait pas à la charité, et désapprouvait dans la doctrine du Christ la macération de la chair; — enfin c'était l'homme des passions et appétits sensuels.

Comme il n'avait jamais ressenti les élans du cœur, il était inaccessible à toute compassion, à toutes émotions douces. — J'étais devenu son confident, parce que, je pense, il l'avait jugé nécessaire, afin de m'aguerrir et de tuer, comme il le disait, *ma maudite sensibilité*. — Ah! Maréquita, je ne pouvais écouter sans frémir les confidences qu'il me faisait.

Xavier n'avait pas encore trente ans, il était très joli homme; — ses manières aimables,

son ton léger, sa gaîté quelquefois folle, son esprit satirique, ses regards passionnés, ses lèvres voluptueuses, son joli cou que son costume de prêtre laissait voir, ses belles mains blanches, son pied petit et fin, une foule de jolis riens, donnaient mille graces à sa personne, et en faisaient l'être le plus séduisant et le plus dangereux que femme pût voir.

Brave comme le sont d'ordinaire les gens des montagnes (il était né en Savoie), il aimait la guerre, le sang, les batailles. — Xavier, avide de pouvoir, aurait, comme Jules II, mis un casque sur sa tonsure, et, ainsi que ce pontife, serait entré, glaive en main, par la brèche, dans les villes prises d'assaut; — armé des deux puissances, il eût été pape dans l'église et autocrate dans les palais. — Son ame, d'une atroce férocité, n'avait rien d'humain que l'ambition; — haineux, vindicatif, il ne pardonnait jamais; — dix ans, vingt ans de dévouement d'un de ses plus fidèles serviteurs ne lui auraient pas fait, je crois, oublier un moment d'erreur; le cou-

pable se fût-il traîné à ses genoux, lui demandant pardon de sa faute et offrant toute sa vie en expiation, l'implacable Xavier l'aurait foulé à ses pieds et lui eût écrasé la tête sous le talon de sa botte.

Les hommes qui recherchent les femmes uniquement pour le plaisir ou les satisfactions d'amour-propre peuvent avoir un sérail, car les jouissances sensuelles n'ont aucune durée et ne laissent aucun souvenir, tandis que le bonheur alimente la vie, absorbe toutes les facultés; aussi Xavier avait-il continuellement quatre ou cinq maîtresses, c'était pour lui une distraction; — son état de prêtre lui interdisant les spectacles, les bals, il se réfugiait dans les boudoirs des grandes dames du faubourg Saint-Germain.—Maréquita, si vous voulez connaître la valeur réelle d'un homme, informez-vous d'abord de sa manière d'agir dans ses relations d'amour. L'homme qui ne recherche dans l'amour que la folle gloire de triompher d'une créature faible, qui, abusant ensuite de l'entière confiance que l'affection d'une enfant a mise en lui, la traite

avec dureté, mépris, et enfin l'abandonne à l'infamie, cet homme-là serait un roi assassin, — un guerrier traître, — un homme politique vil toujours prêt à se vendre.

Xavier ne se faisait aucun scrupule d'inspirer de l'amour à une femme sans l'aimer, uniquement parce qu'il la désirait; de séduire une jeune fille qu'il trouvait belle, et à laquelle, quelques semaines après, il ne pensait plus. Cette lâche conduite m'indignait; le ton badin avec lequel il me parlait du désespoir de ses maîtresses délaissées me montrait son ame à nu — et me faisait mal.

— Laissez donc, me disait-il, lorsque je voulais le sermonner, tous les hommes en font autant.

— Malheur à la société qui le souffre! répondais-je avec indignation.

— Eh bien! que les femmes se défendent.

— Vous croyez donc la race humaine destinée à vivre perpétuellement en état de guerre?

— Sans doute, M. Lysberry, parce que j'ai assez de bon sens pour voir les choses telles qu'elles sont.

— Faites donc attention, monsieur, qu'admettre un tel principe, c'est renier Dieu.

— John, vous avez un grand défaut, c'est de faire toujours intervenir Dieu dans les choses habituelles de la vie, — c'est sur Dieu que les forts appuient la loi afin de conduire les faibles; — mais, quant à nous, laissons Dieu au ciel s'occuper de la marche des astres. L'homme est maître ici-bas d'agir selon sa volonté; les hommes, obéissant à l'instinct de leurs appétits, exploitent les femmes par force, et celles-ci le leur rendent par le mensonge et la ruse; la balance est égale et l'harmonie parfaite.

— Vous osez appeler la souffrance, l'intrigue et le désordre de l'harmonie!

— Oui, John, et la preuve que l'harmonie règne sur la terre, c'est que la société ne s'écroule pas.

Maître Xavier me parlait de la sorte pendant quatre ou cinq heures, entremêlant ses entretiens de contes ou d'histoires charmantes, racontées avec tant de grace et d'amabilité, qu'elles réussissaient à me faire oublier

le sujet primitif de notre conversation. Xavier ressemblait à ces belles courtisanes dont les regards fascinent, le sourire séduit; à leur vue, vos sens se troublent, mais ce moment d'ivresse a peu de durée; et bientôt les exhalaisons du vice vous en éloignent.

Cependant on parlait sérieusement de m'envoyer à Rome passer deux ans auprès du cardinal A....; il s'était acquis une haute renommée par les élèves qu'il avait formés; — je ne savais plus quel prétexte prendre pour me dispenser de faire ce voyage, quand la duchesse devint enceinte.

Depuis près de trois ans, elle avait rompu toute relation intime avec son mari, ce qui rendait sa position très embarrassante; — j'en parlai à Xavier, avec l'espoir que ce prêtre, si expert dans le grand art de conduire les hommes, nous donnerait un conseil et nous ferait sortir de ce mauvais pas.

— Vous m'apprenez là une bienheureuse nouvelle, me dit Xavier, en me serrant la main avec plus d'affection qu'il ne m'en avait jamais témoigné. — Nous étions tous peinés

de voir que ma sœur n'eût pas d'enfant. — Le duc est vieux, il peut mourir d'un moment à l'autre, et vous sentez que l'usufruit d'une aussi belle fortune de mineur n'est pas à dédaigner.

— Je suis heureux que vous preniez la chose ainsi, mais que va dire le duc?

— Ah! le duc..., cela vous inquiète? il en sera, je vous réponds, aussi satisfait que nous. — D'abord, lorsqu'on a un beau nom, une grande fortune, on désire avoir un héritier pour perpétuer l'un et l'autre; le duc pense, de son côté, ce que nous pensons nous-mêmes; ma sœur, d'une faible santé, peut mourir avant lui, et dans cette hypothèse il ne serait pas fâché de pouvoir, à titre de père légal, conserver, jusqu'à la majorité de l'enfant, la jouissance des cent mille livres de rente que la mère lui a apportées. — Allez, John, vous croyez connaître les hommes et vous avez beaucoup à apprendre encore. — Dites à la duchesse qu'elle ne s'inquiète pas le moins du monde, qu'elle soigne sa chère santé, qu'elle annonce sa grossesse à

toutes ses connaissances, et qu'avant trois jours son mari lui en fera compliment.

Effectivement, deux jours après, le duc entra dans ma chambre avec un air tout joyeux.

— Ah! je suis le plus heureux des hommes, me dit-il, enfin la duchesse est enceinte, — jugez de ma joie; j'ai craint pendant long-temps qu'elle ne fît point d'enfant, elle est si délicate! — Le médecin lui a ordonné d'aller prendre les eaux, il faut, mon cher Lysberry, que vous me rendiez le service de l'accompagner. — J'ai des affaires qui me retiennent ici, et je serais très contrarié si j'étais forcé d'aller avec elle; d'ailleurs vos connaissances en médecine lui seront plus utiles que ma présence; surtout je vous la recommande : s'il lui arrivait quelque chose, appelez auprès d'elle les meilleurs médecins, je serais bien heureux si elle accouchait d'un garçon.

Je n'ai jamais su ce que l'habile Xavier avait pu dire à son beau-frère; mais il est de fait que tout le monde, même la duchesse, dut penser que le duc était convaincu de sa pater-

nité.... Cette sage conduite me prouva que le vieux courtisan était beaucoup plus habile que je ne l'aurais soupçonné.

Xavier s'était attaché à moi, autant que prêtre est susceptible d'attachement; il m'avait communiqué de sa science, plus peut-être qu'il n'était entré dans ses projets; mais le charme d'être compris d'un élève intelligent l'entraînait, et une fois lancé, j'avais le pouvoir de lui faire dire beaucoup de choses, qu'ensuite il se repentait d'avoir dites.

Xavier vint avec nous aux eaux de Carlsbad, et nous parcourûmes ensemble les provinces de Baden et de Nassau, nous arrêtant dans tous les lieux où se trouvaient des eaux minérales fréquentées par le beau monde. — Pendant le cours de ces pérégrinations, les remarques qui échappaient parfois à Xavier jetaient une lueur d'éclair sur les intrigues de haute politique auxquelles il était initié. Un jour, il me fit observer, dans un des plus fashionables rendez-vous que la mode ait mis en vogue, un prêtre italien, agent secret de la cour de Rome, se promenant avec un grand

seigneur russe; — et dans une autre allée, l'abbé Th.... en conversation avec un des héros de la légitimité espagnole; — nous vîmes ensuite ces quatre promeneurs se rencontrer, et presque aussitôt quitter le parc.— Xavier se frotta les mains. — John, me dit-il, l'empire du protestantisme tire vers sa fin, l'anarchie religieuse cessera, et avec elle l'insubordination des peuples.

— Le pape aurait-il quelques sympathies pour la religion grecque?

– Je ne le pense pas; l'Église grecque s'est refusée jusqu'ici à reconnaître la suprématie de celle de Rome, et c'est ce qui constitue le schisme; mais les différences entre les deux cultes sont trop peu importantes pour que les peuples russes s'en aperçussent, si leur empereur devenait catholique.

Nous ne fîmes qu'un court séjour en Allemagne; la duchesse craignait de s'être trompée sur l'époque de sa grossesse et insista pour revenir à Paris.

Cependant je ne voulais nullement me faire prêtre; j'avais feint d'y consentir pour sur-

prendre tous les secrets de la coterie. — Je me suis toujours flatté de parvenir à une position d'où je pourrais me faire écouter, et éclairer les peuples sur les jongleries de toutes sortes dont ils sont victimes ; dans cette espérance, je saisissais avec ardeur tous les moyens de m'instruire. Je n'ai, certes, jamais eu de regrets des peines que je pris dans cette circonstance pour atteindre mon but ; je me serais fait valet de chambre du cardinal, secrétaire du pape, si j'eusse espéré en apprendre seulement la moitié de ce que j'ai appris dans mes rapports avec Xavier.

Cependant il m'avait tellement enlacé, qu'en dépit de mon adresse je ne savais plus comment me dépêtrer. Hélas! un évènement bien triste vint tout à coup changer ma position.

La duchesse accoucha d'un fils fort et bien portant ; mais l'enfantement fut si laborieux, que, huit heures après, elle expira dans mes bras. La perte de cette femme angélique me causa une vive douleur. — Dans ses dernières paroles, elle me recommanda notre enfant. —

Pauvre mère! son cœur se brisait à l'idée qu'elle laissait son fils à la garde du vieux seigneur débauché. — Hélas! que pouvais-je faire pour le préserver de la contagion de l'exemple? la société ne le ravissait-elle pas à mon affection? J'étais son père aux yeux de Dieu, mais la loi ne reconnaissait qu'au duc le droit d'en remplir les fonctions.

La mort de la duchesse me laissait entièrement libre, dès lors il ne me resta plus de prétextes plausibles pour différer mon voyage en Italie, et poussé à bout, je fus forcé d'avouer à Xavier que je n'avais jamais eu l'intention d'aller à Rome.

A cet aveu, je crus que Xavier allait me sauter à la gorge pour m'étrangler, et peut-être l'aurait-il fait si ma force ne lui eût imposé. Je n'oublierai de ma vie la scène qui se passa entre nous. — Vous ne voulez plus aller à Rome? me dit-il d'une voix sourde, vous renoncez donc à vous faire prêtre?

— Maître Xavier, je n'en ai jamais eu la pensée.

— Misérable! et tu crois me braver! re-

prit-il avec un sourire de pitié. Oh ! monsieur John, vous êtes très fin, mais pas assez pour lutter avec nous.

—Cependant je vous ai surpris vos secrets..., je me suis fait instruire, et je vous battrai avec vos propres armes.

Xavier devint pâle, ses lèvres se décolorèrent ; je crus voir ses membres trembler ; — il paraissait indécis, —il se leva, endossa sa riche soutane qu'il portait avec une élégance pleine de grace : et ce temps lui suffit pour déguiser son trouble et reprendre sur lui-même son empire accoutumé. — Il prit son chapeau à larges bords, et me saluant avec une extrême politesse : — Monsieur Lysberry, me dit-il, nous nous reverrons.... sur la brèche.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'entendis beaucoup de bruit dans l'hôtel, — une chaise de poste en sortait. — Au déjeûner, le duc me dit :

— Eh bien ! nous voilà seuls, — mes deux beaux-frères sont partis ; — ce Xavier est un être bien léger, bien extravagant ; — c'est hier, à minuit, que la fantaisie de s'en aller lui

est venue, — et sans vouloir rien entendre, sans même me donner le temps d'écrire une lettre à notre oncle l'archevêque; ce matin, à cinq heures, il a fallu que les chevaux de poste fussent attelés à la chaise, — les voilà partis.

— Où vont-ils?

Xavier va à Rome, où soi-disant il est appelé; — Baptiste restera chez son oncle l'archevêque.

Et le duc ajouta d'un ton de dédain : — A vous parler franchement, monsieur Lysberry, je n'ai pas bonne opinion de l'avenir de ces deux garçons-là : Baptiste est lourd et froid, il ne songe pas assez à ses propres intérêts, et pour vous dire en un mot ce que j'en pense, je le crois un peu bête; — quant à Xavier, il est gentil, parle bien, se met avec goût, et certes je ne doute pas qu'avant la révolution il n'eût fait un très joli abbé; les grandes dames de la cour se le seraient disputé, — mais voilà aujourd'hui un beau mérite; il est léger, mauvaise tête; — son bon cœur, à la vérité, lui sert d'excuse, et de plus, c'est une justice à lui rendre, on le dit très instruit. —

Il a reçu une éducation savante, dont je ne vois pas trop quel était le but pour un homme de son rang; — mais nous sommes dans un siècle de pédants. — A quoi lui sert, dites-moi, de savoir trois ou quatre langues mortes, de lire la Bible en hébreu et Homère en grec, à moins qu'il ne se destine à devenir bibliothécaire dans quelque couvent de bénédictins? S'imagine-t-il arriver ainsi aux grandes dignités ecclésiastiques! — Ah! monsieur Lysberry, ni l'un ni l'autre, croyez-moi, n'est destiné à devenir cardinal. La cour de Rome n'a aucun égard à la naissance, elle accorde le chapeau à ceux-là seuls qui la servent efficacement; ce dédain pour l'aristocratie lui a été funeste, mais elle n'en persiste pas moins dans cette politique.

— Cette éternelle prétention du clergé à dominer la noblesse porta les plus grandes familles à embrasser le protestantisme, et assura le succès de la nouvelle foi dans une grande partie de l'Europe; c'est aussi la prééminence que le clergé affectait sur les personnes titrées, qui porta l'élite de la noblesse, avant la révolu-

tion, à adopter les idées de Voltaire, de Rousseau, et à exciter le peuple contre le sacerdoce. Il est facile de voir que l'Église continue aujourd'hui dans la même voie, sans songer à d'autres intérêts qu'aux siens : aussi beaucoup de nobles sont bien résolus à ne plus faire aucun sacrifice pour elle. Oh ! je ferai certainement de mon fils un manufacturier, plutôt qu'un abbé musqué tel que son oncle Xavier !

Je vous rapporte cette sortie du vieux duc, chère Maréquita, pour vous faire voir à quel point le prêtre sait dissimuler son véritable caractère, puisque ceux même qui vivent avec lui en famille ne se doutent pas de ce qu'il peut être. — Xavier est taillé pour faire un Hildebrand, un Jules II, si les évènements le secondent, — et ceux qui l'entourent le prennent pour un abbé musqué !

La mort de la duchesse, le départ de Xavier, dont la conversation instructive était intarissable, m'avaient laissé dans un entier isolement. Jusqu'alors, mon existence chez le duc avait été complète. L'affection de la duchesse

occupait doucement mon cœur, et mon intelligence acquérait, chaque jour, de nouvelles connaissances. Ma position perdit à la fois tout son charme, et la maison du duc devint pour moi d'un intolérable ennui; je projetais d'en sortir, mais ne savais encore quel parti prendre. —On était dans la saison des bals, je m'y laissais fréquemment entraîner, quoique je fusse sans goût pour ces sortes d'amusements, dont les apprêts m'ont toujours paru bannir le plaisir. — Tout insignifiantes qu'elles me parussent, ces réunions me procuraient néanmoins l'occasion d'observer la société sous de nouvelles faces.

Je fus, pendant le cours de ces dissipations, attiré aux soirées d'un vieux banquier dont j'étais devenu le favori. Il avait une fille unique à laquelle il destinait une riche dot, et il vint jusqu'à me dire très explicitement, qu'il me désirait pour gendre. — Cette déclaration m'épouvanta tellement, que je cessai d'aller chez lui.—Le souvenir de Clotilde était toujours au fond de toutes mes pensées, et, quoique je n'eusse pas entendu parler d'elle

depuis Édimbourg, tous mes plans de gloire, de fortune avaient Clotilde pour but. — J'attribuais sa conduite envers moi à l'empire des préjugés que le monde avait greffés sur sa belle nature, et à son impuissance morale pour y résister; — mais une voix secrète me disait qu'elle m'aimait, que seul je régnais sur son cœur, et je ne pensais même pas qu'elle pût être mariée. — Je voulais lui écrire, aussitôt reçu médecin, et lui proposer de nouveau d'être ma femme. Plein de ce projet, que mon imagination embellissait des plus vives couleurs, j'avais jusque là repoussé toute idée de mariage : la fortune du banquier ne me tenta pas, je restai froid aux avances du père et aux sourires de la fille. — J'avais d'ailleurs trop de connaissance des hommes pour ne pas sentir tout ce qu'une pareille ouverture, de lui à moi, devait cacher d'arrière-pensées.

Sur ces entrefaites, un Anglais de mes amis me mène dans un bal masqué composé de femmes de toutes conditions : les folies du carnaval nivellent les rangs. Je m'ennuyais beaucoup, comme il arrive assez fréquem-

ment dans les grandes cohues, lorsque de l'apathie la plus entière je passai subitement à l'agitation la plus violente. — Je venais de reconnaître la voix de Clotilde! Après tant d'années passées loin d'elle!!! oh! quel effet puissant avait produit sur moi le son de cette voix si chère! Mon émotion devint si forte, que je me vis contraint de sortir sur la terrasse, pour respirer l'air frais de la nuit.

J'avais retrouvé Clotilde!... elle était là, dans le bal; — je pouvais lui parler, lui prendre la main, la serrer dans mes bras en valsant avec elle! — Ah! de pareilles pensées bouleversaient toute ma raison. — Je voyais Clotilde belle comme le soir où elle avait été ma fiancée, — candide et aimante comme la nuit où je la tenais pressée contre mon sein, dans la cabane du bûcheron. — Mon imagination me reportait à Édimbourg, j'étais heureux, je me sentais jeune, passionné pour la science, voulant acquérir de la gloire, afin d'en couvrir Clotilde. — Je restai longtemps à me promener sur la terrasse, et de vagues pressenti-

ments vinrent planer sur mon avenir; il me semblait que je ne pouvais plus désormais éprouver de bonheur que dans les souvenirs du passé. — Cependant, une pensée terrible, une pensée qui déchira mon cœur, me fit rentrer précipitamment dans les salons : — j'étais jaloux!!!

Pourquoi Clotilde à Paris? qui l'a amenée dans ce bal....; assurément ce ne peut être qu'un mari. — Clotilde mariée!... elle est donc perdue pour moi!... — La foule est nombreuse; je cherche partout Clotilde sans l'apercevoir nulle part, — mon ami m'accoste et me dit :

— Qu'avez-vous donc, vous paraissez inquiet?

— Ah! j'ai perdu un domino que je cherche en vain.

— Bien, bien, ne vous tourmentez pas, l'heure arrivera où chacun retrouvera un domino quelconque... Mais venez, que je vous mène auprès de la belle Andalouse aux cheveux blonds, qui a tout ce qu'il faut pour vous faire oublier votre domino. — Cette

femme, ajouta-t-il très bas, appartient à une des plus illustres familles d'Angleterre. Son histoire tient du roman, et chacun la raconte à sa guise; — quant à moi, je la crois plus folle que coupable, car un jour je l'ai vue pleurer. — La voici.

Clotilde! — éblouissante de beauté sous son riche costume andalou! — Un masque en velours noir cachait ses yeux et son nez, — la dentelle qui tombait jusqu'à son menton laissait voir par moments sa jolie bouche. — Elle attirait autour d'elle une foule d'hommes qui la regardaient avec admiration; — mais, hélas! j'éprouvais une douleur si vive en la voyant, que je faillis laisser échapper un cri de regret et de désespoir!

Clotilde, cette jeune fille à la figure virginale, d'une sublime expression de candeur qui exhalait naguère les parfums de chasteté, et d'un amour tel que les anges le conçoivent, n'était plus que la femme vulgaire des sens, offrant le plaisir et paraissant oublier qu'elle avait une ame pour la volupté. — La pauvre Clotilde en était arrivée au point de

faire admirer ses belles et blanches épaules, — de découvrir sa gorge, — de laisser ses bras nus et de porter une jupe très courte, afin qu'on pût voir le contour de sa jambe. — Oh! je me rappelais le temps où la jeune miss, enveloppée d'une robe d'Amazone ou d'un grand peignoir montant jusqu'au cou, était belle de sa beauté; parée d'un sourire caressant, de regards doux et chastes, d'un air calme et fier; oh! qu'elle était belle alors ma Clotilde! c'était l'incarnation de la vierge sur la terre, — tous se prosternaient devant elle; et son amant, heureux des trésors de son cœur, aurait craint, en touchant ses formes si pures, si délicates, de les froisser. — Quel affreux contraste!... j'en éprouvai une si vive peine, que je ne pus retenir mes larmes.

Clotilde était entourée de jeunes gens, avec lesquels elle tenait une conversation non moins indécente que ne l'était l'étalage de ses charmes. — Je dis à mon ami que je serais bien aise de l'examiner, et je me mis derrière elle de manière à ne pas perdre un mot.

D'abord je fus tellement révolté des propos

cyniques et même obscènes que les hommes lui adressaient, que je me sentis prêt à me précipiter sur eux ; mais, lorsque je vis Clotilde en rire aux éclats et répondre avec la même effronterie, je restai stupéfait ! — Je la croyais ivre, — je voulus voir par moi-même si chez elle les actions répondaient au langage.

Maréquita, je ne puis vous raconter les scènes qui se passèrent entre Clotilde et moi. — Pour lui plaire, il fallait être dévergondé et se vautrer à pleins bords dans l'orgie. — Ah ! le croiriez-vous ! sous trois costumes différents, j'obtins de Clotilde tout ce qu'un amant peut obtenir.....

Je n'avais plus la tête à moi, — j'avais été obligé de boire des liqueurs fortes pour surmonter la douleur, le désespoir et la jalousie, qui me rendaient fou ;—si je ne m'étais étourdi par la boisson, je crois que je serais tombé mort. — Je rentrai pour la troisième fois dans le bal sous un costume d'étudiant. — Après avoir causé un quart d'heure avec elle, je la décidai à venir passer le reste de la nuit chez

moi, — je la conduisis dans ma chambre d'étudiant ; — là elle quitta son beau costume andalou, pour se coucher dans le lit de Jean Labarre, le prolétaire!... O destinée! toi seule enseignes, toi seule nous apprends notre valeur aux yeux de Dieu et la confraternité de toutes ses créatures.

Cette même femme qui, quelques années auparavant, m'avait repoussé avec dédain, parce que l'orgueil dans son cœur faisait taire l'amour, parce qu'elle était une grande dame, et moi le fils d'un pauvre pêcheur; — cette même femme, maintenant, se mettait à ma discrétion, à ma merci! — je pourrais la traiter comme une prostituée, elle m'en donnait le droit. — Maréquita, le souvenir de Clotilde était resté pur et tout-puissant dans mon cœur, jusqu'au moment où je reconnus le son de sa voix dans le bal. — Mais, dès l'instant où je la vis presque nue au milieu de ces hommes qui lui touchaient les épaules, les bras et lui parlaient comme à une courtisane, dès cet instant je n'eus plus d'amour; je ne ressentis pour elle que du

mépris, de la haine, et je voulus m'en venger.

Ayant été, dans la nuit, accepté trois fois pour amant, il m'était facile de comprendre qu'elle ne vivait plus que pour le plaisir ; — elle se montrait, en effet, insensible, indifférente à tout ce qui n'était pas lui. — Oh! Maréquita, à quel point d'avilissement la femme peut tomber, lorsqu'elle se laisse aller aux exigences de ses appétits charnels! Je ne prêche pas la macération de la chair; néanmoins, on ne saurait trop le répéter, il n'y a de liberté qu'autant qu'on maîtrise ses sens; alors, et seulement alors, on peut suivre les impressions de son ame. Celui qui vit uniquement de la vie des sens ne participe plus en rien aux joies divines ; son ame, opprimée, est sans action, comme emprisonnée; elle ne vibre plus de la pensée de Dieu, et n'aspire qu'à être débarrassée de son enveloppe. — J'exigeai de Clotilde qu'elle ôtât son masque, quoique je persistasse à garder le mien. — Une femme qui vient coucher chez le premier étudiant qu'elle rencontre dans un bal masqué se soumet d'avance à vouloir tout ce

qu'il veut. — Ses traits portaient l'empreinte de la débauche, je la trouvais laide!!!

Je ne pouvais m'expliquer l'étrange conduite de Clotilde! Je résolus de lui faire raconter son histoire, — espérant peut-être, sans trop me l'avouer, que j'étais la principale cause de cet abandon d'elle-même, et que Clotilde, opprimée par les préjugés, s'était peut-être laissée aller à la révolte contre l'opinion et aux extravagances du désespoir.

Rien n'est facile à mener comme les gens qui n'ont que leurs sens pour mobile. Quoique cette femme m'inspirât un dégoût extrême, je lui cachai ma répugnance, lui fis entrevoir le plaisir, et lui demandai avec instance la confidence de sa vie.

— Bel étudiant, me dit-elle, je ne suis pas venue ici pour te raconter mes folies; — du plaisir!... — et de l'oubli pour tout le reste.

— Soit, mais je veux savoir qui tu es, et pourquoi tu m'as donné la préférence.

Elle voulut éluder la première question, mais déjà j'avais su me rendre son maître et lui faire acheter mes caresses.

— Eh bien ! puisque tu le veux, apprends, si cela peut augmenter tes jouissances, que tu serres dans tes bras la fille d'un pair d'Angleterre et la femme d'un lord. — Je ne suis pas une femme galante qui viens chez toi pour te faire donner de l'argent ; je suis riche, riche à millions. — J'ai le droit de m'asseoir devant le roi, et les noms de mes ancêtres se trouvent dans les plus belles pages de l'histoire de mon pays ! Je me suis donnée à toi parce que ta tournure m'a séduite et que j'ai deviné sous ce masque la beauté de ta figure ; maintenant, pourquoi t'obstines-tu à le garder? J'ai trouvé avec toi le plaisir que je venais chercher ; tu es donc sûr de me plaire.

Cette Messaline me couvrait de baisers en me demandant si j'étais satisfait.

— Tu es donc bien avide de jouissances? lui demandai-je.

— Je cherche à m'étourdir, comme cela arrive à tous ceux qui n'espèrent plus trouver le bonheur.

Ce dernier mot vibra dans mon cœur, il me fit comprendre que Clotilde n'était pas encore

entièrement perdue ; — j'en eus pitié, et ne pouvant maîtriser mon émotion, je m'écriai en anglais : — Clotilde ! malheureuse Clotilde ! ton corps seul est souillé, — ton cœur conserve encore le souvenir de ton premier amour !... Dieu m'envoie vers toi pour te sauver !!!

Clotilde poussa un cri sauvage et m'arracha mon masque : — John !!! John Lysberry !!!...

Elle resta comme pétrifiée ; — ses grands yeux, fixés sur moi, ne paraissaient plus me voir : — je fus tellement effrayé de son état, que je n'osais faire un mouvement. — Tout annonçait en elle une démence subite.

Le jour éclairait ma chambre, et les objets qui m'entouraient me paraissaient si étranges, que je doutai un moment si tout ce que je venais de faire et d'entendre n'était pas un rêve affreux.

Cette femme presque nue, assise sur mon lit, un masque à la main, sa pâleur, l'immobilité de ses traits, son regard fixe qui ne réfléchissait aucune pensée, — ces habits de bal jetés çà et là en désordre, tout cela passait

devant mes yeux comme une vision fantastique. — Je ne sais combien de temps je restai dans cet état de somnambulisme : peut-être aussi dormis-je, car j'étais accablé de fatigue. — Lorsque je revins à la vie réelle, le soleil était déjà bien haut.

Clotilde, toujours dans la même position, semblait la statue du désespoir. Je sortis du lit avec précaution, m'habillai, et j'essayai de lui parler; — je m'approchai, et lui dis d'une voix caressante :

— Chère Clotilde, me reconnaissez-vous? Je suis John, — votre ami, — votre amant d'Édimbourg...

La malheureuse ne fit aucun mouvement; elle ne m'entendait plus : — elle était folle!

Je la pris dans mes bras pour la recoucher; ses membres étaient transis. — Je lui dis les choses les plus affectueuses, mais aucune parole ne parvint à son intelligence. — Enfin je voulus m'en assurer, — et ses sens si impressionnables, je les trouvais également morts : elle resta insensible à toutes mes caresses; — ses lèvres n'articulèrent pas un mot,

sa poitrine ne laissa pas échapper un soupir.

Alors il me fut impossible de me dissimuler plus longtemps la gravité du mal, — et je songeai à l'embarras de ma position.

Je ne savais ni la demeure, ni le nom que Clotilde portait maintenant dans le monde; l'ami anglais qui m'avait conduit au bal pouvait seul m'instruire de l'un et de l'autre. — Je me décidai à lui confier mon embarras et mes inquiétudes.

Je courus chez lui; — mais jugez de mon désespoir, il venait de sortir et devait être absent jusqu'au lendemain.

J'écrivis une lettre à mon ami, et je promis 100 francs à son domestique s'il pouvait retrouver son maître et me l'amener à l'instant. — Je revins à ma chambre d'étudiant; — je trouvai Clotilde dans le même état ; — je voulus lui faire manger quelques gâteaux, — elle refusa obstinément,—toujours par signes.

Comme je pensais que mon ami allait arriver d'un moment à l'autre, je voulus vêtir Clotilde d une manière décente ; — il m'était impossible de songer à lui remettre son costume

andalou, et il me vint à l'idée de l'habiller avec une de mes chemises et un pantalon à pieds.

Je l'assis sur le bord du lit, lui mis des bas, arrangeai ses cheveux qui étaient tout en désordre; Clotilde se laissa faire comme une enfant; mais quelle fut ma frayeur, lorsqu'après lui avoir passé la chemise, je voulus lui ôter mon masque afin de faire entrer sa main dans la manche; elle poussa un cri farouche, me donna un coup dans la poitrine qui faillit me renverser, et s'élança sur moi pour m'étrangler! — Sa force était prodigieuse! elle me mordit les mains, — me déchira la figure, — m'arracha les cheveux; — tout cela était accompagné de cris sauvages, aigus, tels qu'en font entendre les bêtes fauves. — Le silence de la nuit augmentait l'horreur de ma position; les voisins alarmés sortirent de leurs chambres, vinrent écouter à ma porte, et jugèrent prudent d'envoyer chercher le commissaire de police; — celui-ci fit ouvrir de force, et quel ne fut pas le scandale, lorsqu'on me vit aux prises avec une femme presque nue!

— Monsieur, dis-je au commissaire, faites

retirer tout ce monde; ce qui se passe ici n'est point ordinaire; cette femme est folle.

Le commissaire ne parut pas me croire, et j'entendis murmurer autour de moi le mot de *viol*. — Ma position était critique, et j'en sentais tous les dangers.

Je priai le commissaire de m'aider à sortir des mains de cette folle, qui s'était cramponnée au collet de ma redingote et à la poche de derrière, de manière que je ne pouvais la contraindre à me lâcher qu'en lui faisant mal, ce que je désirais éviter. — Lorsqu'on entreprit de lui faire quitter la redingote, elle s'imagina qu'on voulait lui prendre le *masque*, et elle entra dans une telle fureur, que nous dûmes employer la force pour nous garantir de ses morsures et des coups violents qu'elle nous portait. — Cette scène me sauva des soupçons; personne ne pouvant plus douter qu'elle ne fût folle.

Je pris le commissaire à part et lui racontai en deux mots la vérité de cette triste histoire. — Il reconnut la nécessité immédiate de faire conduire la folle dans une maison de santé.

Nous eûmes une peine infinie à l'habiller : on l'entortilla dans son manteau et on la plaça dans une voiture. — J'accompagnai la malheureuse Clotilde jusque dans la maison des fous. — Un accès de rage qui ne tarda pas à l'agiter obligea de lui mettre la camisole de force. — Je sortis l'ame navrée.

En rentrant chez moi, je trouvai mon ami. Il m'attendait, fort inquiet de ce que j'avais à lui dire. — Je sus par lui que Clotilde était mariée à milord Arthur M....., à ce même petit bossu, l'auteur de tous mes maux et de ma rupture avec elle. — Aussitôt après son mariage, elle s'était abandonnée à tous les déréglements, puis elle avait fini par quitter son mari qu'elle détestait, et était venue vivre en France pour être plus libre. — Oh ! je compris alors tout ce que la malheureuse avait dû souffrir !... Je vis qu'elle n'avait pas cessé de m'aimer. — Je pardonnai ses désordres et toutes les extravagances de son désespoir.

L'évènement qui rompit notre liaison, l'éclat scandaleux de cette rupture, la crainte d'encourir les dédains du monde, les sollici-

tations de sa famille, le riche douaire dont lord M..... flatta son ambition la déterminèrent à contracter ce mariage : la violence de son désespoir avait fait le reste. — Elle s'abandonna aux excès pour s'étourdir sur les chagrins de son cœur, et voulut, par le scandale de la publicité, par l'extrême folie de sa dépense, se venger de l'auteur de ses maux.

C'est ainsi, chère Maréquita, que, par l'effet des préjugés qui tyrannisent la société, l'amour perd son caractère intellectuel, et descend à n'être plus qu'un plaisir immonde! Ce mobile de toutes les vertus humaines, des jouissances de l'ame, perverti par l'orgueil, abruti par les sens, devient la source empoisonnée de mille désordres cachés, des vices dégoûtants qu'étalent les rues des cités, et des crimes que recèlent leurs prisons.

VII.

Ah! Maréquita, quelque grande que soit la douleur causée par la mort d'êtres chéris, elle est adoucie par l'espérance que nous conservons de les retrouver dans une autre phase d'existence; cette conviction rend nos regrets supportables: — mais leur dégradation morale nous fait éprouver une peine bien autrement poignante; c'est la plus cruelle des déceptions; que ne peut-on pour toujours en perdre le souvenir!

Sur la tombe de la duchesse, mon ame évoquait la sienne. — Plein de confiance en Dieu,

j'attendais le jour de notre réunion ; les larmes que je répandais étaient douces, mais celles que je versais sur l'avilissement de Clotilde me brûlaient les joues, — mes tortures étaient atroces; — j'avais tout perdu; — amour, — tendres souvenirs, — espoir de bonheur, rien ne restait, — tout était entaché de mépris, imprégné d'amertume : oh! je crus que moi aussi j'allais devenir fou.

Je vous en fais l'aveu, le découragement dans lequel je tombai tint toutes mes facultés comme engourdies pendant plusieurs mois.— Mais Dieu, qui nous donne à chacun une mission à remplir, ne nous retire de ce monde que lorsqu'elle est accomplie.

A cette époque, la scandaleuse affaire de deux demoiselles anglaises converties à la religion romaine et ravies à leurs parents par l'audacieux vouloir d'un archevêque agitait toute la France! — Appelé comme médecin, chez M. Loveday, je fus témoin d'amères douleurs..... En vain, le père s'adressa au monarque, aux chambres; — ses plaintes se perdirent dans l'air. Au XIX^e^ siècle, l'autorité

épiscopale l'emporta, à Paris, sur toutes les lois et sur les droits d'un père! et lorsqu'enfin il fallut faire justice, on se renferma tellement dans le texte de la loi, qu'elle devint encore un outrage de plus pour le malheureux père!!!!

Cet évènement provoqua mon indignation, et me rendit toute mon énergie. La voix de mon ange me criait : — Xavier triomphe; il débite à la foule ses paroles mielleuses, sème le trouble, l'erreur, la zizanie dans l'intérieur des familles; il ne s'arrête devant rien, séduit et la mère et la fille, et de serviteurs fidèles, dévoués, il fait bientôt autant d'espions. — Je frémis alors d'épouvante, et me redressant de toute ma hauteur, je pris le saint engagement de travailler sans relâche à la destruction de l'infame qu'a signalé Voltaire, mais dont il n'a fait qu'ébranler la puissance.

L'homme cupide qui, par tous les moyens, amasse des richesses afin de donner carrière à ses passions sensuelles, ou de s'élever par son luxe au niveau des supériorités intellectuelles,

est, sans aucun doute, un être aussi pernicieux que méprisable. Il décourage, par ses succès, la probité laborieuse, et usurpe dans l'estime publique la récompense de la vertu; mais que l'homme vraiment dévoué aux intérêts du peuple, mû, ainsi que l'était le Christ, par cet amour de l'humanité qui fait tout braver, tente, dans les voies du monde, d'acquérir des richesses afin de les consacrer au service de ses semblables, certes son ambition ne peut être plus belle, la vertu n'a pas d'autre but que le sien, et dans ce cas la fin justifie les moyens.

Je me remis à étudier le milieu dans lequel je vivais et les hommes qui donnaient l'impulsion; — je me convainquis que les remèdes, que parfois on appliquait aux maux de la société, n'étaient que de vains et impuissants palliatifs!

Mon intention eût été de commencer par la publication d'un journal quotidien, tiré à 20,000; j'en aurais distribué 10,000 gratis aux ouvriers des grandes villes, — ensuite j'eusse

établi des cours publics pour l'explication des saintes Écritures et l'enseignement de la véritable morale.

L'indépendance individuelle, l'égalité de droits, sans distinction de sexe, eussent été les principes de cette morale; ces principes sont la conséquence rigoureuse du précepte « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit; » et, chère Maréquita, toute organisation sociale est vicieuse si ce précepte de l'Évangile n'en est pas la base fondamentale.

Sous la restauration, il y avait du patriotisme, de l'enthousiasme et de l'énergie;—rien de tout cela n'existe actuellement.—Le calme paraît régner; les vétérans de l'empire et de la restauration, les patriotes de 89 et les partisans du droit divin ont disparu de la scène; — tous les efforts convergent vers l'unique but de gagner de l'argent, et la gent mercantile règne sans partage. Sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, l'antique honneur subsistait encore; on le retrouvait dans tous les partis, dans toutes les classes; il était le moteur, la vie de la nation. Alors il y avait

certitude de se faire écouter en s'adressant aux sentiments désintéressés. Mais, si la mission d'éclairer les hommes est maintenant plus difficile à remplir, elle n'en est que plus urgente.

Pour organiser les moyens d'influence que j'avais en vue et réaliser mes projets ultérieurs, il fallait d'abord acquérir une grande fortune et me placer dans une position qui donnât un grand ascendant.

Je retournai chez le vieux banquier qui m'avait offert sa fille, et deux mois après j'épousai, comme on dit, 300,000 fr. de dot.

Je réclame votre indulgence, chère Maréquita, pour la longueur de mon histoire; me voici arrivé à la dernière période, et je vais abréger mon récit.

Mon beau-père me mit au courant de ses affaires de banque, et me plaça à la tête de sa maison; — vieux et n'ayant d'autre enfant que ma femme, il désirait ardemment que je pusse lui succéder.

Mon unique but en épousant sa fille était d'acquérir promptement une grande fortune, afin de pouvoir mettre mes vastes projets à

exécution ; j'avais reconnu l'insuffisance des talents intellectuels, pour arriver à l'influence et à la popularité ; ainsi, bien que j'eusse une répugnance innée pour les mariages de convenances, je n'hésitai pas à compromettre mon repos afin de parvenir à la puissance qui a supplanté toutes les autres, — celle de l'or.

Avec les capitaux et la clientèle de mon beau-père, on pouvait gagner facilement quatre à cinq cent mille francs par an; de pareils bénéfices eussent satisfait les plus ambitieux, mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils pussent me faire atteindre à la réalisation de mes vues.

Je me lançais dans de grandes opérations dont je cachais le but avec soin, et préférant laisser croire à mon insatiable cupidité.

Mes plans politiques m'entraînèrent à m'intéresser à plusieurs établissements manufacturiers qui se formaient, et à ouvrir des crédits à des fabriques déjà établies; je devenais ainsi le mobile, le chef occulte d'une armée d'ouvriers, que je pouvais à ma convenance maintenir en paix, ou porter à l'insurrection

selon que je faisais des avances, ou que je retirais les crédits aux fabricants qui les employaient; j'avais, de cette manière, éparpillé les capitaux de la maison, et pour veiller à ses intérêts, j'étais continuellement en voyage; j'en profitais pour répandre en tous lieux mes doctrines réformatrices; mais je ne voyais que des commerçants, des manufacturiers, et certes personne ne put soupçonner que la prédication fût l'objet principal de mes voyages, et que la banque n'en était que l'accessoire.

La fortune favorisait mes opérations, elles réussissaient toutes au delà de mes prévisions. Mon beau-père, qui d'abord avait été effrayé de ma hardiesse, maintenant applaudissait à mon habileté, appelant intelligence des affaires ce qu'avant l'événement il taxait d'imprudente témérité. — J'inspirai bientôt une si grande confiance, que l'argent me vint de tous côtés; j'étendis alors le cercle de mes affaires, et j'opérai sur des proportions gigantesques. L'avenir que j'avais rêvé commençait à se découvrir, et j'aurais été heureux si ma femme l'eût permis. Oh! Maréquita, je me convain-

quis, dans cette circonstance, que l'homme même le plus fort ne saurait mener rien à bonne fin s'il n'a pas cette vie du cœur qu'anime l'affection d'une femme; — mes projets de réforme préoccupaient tellement mon esprit lorsque je me mariai, que je ne songeai guère à examiner la femme à laquelle je me liais pour la vie!...

Elle était veuve, et pendant les deux mois que je lui fis ma cour, je la trouvai toujours si bien parée, si aimable, que je vous jure l'avoir prise pour une personne jeune et douce autant que spirituelle; mais, hélas! la lune de miel ne fut pas sans nuage : dès le quinzième jour, ma femme eut des attaques de nerfs, et la voyant alors pour la première fois en négligé, je m'étonnai des miracles de la toilette : — je reconnus, à n'en pouvoir douter, qu'elle avait passé la quarantaine, que ses cheveux étaient teints et sa peau habituée au blanc de céruse. — Malgré tout, je me serais réconcilié philosophiquement avec cette métamorphose, sans regret pour la perte des charmes évanouis, mais l'âpreté de son humeur me devint bien-

tôt intolérable; la sécheresse de son cœur, son égoïsme, ses goûts tout matériels m'inspiraient une répugnance invincible. Nous restâmes quelque temps sans nous avouer l'opinion que nous avions l'un de l'autre : puis le moment arriva où l'affreuse contrainte cessa tout à coup. Poussés par une irritation d'autant plus terrible qu'elle avait été contenue, nous en vînmes aux injures, aux insultes, aux ignobles reproches. Alors cette femme éhontée me dévoila sa pensée tout entière. Elle m'avait pris, disait-elle, parce que j'étais jeune et joli garçon !—et puisqu'elle *me payait*, je devais au moins faire un semblant d'amour et avoir pour elle les soins, les attentions, les galanteries qu'une femme exige de son amant ! ! !.....

O Maréquita ! comment vous peindre ma honte? quelle expression vous donnerait une idée de ma fureur? — J'écumais de rage. — Renoncer à mes projets, ou continuer à porter le joug d'une aussi vile créature : parfois cette alternative me rendait fou. — Cette misérable ne pouvait comprendre ce qui se passait en moi; elle ne voyait que ma patience,

et l'attribuant à des motifs dignes des siens propres, elle me répétait sans cesse, comme pour justifier ses exigences :

— Si mes conditions ne vous conviennent pas, monsieur, séparons-nous... ; je garde ma fortune en entier : — vous serez libre de retourner dans votre chambre d'étudiant.

Et elle s'éloignait triomphante...

Maréquita, ce que je souffre depuis trois ans avec cette femme dépasse tout ce que je pourrais vous dire. Oh! quel courage il faut aux hommes condamnés à épouser une riche dot! — et par combien d'amertumes et d'humiliations ils la doivent payer!

Je me proposais heureusement un généreux but : le désir de l'atteindre me prêtait des forces, et ma foi en Dieu, ma volonté d'être utile à mes frères, m'ont tout fait supporter jusqu'à ce jour avec une religieuse résignation.

Au 25 juillet de l'année dernière, j'étais dans la plus brillante situation commerciale : quinze jours après, je me vis ruiné...

La crise qui survint dans le commerce, à la suite de la révolution, fut féconde en désas-

tres. — Quelque étrangère aux affaires que vous soyez, cette crise dut pourtant faire assez d'impression sur vous, pour que vous en ayez gardé le souvenir. — La consommation diminua tout à coup dans l'intérieur, les demandes de l'étranger furent suspendues : conséquemment, le travail des manufactures s'arrêta.

J'avais engagé des sommes énormes dans ces établissements : elles cessèrent de me rentrer. Le prix des marchandises entassées dans les magasins baissant de moitié, elles valaient à peine les frais de la fabrication ; les mécaniques des usines étaient oisives, et, par ce fait, ne représentaient plus aucune valeur. L'actif de ma maison ne fut plus susceptible de réalisation, et quoiqu'il surpassât nominalement plusieurs millions, il eût été impossible d'en recouvrer assez pour satisfaire au quart de mes engagements. — Oh ! chère Maréquita, les gens du monde n'ont aucune idée des angoisses du négociant, que la confiance publique abandonne subitement quand, par un concours extraordinaire d'évènements, il voit son actif

se réduire à moitié, puis au quart de ce qu'il était, et qu'il acquiert l'affreuse conviction de son impuissance à remplir ses obligations... Oh! de telles tortures sans doute sont horribles partout, mais en France elles prennent un caractère plus effrayant.

Le failli est flétri par la loi; elle le tient pour suspect, le met au pilori de l'opinion, lui interdit la Bourse, le discrédite en tous lieux par la publicité, et le prive enfin de ses droits politiques. — Aussi, pour rentrer en communion avec ses semblables, est-il presque toujours obligé de s'expatrier, et d'aller porter chez nos voisins ses talents et son industrie. — Étrange aberration du préjugé national! il fait un Dieu du négociant, en le rendant responsable des évènements, et quand l'homme peut à peine prévoir les plus vulgaires chances du lendemain, la loi lui suppose la puissance de se garantir du mouvement perpétuel de la baisse et de la hausse dans la valeur des choses.

Cette loi a des conséquences tellement funestes, que dans les ports de mer, où l'on entend généralement mieux les affaires, les créanciers

préférent toujours s'arranger à l'amiable avec le débiteur, que de l'obliger à déposer son bilan : ils savent bien, lorsqu'un négociant arrive à ne pouvoir plus payer, qu'il a épuisé toutes ses ressources. En évitant autant que possible de le discréditer, ils augmentent le dividende à partager. Ces enchères publiques ne rapporteraient pas à beaucoup près à son actif ce que la continuation de son commerce, avec l'expérience que donne le malheur, doit produire.

Je ne pus cacher l'état de mes affaires à mon beau-père. Une telle commotion était trop forte pour ce malheureux vieillard. Il en éprouva une douleur si profonde, qu'il fut frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante. Le lendemain, il n'existait plus.

Les dures épreuves de ma vie avaient dompté mon orgueil et affermi mon courage. — Je supportai sans faiblir ce nouvel assaut de l'adversité ; j'avais préparé mon ame à de pires conséquences, et j'affrontai l'orage avec calme.

J'assemblai mes créanciers, leur fis part de ma situation, et leur demandai un an pour

les payer. Ils consentirent à m'accorder ces termes. — Tout autre à ma place leur aurait offert vingt-cinq pour cent, et au cas de refus eût déposé son bilan. La position de mes débiteurs ne me permettait point de donner davantage, et ce ne fut certes pas sur les rentrées de mon actif que je comptais pour payer intégralement au bout d'un an. — Je jouais ma dernière partie, il fallait reconquérir la confiance pour reprendre le cours de mes grandes opérations; et si je ne réussissais pas à me replacer au même rang commercial, il me devenait impossible de pouvoir jamais exécuter mes projets pour amener une réforme sociale.

VIII.

Je ne connais pas votre opinion sur la contrebande, Maréquita ; néanmoins je ne crains pas de m'expliquer franchement devant vous sur ce sujet.

Considérée sous le point de vue moral, la contrebande se présente sous deux aspects. Lorsque l'importation frauduleuse a lieu sur des objets soumis à des droits, elle est condamnable sans nul doute, dans le pays où les deniers publics ne servent pas seulement à entretenir de nombreuses armées, à alimenter des sinécures et à payer d'énormes listes civiles, sont

employés, au contraire, dans l'intérêt de la société ; si la contrebande s'exerce sur des objets prohibés, je ne vois pas quelle raison la rendrait blâmable! elle peut, il est vrai, nuire à l'industrie nationale en décourageant l'ouvrier, elle éveille plus souvent l'émulation par les chances de bénéfice qu'elle offre aux travailleurs.

Je conçois bien qu'à l'importation les marchandises étrangères soient assujetties à des droits équivalents aux charges que la fabrication du pays supporte par les impôts dont il est grevé. En effet, si ces droits n'existaient pas, l'ouvrier serait contraint d'abandonner son métier ou d'aller l'exercer dans les pays dont les charges publiques seraient moins lourdes ; mais l'interdiction absolue de certaines choses, pour favoriser une classe quelconque d'individus, est une monstruosité que nul législateur n'a pu être autorisé à commettre.

Du reste, chère Maréquita, je ne fis aucun de ces raisonnements; nous sommes portés à examiner la moralité des actions en elles-mêmes, lorsque l'opinion y a imprimé son cachet ;

ici, je le pense, c'est une chose jugée. Je me proposais d'atteindre un si grand but, que la contrebande eût-elle été l'objet de l'universelle réprobation, à mes yeux comme à ceux de la philosophie moderne, la fin justifiait les moyens [1].

Mes relations avec les Anglais m'avaient mis à même d'apprécier les bénéfices et les risques qu'offrait la contrebande avec l'Angleterre; je partis pour Londres, je m'y liai avec deux ou trois individus versés dans ce genre d'affaires, et, d'après les renseignements que je recueillis, je jugeai qu'il me serait assez facile de gagner deux à trois millions en peu de temps. Il me fallait un bâtiment sous pavillon français; après avoir tout préparé pour l'expédition en Angleterre, je revins en France pour acheter le navire.

Dieppe me parut le port de la côte le plus convenable pour le commerce de contrebande

[1] Voyez les *Cours de philosophie* de Victor Cousin, Théodore Jouffroy et les œuvres de M. Guizot; enfin de toute l'école.

que je méditais; quelque déchirants souvenirs qu'il me rappelât, je n'hésitai pas à y retourner. — J'avais quitté le pays à douze ans, j'étais âgé de trente-deux ans, je ne pouvais craindre d'y être reconnu; — d'ailleurs aucun de mes parents n'habitait le pays. — Pendant les quatre jours que j'y avais passés, lorsque j'allai chercher ma mère et ma sœur, personne ne m'avait vu; de plus, j'étais certain de rencontrer là des marins hardis, dévoués, durs à la fatigue, habiles à la manœuvre et à débarquer furtivement des marchandises sur la côte, tels enfin qu'il me les fallait pour conduire à bien mon opération.

J'étais à Dieppe depuis neuf jours, passant mon temps à fréquenter les cabarets, boire avec les marins que je rencontrais, afin de connaître tout ce monde. Cependant je n'avais pas encore trouvé à acheter un navire à ma convenance; pour risquer une entreprise de cette importance, il me fallait un bâtiment à moi et monté d'un équipage entièrement dévoué à mes volontés et à ma fortune. — J'avais déjà recruté douze matelots, jeunes,

robustes, qui m'inspiraient la plus grande confiance.

George, le plus intelligent, devait me servir de second; malheureusement, il n'était pas reçu et ne pouvait commander comme capitaine; il me conseillait d'aller au Havre me procurer un bâtiment.

Je devais m'y rendre le lendemain, lorsque, l'après-dîner du neuvième jour, je me promenais sur la grève, cherchant à reconnaître, au milieu des nombreuses constructions qui depuis mon enfance se sont élevées sur la plage, l'endroit où, vingt ans auparavant, j'avais retiré de la mer le noble lord M....., auteur de tous mes maux! ma vie entière se liait à ce souvenir. — Sans cet évènement, pensais-je, je ne serais jamais sorti de mon village; matelot comme mes frères, la société ne m'eût pas été connue, je n'aurais jamais songé à combattre ses ennemis, — je n'eusse pas aimé Clotilde; — sans mon amour, la malheureuse fille serait peut-être demeurée la gloire de sa famille, au lieu de finir dans un hôpital de fous sa honteuse existence!!! — N'admi-

rez-vous pas, Maréquita, comment l'évènement le plus insignifiant en apparence change en entier la destinée d'un individu, et comment, à son tour, ce même individu entraîne une foule d'autres destinées dans la courbe qu'il décrit? —Oh! que la volonté de l'homme est chose de néant, en présence du vouloir de la Providence! — J'étais plongé dans mes rêveries, je m'interrogeais sur le but de notre existence, sur celui de la création, et m'efforçais de pénétrer par la pensée les mystères que Dieu cache à notre ame, lorsqu'un homme passe en courant devant moi et se précipite du haut de la jetée dans la mer.

Malgré toutes les déceptions que les hommes m'ont fait éprouver, malgré la connaissance profonde que j'ai de la méchanceté, du froid égoïsme et de la noire ingratitude de leur nature, sur laquelle je ne puis plus me faire illusion, — néanmoins mon cœur ne saurait rester impassible à la vue de la douleur de mes semblables, et mon premier mouvement est de voler, comme par instinct, à leur secours, lorsque je les vois en péril. — A

peine cet homme fut-il tombé, que je me lançai après lui pour l'arracher à la mort; la mer était calme, et je l'eus bientôt ramené sur la grève, — il avait perdu connaissance. Je voulus le porter dans le cabaret où je logeais, mais il était si pesant, que je fus obligé de le laisser à moitié chemin. — Je courus appeler George à mon aide, et nous deux le transportâmes dans l'auberge.

Revenu à lui, dès que le malheureux put parler, il entra en fureur, nous invectiva et nous demanda de quel droit nous voulions l'empêcher de se noyer?

— C'est monsieur qui vous a sauvé, lui dit George en me désignant.

— Alors, reprit-il, que monsieur me fasse vivre, ainsi que ma femme et mes enfants.

Je lui demandai son nom, son état et les motifs qui l'avaient déterminé à cet acte de désespoir, puisqu'il laissait une femme et des enfants en proie aux besoins; — il voulut être seul avec moi pour me communiquer sa position. Il me raconta son histoire, je vis clairement qu'il cherchait à m'attendrir, parce qu'il

espérait en moi. — Sa narration se réduisait à ce peu de faits :

Capitaine de navire au Havre, il possédait un beau trois-mâts, dont il devait plus que la valeur; ses créanciers ne voulaient plus attendre et allaient lui faire vendre son bâtiment à l'encan, ce qui le ruinerait complètement; venu à Dieppe pour emprunter de l'argent à son beau-frère, le refus de celui-ci détruisait sa dernière espérance, et, dans l'exaltation de sa tête, il s'était jeté à la mer.

Cet homme ne m'inspirait aucune confiance; — sa physionomie exprimait la bassesse, son regard était faux, — sa voix doucereuse, — et plus que tout cela il avait cinquante-deux ans. Arrivés à cet âge, les hommes qui ont passé leur vie dans les affaires commerciales sont nécessairement initiés à toutes les subtilités de la ruse, et ont contracté l'habitude de la tromperie; la fraude engendre la fraude; l'exemple corrompt toujours, en commerce surtout il agit avec la force d'enseignement, et s'impose comme une obligation. Vous venez d'être dupe dans un achat considérable, il faut

nécessairement tromper à votre tour, pour vous débarrasser sans perte d'une marchandise défectueuse.

Cependant j'avais besoin de cet homme, et surtout de son navire; — son histoire me prouvait qu'il connaissait la contrebande, et je me décidai à lui proposer de me fréter son bâtiment à un prix très élevé, lui assurant de plus une large part dans les bénéfices de mon opération. — Il accepta mon offre avec des transports de joie, — se jeta à mes pieds, embrassa mes genoux; il ne savait, en un mot, comment me témoigner sa reconnaissance. Toutes ces démonstrations ne me rassuraient guère sur son compte; mais enfin je pensais que l'appât du gain me serait une garantie suffisante de sa fidélité. — Le lendemain, je partis avec lui pour le Havre; — son navire, réellement construit avec soin, s'annonçait comme un fin voilier. — Je prêtai dix mille francs afin que les créanciers consentissent à le laisser sortir du port, et quinze jours après je débarquai sur la côte tout un chargement de marchandises anglaises.

Ce premier voyage eut de si beaux résultats, que je donnai mille francs à chacun de mes matelots, dix mille francs au capitaine et que, tous mes frais payés, ma part de bénéfices se montait à quatre-vingt mille francs.

Au second voyage, j'avais plus de fonds à ma disposition; encouragé par le succès, j'opérai sur une plus grande échelle, et obtins des bénéfices proportionnés. Les voyages suivants ne furent pas moins heureux

Ah! chère Maréquita, je vais vous offrir en moi un exemple de l'effet habituel que produit l'acquisition des richesses. — Dans les premières six semaines, j'avais gagné dix-huit cent mille francs; c'était autant qu'il m'en fallait pour me relever triomphant, et reprendre le cours de mes affaires; je pouvais payer mes engagements sans profiter du délai qui m'avait été accordé; par là je regagnais la confiance, je me rétablissais dans la position commerciale dont les évènements de 1830 m'avaient privé. Mais le démon de l'ambition me saisit à la gorge : je m'étais d'abord proposé d'acquérir deux millions; —

je les avais. — Eh bien! cette somme ne me suffisait plus, je voulais arriver à cinq millions, afin d'abandonner les affaires de commerce, de me livrer tout entier à mes occupations intellectuelles et de commencer aussitôt la publication de mon journal. — Et puis, vous l'avouerai-je, pour moi cette vie aventureuse, remplie de dangers, de fatigues, de fortes émotions, avait un charme séducteur;— j'en étais enivré : — je commandais en maître absolu quinze hommes d'une bravoure à toute épreuve. Le dévouement qu'ils me montraient, leur fortune attachée à la mienne, tout cela m'entraînait, en même temps que les succès déjà obtenus faisaient taire toute hésitation et légitimaient ma conduite à mes yeux.

La contrebande exige tant de qualités qu'elle serait le propre des héros, si la loi ne la flétrissait pas en sévissant contre elle. — L'habile contrebandier doit réunir l'énergie morale à la force physique; il doit être sobre, — constamment sur le qui-vive, il est perdu s'il se laisse aller à l'ivresse; — patient, laborieux, car il a dix fois plus de fatigues à supporter

que les marins ordinaires ; — il faut qu'il soit doué d'une promptitude d'observation, d'une sûreté de coup d'œil, d'une rectitude de jugement infaillibles ; il faut enfin qu'il ait autant de sang-froid que de hardiesse, et que son courage ne redoute aucun des malheurs dont l'homme peut être frappé.

De Londres, mes marchandises m'étaient envoyées sur certains points de la côte, tels que Deal ou Ramsgate. Mes pauvres matelots, afin de n'être pas aperçus, embarquaient les ballots de nuit ou par un épais brouillard.

A l'exportation, ces marchandises n'étaient assujetties à aucun droit, mais comme la douane nous expédiait sur lest en chargeant nous étions en contravention ; ensuite il nous importait que personne ne pût divulguer notre opération. — A l'arrivée sur la côte de France, il fallait prendre plus de précautions encore ; car, dans tous les pays, la surveillance de la douane s'exerce bien davantage à l'entrée qu'à la sortie. — C'était aussi sous la protection des brouillards et de la nuit que nous approchions de la terre, au risque de nous briser sur les

reseifs, pour débarquer nos marchandises à l'endroit de la plage qui nous avait été désigné. — Aussitôt qu'elles étaient à terre, nos hommes les faisaient charger sur les voitures destinées à les transporter à Paris. Pendant ce temps, George et moi nous montions la garde; flairant à cent pas les douaniers, nous nous glissions de roche en roche, comme des chats sauvages, afin de les dépister. Ces diables de douaniers se blottissent derrière les rochers qui bordent la mer; à l'abri de ce rempart, ils tirent de leurs carabines sur le contrebandier qu'ils découvrent, et celui-ci se sent blessé sans pouvoir deviner d'où le coup est parti.— J'avais à ma ceinture quatre bons pistolets et un poignard, une carabine à la main et ma poche remplie d'or. — Lorque j'apercevais un douanier, je tâchais d'arriver à lui avant qu'il eût pu m'ajuster. — Deux cents francs pour toi ou la mort, lui disais-je. — Comme vous pouvez le penser, il acceptait l'argent sans hésiter.

Un douanier anglais eût pris mes pièces d'or. — Hâtez-vous, m'aurait-il dit à voix

basse en s'éloignant ; — puis il serait allé à la rencontre de ses camarades pour empêcher toute surprise ; seulement la somme à lui donner aurait dû être plus forte, le douanier anglais recevant à lui seul la moitié ou le tiers des saisies qu'il fait. Le Français empochait l'argent, puis commençait une longue histoire. — Il agissait ainsi, parce que ses appointements étaient trop faibles, qu'il avait six enfants....., que sais-je?

— Eh ! que m'importe, bavard? lui disais-je; pose là ta carabine, sers-nous franchement et loyalement, ou sinon...

— Je ne vous dirai pas si j'ai jamais tué quelques uns de ces hommes, je l'ignore; — je me suis vu parfois contraint de repousser la force par la force; mais, au total, j'ai distribué plus de pièces d'or que de coups de fusil. — Du reste, ce n'était pas aux employés subalternes que j'en donnais le plus.

En Europe, le personnel des douanes est trop nombreux pour que, dans aucun pays, on puisse réussir à faire une contrebande de quelque importance sans s'entendre avec les

chefs.—Les droits exorbitans tentent la cupidité, et, sous divers déguisements, le commerce illicite se fait partout sur une échelle parfois aussi étendue que le commerce légal.—La connivence des principaux employés a lieu en admettant de fausses évaluations des marchandises sur lesquelles des droits proportionnels sont à percevoir, en éloignant les escouades de douanes des points où la contrebande doit s'effectuer, et en étouffant les rapports qui leur arrivent.—Quant aux employés consciencieux, qui remplissent leurs fonctions avec zèle, on s'efforce de leur nuire, lorsqu'on n'a pas assez d'influence pour les faire destituer, et si tel chef de douane vient tout à coup à montrer une fortune de 30 à 40 mille francs de rente, c'est toujours d'un oncle mort dans l'Inde qu'elle lui est venue.

La contrebande en grand, comme je la faisais, ne peut se continuer longtemps; elle excite trop l'attention générale, et les chefs finiraient par être sérieusement compromis. Ces messieurs me prévinrent que je devais m'arrêter à mes deux derniers voyages. — Jusqu'ici

notre capitaine s'était comporté assez bien; quoiqu'il ne se montrât pas très brave ni très rude à la fatigue, nous n'avions aucun reproche à lui faire. Sa part se montait à cent mille francs; il me témoigna le désir de me vendre son navire; j'acceptai cette proposition, que je trouvais toute naturelle, et je le lui payai cent quatre-vingt mille francs. Nous allions faire notre dernière expédition.

J'assemblai tous mes hommes et leur dis que j'étais décidé à mettre dans ce dernier voyage tout ce que je possédais, — avertissant ceux d'entre eux qui désiraient retirer leurs fonds de m'en faire la demande avant que je n'eusse employé mon argent.—Le capitaine se servit d'un long préambule, pour nous dire qu'à son âge la prudence étouffait l'ambition; il avait besoin de repos, et se trouvant satisfait avec les cent mille francs qu'il avait gagnés, il ne se souciait pas de s'exposer davantage.

Je ferai ce dernier voyage avec vous, nous dit-il en terminant, pour vous obliger, mais je ne veux plus mettre mon avoir en péril. Je lui comptai sa part; — trois matelots hési-

tèrent s'ils reprendraient la leur, puis, après un moment de réflexion, se décidèrent à me les laisser.

Nous chargeâmes notre bâtiment à faire entrer les chaînes de haubans dans l'eau, et mîmes en mer par un brouillard superbe. Je dois vous l'avouer, mon cœur battait; toute ma fortune, et avec elle toutes mes espérances, étaient exposées aux hasards d'une dénonciation....

Nos marchandises devaient cette fois être introduites dans le port même et passer pour des balles de houblon, paniers de pommes de terre, etc., etc. Un homme resté à terre était en vedette pour arborer sur la vigie le pavillon convenu aussitôt qu'il nous apercevrait, et l'instant où les douaniers gagnés à nos intérêts seraient de service, on devait nous faire prévenir que nous pouvions entrer. — Le brouillard était dissipé et le temps devenu affreux ; — aucun de nous n'y songeait, nous étions tous préoccupés dans l'attente du moment où notre avenir allait se décider. — En vain George, qui avait une vue d'aigle, cher-

chait à reconnaître le signal, il voyait le mât de la vigie, mais aucun pavillon n'y était arboré. — Tout à coup nous entendons une décharge d'armes à feu, nous apercevons une chaloupe et reconnaissons notre pilote; — nous le hélons, nous entendons ses cris; il approche, et nous beugle d'une voix qui nous parut sortir de l'enfer : — Vous êtes *vendus !!!* — aucun de ces messieurs de la douane ne peut vous sauver!

Ces mots tombent à bord comme la foudre; — Chacun, dans le premier instant, frappé de stupeur, se tourne vers son voisin et l'interroge du regard; puis, d'un mouvement simultané, tous s'écrient : — Quel est le misérable qui nous a vendus?....

L'agitation de l'équipage est à son comble; — le navire, sans que personne en donne l'ordre, est mis en travers; — George, écumant de rage, les yeux sanglants, les poings fermés, les muscles du cou tendus, marchait à grands pas; — ses regards se portaient sur tous, quand brusquement il s'écrie :

— Voyons, que tout le monde se mette

en rang; il faut que chacun soit interrogé.

Sa voix est partout entendue, et pas un homme qui ne s'empresse d'obéir : — le capitaine seul s'y refuse. — Personne autre que lui n'avait le droit, dit-il, de donner des ordres à bord ; et, s'adressant à George, il lui demande si lui aussi oubliait la subordination.

A ces mots, George s'élance à la gorge du capitaine.

Voici le lâche coquin qui nous *a trahis!* s'écrie-t-il.

Au même instant, des paroles de mort partent de toutes les poitrines, et ces quinze hommes se précipitent sur le capitaine pour l'écharper.

Cette scène se passait sous mes yeux; mais, atterré par cet avertissement qui venait de sortir de la mer, les objets extérieurs n'existaient plus pour mes sens, quand la férocité des cris, l'expression des figures, me rappelèrent à moi. Je vois qu'ils vont massacrer cet homme, je m'élance au milieu d'eux; — ma force est prodigieuse : — j'écarte deux ou trois matelots que je jette à terre, j'arrête le

bras de George au moment où il s'apprête à arracher la langue du capitaine.

Hommes barbares! pourquoi tuez-vous cet homme avant de savoir si réellement il est coupable? — Eh quoi! ne m'accorderez-vous pas, à moi qui perds tout ce que je possède, le triste privilége de l'interroger?

Ma voix fait taire toutes les voix, mon accent leur impose. — George fait un signe d'adhésion.

— Nous y consentons, dit-il d'une voix sourde, mais dépêche-toi, car il nous tarde de nous venger.

Le capitaine était presque mort de frayeur; je lui fais donner un verre de grog, — et par mon sang-froid, aidé de l'influence magnétique de mes regards, je parvins à contenir la fureur de ces marins; fureur aussi féroce, aussi impatiente que celle du tigre en présence de sa proie.

—Capitaine, lui dis-je, vous le voyez, si vous nous avez trahis, rien ne peut vous sauver, vous ne sauriez échapper à la mort; mais, si vous voulez avouer, vous avez ma parole pour

caution, personne ne vous arrachera un lambeau de chair : nous allons vous mettre en jugement. — Si vous confessez votre trahison, vous ne subirez aucune torture, vous mourrez sans souffrir. — Répondez. Nous avez-vous vendus?

Le misérable tremblait de tous ses membres, n'osait lever les yeux et ne pouvait articuler une parole : — il baissa la tête en signe d'affirmation...

Je portai mes regards sur George et sur les autres; pas un ne bougea pour toucher au traître.

Je le fis descendre dans la chambre, afin de continuer son interrogatoire.

L'infame nous avait vendus pour 40,000 fr. et une place dans le port du Havre.

Il fut condamné à être jeté à la mer, la corde au cou; — George, aidé de deux matelots, exécuta la sentence qu'on venait de prononcer; ils lui attachèrent les pieds et les mains, lui passèrent autour du cou la corde, au bout de laquelle était fixé un boulet ramé, et le jetèrent à la mer.

Je ne saurais vous dire, Maréquita, quelle pénible impression cette trahison a laissée dans mon cœur; deux fois, au péril de ma vie, j'arrache un homme à la mort; le premier, milord Arthur M....., me fait rejeter avec mépris par la femme que j'aimais, et brise mon existence qu'il a remplie d'amertumes et de tourments. Vingt ans plus tard, je sauve le second, précisément à la même place; il s'acquitte envers moi par une basse trahison, me ruine complètement, et m'oblige à lui reprendre la vie qu'il me doit, à le livrer de nouveau à la mer, à laquelle je l'ai disputé. Quelle puissance effrayante peut donc pousser les hommes à agir avec cette monstrueuse ingratitude? est-il possible que Dieu les ait ainsi créés? ou n'est-ce pas plutôt la société qui les pervertit?

J'étais toujours muni d'un manifeste régulier, parce que je pouvais, d'un moment à l'autre, en avoir besoin. Cette prévoyance sauva peu de chose; je ne fus pas saisi, mais les droits que je dus payer sur mes marchandises s'élevèrent à une telle somme, que je perdis 85 pour 100 sur mon chargement.

La surveillance de la direction générale des douanes avait été provoquée, je ne pouvais, de quelques années, songer à organiser en grand des opérations de contrebande. Je vendis mon navire, et sur le montant de cette vente je donnai à mes braves marins, non pas autant qu'ils le méritaient pour leurs deux mois de dures fatigues, et le dévouement aveugle qu'ils m'avaient montré, mais plus encore qu'ils n'avaient osé l'espérer après un tel malheur. Le réglement de tous mes comptes terminé, je me trouvai avoir perdu trois cent mille francs dans mes affaires de contrebande. — J'avais eu dix-huit cent mille francs de bénéfice, et, en définitive, le résultat était une perte de trois cent mille francs! Oh! ce souvenir me torture encore.

Depuis lors mes affaires vont de mal en pis. J'ai tenté de tout, j'ai mis en jeu tous les ressorts afin de monter quelques grandes entreprises, — impossible; — les évènements politiques agitent trop fortement le pays; — la défiance est partout et les bourses se resserrent.

En cet instant madame Bernard frappa doucement à la porte : — Chère Maréquita, il est six heures et demie, voulez-vous que je fasse servir ?

Madame d'Alvarez laissa échapper un mouvement d'impatience ; mais Méphis lui rappelant, par un sourire accompagné d'un geste d'épaule, qu'elle en avait donné l'ordre, — elle se résigna et répondit à sa duègne :

— Oui, sans doute, faites servir, M. Lysberry doit avoir grand faim.

Méphis se leva, s'approcha de la fenêtre et dit d'une voix qui dénotait combien il était fatigué :

—Maréquita, j'ai plus soif encore de respirer l'air, et de me promener un peu dans votre jardin.

— Après dîner, mon ami, nous y descendrons, répondit Maréquita.

Pendant ce repas, — silencieux comme l'avait été le déjeûner, — madame Bernard fit de grands frais pour plaire à Méphis. — Il y répondit avec une politesse mêlée de dignité, — et la joaillière en conclut que ce devait être un homme très distingué.

En sortant de table, madame d'Alvarez descendit au jardin avec Méphis : tous deux s'y promenèrent assez longtemps, sans échanger une parole ; l'un et l'autre cédaient au besoin de penser à part, de se recueillir en soi-même pour s'interroger et se souvenir, — besoin qu'on éprouve à la suite de grandes confidences.

— Méphis, remontons, dit enfin Maréquita, — vous devez avoir encore quelque chose à

me dire.... — Un mouvement d'inquiétude échappa à Méphis.

— Et quoi donc ?

— Oh ! la chose la plus importante. Vous avez à m'expliquer le motif qui vous a amené chez moi... — Méphis passa la main sur son front comme un homme qui cherche à repousser une idée importune.

— Oui, dit-il d'une voix étouffée, oui, vous avez raison, Maréquita, je vous l'expliquerai.

Revenu dans le boudoir, Méphis s'y promena de long en large ;—il était très agité et ne pouvait tenir à la même place ; — de temps en temps il s'appuyait contre un meuble, paraissant fatigué du poids de son corps.

—Actuellement, Maréquita, vous connaissez toute mon histoire, et votre intelligence vous met à même de comprendre tout ce que j'ai eu à souffrir ; vous me rendrez donc justice, et si le *Méphistophélès* qui est devant vous vous fait horreur, eh bien ! vivez de souvenirs... ; rappelez-vous qu'en lui un ange habita longtemps.

— Méphis, je vous accepte tel que vous êtes; —mais, de grâce, apprenez-moi quels sont vos projets sur ma personne. — Maintenant que vous vous êtes fait connaître à moi, je ne puis plus vous voir faire une démarche sans lui chercher un but.

— Hélas, chère Maréquita, je ne sais quelle sera votre influence sur ma destinée à venir; mais, sans vous en douter, déjà vous m'avez sauvé la vie.

— Et comment?...

— Le matin du jour où vous allâtes chez la comtesse de Givry, j'avais eu une scène abominable avec ma femme. — Elle m'accabla des reproches les plus amers, et me déclara qu'elle voulait demander sa séparation de biens, afin de mettre à couvert sa fortune, compromise par la suite de mes opérations. — Ce dernier coup anéantissait mes dernières espérances. —La lutte ne m'était plus permise, le prêtre Xavier l'emportait.—Je fus faible peut-être, mais plutôt que de demander un service à une femme que je méprisais, avec laquelle la vie commune m'était devenue into-

lérable, je préférais mourir. Je rentrai dans mon cabinet décidé à me brûler la cervelle.

J'étais calme, — je m'occupais à ranger mes papiers, fis mon testament, écrivis plusieurs lettres; — voulant laisser toutes mes affaires dans le plus grand ordre; car ce suicide, amené par la nécessité, n'était pas le résultat d'un moment de folie.

A cinq heures, j'eus achevé mes préparatifs; alors je songeai à ma pauvre vieille mère, ma bonne sœur et ma gentille petite nièce, je voulus les aller embrasser pour la dernière fois.

Depuis l'époque de mon mariage, elles avaient toutes trois abandonné Paris pour se retirer dans un village des environs. Elles avaient craint d'humilier, par leur présence, l'orgueil financier de la famille à laquelle je m'étais allié.

Je pris un cabriolet de place et me fis conduire à Vaugirard. — Je restai deux heures avec ces trois femmes, je m'assurai qu'elles pouvaient supporter le nouveau malheur que je leur préparais. Je laissai à ma sœur une

petite boîte qui contenait dix mille francs, la seule somme que j'eusse encore à ma disposition, et une lettre qu'elle ne devait ouvrir qu'à la réception d'une autre de moi. Je les embrassai pour la vingtième fois, et je m'échappai comme Caïn, le meurtrier! le fils maudit!

J'arrive chez moi, avec l'intention bien arrêtée de me faire sauter le crâne. J'entre. — Mon domestique me dit qu'un riche négociant de Rotterdam m'attend depuis plus d'une heure.

— J'avais hâte de vous voir, me dit-il en m'embrassant, il me tardait de vous assurer de nouveau de mon amitié, de mon inviolable attachement, et je viens aussi réclamer de vous un éminent service.

— Parlez, si je le puis, j'en aurai un grand plaisir.

— Oh! c'est la chose du monde la plus facile, il s'agit tout simplement de me présenter, ce soir, chez la comtesse de Givry.

— Ce soir!.....

— Oh! mon ami, je n'accepte aucune excuse;

apprenez que je suis amoureux fou d'une femme ravissante! divine! elle ira peut-être à ce bal....., elle doit y chanter; oh! si vous saviez comme elle chante! je l'entendis, l'été dernier, aux eaux de Bade, — et depuis ce moment je ne pense qu'à elle, — je lui ai écrit plus de vingt lettres, mais, hélas! elle ne répond à aucune! — J'ai voulu lui être présenté, elle ne reçoit pas. — Je suis parvenu, par de petits cadeaux et à force de sollicitations, à gagner la confiance de sa dame de compagnie; celle-ci m'a assuré que, ce soir, la belle Maréquita, la séduisante Andalouse, devait aller chez la comtesse de Givry; je me suis rappelé que vous connaissiez cette dame, et le but de ma visite est de vous prier, de vous supplier de me conduire dans cette maison.

— Maréquita, vous ne pouvez vous expliquer pourquoi vous me reçûtes lorsque je me présentai chez vous, je ne saurais encore me rendre compte du secret désir que j'éprouvai de vous connaître. Cependant je balançais entre ce désir et le besoin d'accomplir, ce soir-là même, le projet que j'avais formé d'en finir

avec la vie. — Le Hollandais insistait et cherchait à vaincre l'indécision dans laquelle il me voyait. — Poussé à bout, je lui laissai entrevoir mon profond chagrin.

— Je le devine, un embarras d'argent vous tourmente, me dit-il; si ce n'est que cela, je puis vous en prêter, vous donner ma signature.

Cette offre détermina mon choix, j'abandonnai ma résolution, l'espoir de me relever rentra subitement dans mon ame. — J'acceptais la signature offerte, et avec elle je pouvais me procurer de suite les fonds suffisants pour satisfaire aux exigences du moment; je m'habillai et nous partîmes.

Autant que lui, j'étais avide de vous voir : j'attendais, avec une impatience dont tout mon être était préoccupé, cette femme que je n'avais jamais vue, et dont l'influence occulte m'arrachait à la mort, au déshonneur, comme si Dieu l'eût préposée à ma garde! Enfin vous parûtes. — O Maréquita, je tressaillis à votre vue; — vous étiez mon génie tutélaire, mon

sauveur; mon ame salua la vôtre avec reconnaissance.

J'éprouvais, à vous regarder, une joie divine! Tous admiraient votre beauté, la suave mélodie de votre voix; quant à moi, ces charmes me paraissaient empruntés à notre nature par une puissance mystérieuse, une fée, un ange peut-être, que Dieu envoyait à mon secours sous la forme d'une femme!... Lorsque vous chantiez la *Ballade du peuple*, je croyais entendre un de ces bardes sacrés, dont la voix céleste faisait retentir la pensée divine parmi les nations!!! vos accents vibraient en moi, j'assistais à l'harmonie du ciel. — Maréquita, vous étiez la femme que je *cherchais* depuis si longtemps, — celle que mon ame a créée et qu'appellent mes désirs; je le sentis en vous écoutant; — je n'ai jamais aimé Clotilde; — oh! non, dès l'instant que je vous vis, je reconnus que jamais je n'avais aimé Clotilde.

Méphis se jeta aux pieds de madame d'Alvarez, lui baisa les mains, se montra l'amant

le plus tendre et le plus passionné ; conservant néanmoins ce sentiment de respect et de pudeur, qui rassure la femme aimée et lui prouve la vérité du sentiment qu'elle inspire!

Il s'écoula de longues heures pendant lesquelles ces deux êtres, d'une nature si étrange, se mirent en rapport d'ame ; ils se dirent beaucoup et prononcèrent peu de paroles. — Méphis s'appliquait à deviner les désirs de Maréquita, à comprendre sa pensée par l'expression de ses traits, afin de lui éviter la fatigue de parler.

Cependant Maréquita paraissait préoccupée; elle était triste, ne songeait plus à la question qu'elle avait adressée à Méphis, elle ne s'était même pas aperçue que dans son récit il avait éludé adroitement d'y répondre.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Méphis; quels pénibles souvenirs remplissent vos yeux de larmes?

— Vous ignorez encore qui je suis....

— Maréquita, j'ai lu dans votre ame, j'ai apprécié la bonté de votre cœur; — si vous le

souhaitez, je ne chercherai pas à savoir le reste.

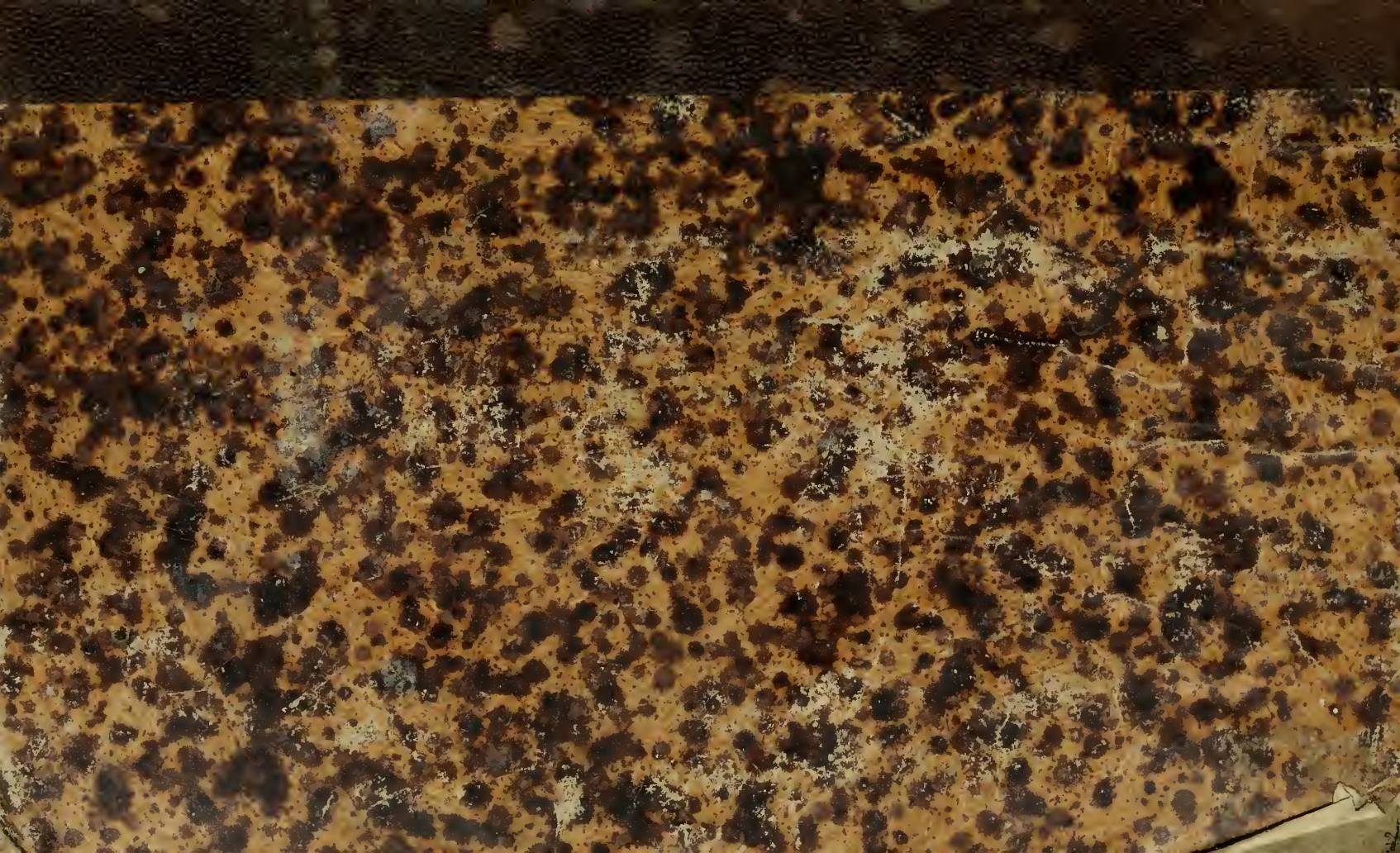
— Méphis, on devient amis à la condition de n'avoir aucun secret l'un pour l'autre ; — vous m'avez conté votre vie, il faut que vous sachiez la mienne ; nous devons réciproquement nous connaître jusque dans les moindres particularités de notre existence.

Elle se leva, prit un petit coffre en fer dans une armoire, en tira un rouleau de papiers, qu'elle présenta à Méphis. — Voilà mon histoire ; je l'ai écrite moi-même, vous pourrez la lire et la méditer, vous êtes la première personne à qui je communique ces manuscrits ; le premier, Méphis, vous connaîtrez les secrets de ma vie, mes douleurs et le désespoir qui ronge mon cœur.

Il était près d'une heure du matin. — Méphis se retira ; — comme il cherchait à baiser respectueusement la main de la jeune femme, elle lui présenta son front, et prit une attitude charmante.

— Pourquoi, lui dit-elle, restez-vous tou-

jours avec moi sur le pied de la cérémonie; — n'êtes-vous pas mon frère? — ne suis-je pas votre sœur? égaux en infortune, ne sommes-nous pas amis?

A ce mot, *amis*, la physionomie de Méphis se contracta comme celle de l'impie à qui on parle de Dieu. — Madame d'Alvarez ne s'en aperçut point.

FIN DU TOME PREMIER.